



L'AMPOULE

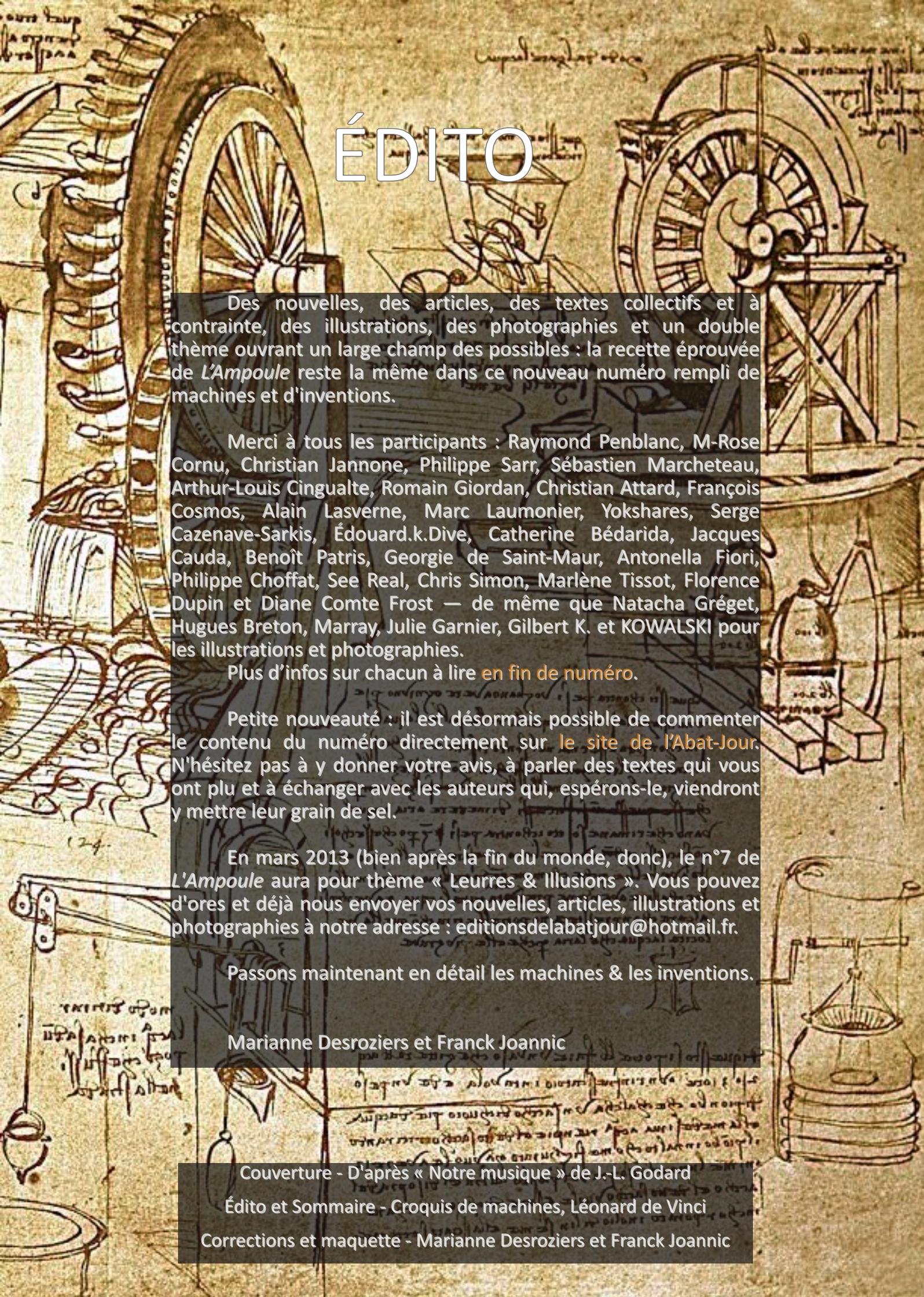
revue littéraire énervée

Machines & Inventions



Numéro 6

Décembre 2012

The background of the entire page is a detailed, sepia-toned illustration of various mechanical devices and inventions, characteristic of Leonardo da Vinci's notebooks. On the left, there is a large vertical mechanism with a series of curved, rib-like components. In the center and right, there are several large wheels and gears, some with complex internal mechanisms. At the bottom right, a smaller device resembling a lantern or a lamp is visible. The sketches are drawn with fine lines and include some handwritten text in a cursive script, likely Italian or Latin.

ÉDITO

Des nouvelles, des articles, des textes collectifs et à contrainte, des illustrations, des photographies et un double thème ouvrant un large champ des possibles : la recette éprouvée de *L'Ampoule* reste la même dans ce nouveau numéro rempli de machines et d'inventions.

Merci à tous les participants : Raymond Penblanc, M-Rose Cornu, Christian Jannone, Philippe Sarr, Sébastien Marcheteau, Arthur-Louis Cingualte, Romain Giordan, Christian Attard, François Cosmos, Alain Lasverne, Marc Laumonier, Yokshares, Serge Cazenave-Sarkis, Édouard.k.Dive, Catherine Bédarida, Jacques Cauda, Benoît Patris, Georgie de Saint-Maur, Antonella Fiori, Philippe Choffat, See Real, Chris Simon, Marlène Tissot, Florence Dupin et Diane Comte Frost — de même que Natacha Gréget, Hugues Breton, Marray, Julie Garnier, Gilbert K. et KOWALSKI pour les illustrations et photographies.

Plus d'infos sur chacun à lire [en fin de numéro](#).

Petite nouveauté : il est désormais possible de commenter le contenu du numéro directement sur [le site de l'Abat-Jour](#). N'hésitez pas à y donner votre avis, à parler des textes qui vous ont plu et à échanger avec les auteurs qui, espérons-le, viendront y mettre leur grain de sel.

En mars 2013 (bien après la fin du monde, donc), le n°7 de *L'Ampoule* aura pour thème « Leurres & Illusions ». Vous pouvez d'ores et déjà nous envoyer vos nouvelles, articles, illustrations et photographies à notre adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Passons maintenant en détail les machines & les inventions.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

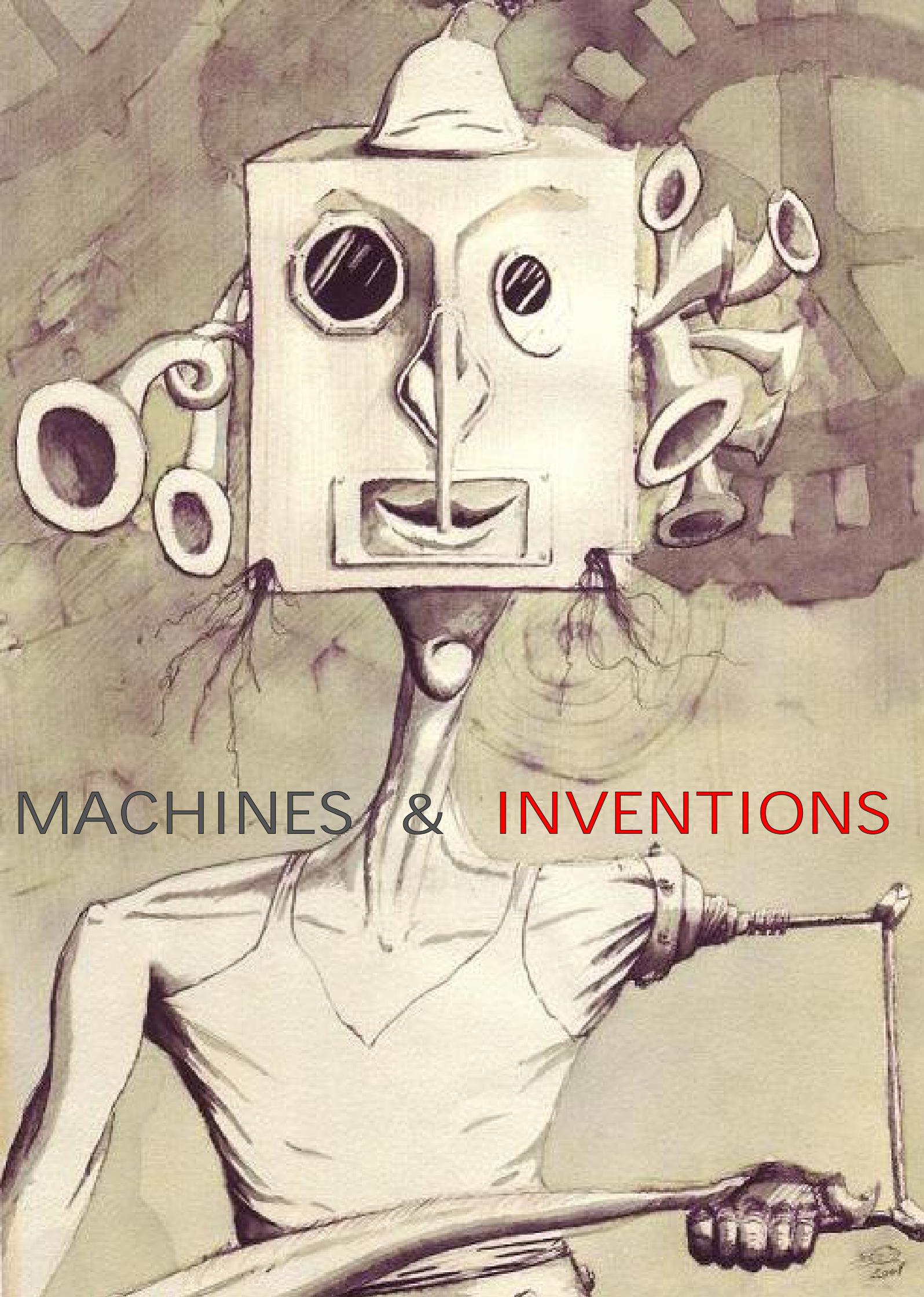
Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - Croquis de machines, Léonard de Vinci

Corrections et maquette - Marianne Desroziers et Franck Joannic

SOMMAIRE

2	Édito
3	Sommaire
4	Machines & Inventions (Hugues Breton)
	Nouvelles
5	Mauvais œil (Raymond Penblanc)
10	Coma (M-Rose Cornu)
15	Golem roman (Christian Jannone)
22	Vous avez déjà vu voler des cochons ? (Philippe Sarr)
	Illustrations
25	Rêve de mondes (Natacha Gréget)
26	ROOTS 05 (KOWALSKI)
27	L'envol (Hugues Breton)
	Articles
28	Robot, trop humain ? (Sébastien Marcheteau)
32	Raymond Roussel dans le cambouis (Arthur-Louis Cingualte)
38	Donner votre corps à la littérature (Romain Giordan)
39	Le chant de Chronos (Christian Attard)
	Feuilleton illustré : Les Collines de Hurlefou
44	Chapitre 2 (François Cosmos / Marray)
	Nouvelles
54	Performer (Alain Lasverne)
60	Lettrage (Marc Laumonier)
62	Les Trois Lois (Yokshares Bomthursielpag)
	Illustrations
67	Fleur artificielle (Natacha Gréget)
68	Machine (Julie Garnier)
69	Le marionnettiste (Hugues Breton)
70	La muette (Gilbert K.)
	Rubriques
71	Versions - Cette invention (Collectif)
78	Confessions - La Dive Machine (Jacques Cauda)
80	Contre-utopie - Les indubitables (Benoît Patris)
90	Jeu - L'invention cachée (Georgie de Saint-Maur)
	Cadavre exquis
91	Nos champignons dangereux (Collectif)
102	En savoir plus



MACHINES & INVENTIONS

Mauvais œil

Raymond Penblanc

Pourquoi la chose lui était-elle arrivée, à lui ? Pourquoi l'avoir choisi ? À cause de sa distraction ? Ou parce que privé de la vision de l'œil gauche, il souffrait d'un champ visuel amputé de moitié ? Sitôt qu'il passait de la page de gauche à la page de droite, il cessait de voir celle qu'il venait de finir de lire. Pour cela il aurait fallu qu'il y répande sa tasse de café, ou qu'il se mette à saigner du nez, il aurait fallu que se produise un accident, et c'est précisément ce qui venait de lui arriver. Pire qu'un accident, d'ailleurs. Mais comment désigner ce phénomène jamais mentionné par aucun lecteur, à aucune époque et dans aucun pays, y compris dans ceux qui aux heures les plus sombres de leur histoire n'hésitent pas à brûler les livres et à déporter les écrivains ? Était-ce parce que la couverture de celui qu'il était en train de lire avait l'épaisseur d'une grosse pièce de monnaie qu'il ne s'en était pas rendu compte plus tôt ? Ou parce que les doigts gardaient la perception de cette seconde épaisseur que constituait la somme de la centaine de pages déjà lues, comme s'il s'agissait d'une liasse de gros billets ? S'interrompant dans sa lecture, il avait tourné machinalement la tête sur le côté, et c'est alors qu'il avait vu. Et ce qu'il avait vu l'avait laissé au bord de l'effarement. Il ne restait plus qu'une seule page sous son pouce gauche, alors qu'au bas de celle de droite il pouvait lire, ce qu'il s'empressa à nouveau de vérifier, le numéro 103.

Où étaient donc passées les cent pages précédentes, qu'il y avait quelques secondes à peine il serrait encore dans sa main gauche ? Confortablement installé en haut du lit, la nuque bien calée contre deux oreillers, il avait pris ses aises, comme d'habitude. Rien de fâcheux ne pouvait lui arriver. Aucune histoire, même la plus rocambolesque, la plus épouvantable, la plus scandaleuse, la plus enjôleuse, la plus retorse ne pouvait venir à bout d'un tel dispositif. Et si jamais il lui arrivait d'avoir peur des assassins tapis dans l'ombre, des hordes de sauvages lancées à ses trousses ou des morts surgis en nombre des profondeurs de la terre, il tirerait sur les draps et couvertures et s'immergerait dans cette caverne en attendant la dispersion des fantômes. Ce qu'il fit. C'est-à-dire qu'il se contenta de bloquer sa respiration et de rester là, sans bouger, sans détourner son regard de cette page de droite, toujours numérotée 103. Après quoi, n'y tenant plus, il la pinça entre pouce et index, puis il la souleva très doucement, avant de la tourner de l'autre côté, découvrant le

numéro suivant, autrement dit le 104, imprimé au bas de celle qui devenait la nouvelle page de gauche. Il ne remarqua d'abord que cela. Mais très vite, il lui fallut se rendre à l'évidence : la page 102, qui aurait dû se trouver sous cette nouvelle page de gauche, venait à son tour de disparaître, sans doute au moment où la 104 se rabattait sur elle, expliquant qu'il n'ait rien vu.

Il respira profondément et se glissa sous le drap, le livre grand ouvert posé à plat sur ses cuisses qu'il se contenta de serrer davantage entre ses doigts, comme s'il cherchait à le broyer, à lui imposer sa volonté de lecteur (et non de propriétaire, car ce livre, il s'était contenté de l'emprunter à la bibliothèque municipale, et la préposée ne l'avait informé d'aucune anomalie le concernant). Emplissant ses poumons, il émergea de dessous son drap et se recala contre ses oreillers, le livre toujours grand ouvert posé à plat sur ses cuisses. Il ne se passa rien. En partie rassuré, s'imaginant déjà qu'il venait d'enrayer un processus hautement destructeur, et qu'au pire il manquerait à son livre une centaine de pages dont il fallait bien admettre qu'elles étaient superfétatoires, ennuyeuses aussi, notre lecteur introduisit l'index entre la couverture et cette nouvelle page de gauche, autrement dit la page 104. Ce qu'il constata ne l'étonna pas, puisqu'il n'y avait rien. Plus de page de garde, plus de page de titre, ni de faux titre, rien non plus en exergue, et pas de dédicace. Au fond c'était normal, c'était « devenu » normal. Ce qui l'était moins, c'était qu'il avait oublié le titre de son livre. Ce qui l'était encore moins, c'était qu'il avait perdu le fil de l'histoire. Ce livre racontait-il une histoire d'ailleurs ? On pouvait logiquement en douter.

Il en était là lorsqu'il sentit un léger picotement au bout de ses doigts, ceux de la main droite chargée de tourner les pages, comme ceux de la main gauche utilisée à maintenir sous elle la page unique. Ce picotement n'avait rien de douloureux. C'était ce qu'on appelait « avoir des fourmis dans les doigts », phénomène qui semblait signifier que le livre exigeait à présent qu'on vienne à bout des cent cinquante pages restantes, comme si chacune se sentait animée du désir de disparaître après avoir brillé un court instant dans la lumière rougeâtre de la lampe de chevet. Ainsi, les cent cinquante pages restantes de ce qu'on ne pouvait déjà plus appeler un livre, du moins un livre intégral, agaçaient-elles les doigts, les pressant d'intervenir. Notre lecteur en souleva un certain nombre au hasard, entre lesquelles il introduisit à nouveau l'index, le droit cette fois. Il posa les yeux sur les premiers mots de la page dégagée, en l'occurrence la 187, et s'efforça de lire. Mais les mots ne signifiaient rien, n'ayant avec ceux qu'il avait lus précédemment, qu'il oubliait déjà, aucun lien logique. Quatre-vingt-quatre pages séparaient la 103 de la 187, il aurait été difficile d'établir un lien entre

les deux. Cette fois c'était différent. Cette fois il ne s'agissait pas d'un banal problème affectant la lecture, et par conséquent le lecteur incapable d'accomplir un saut quantitatif de plus de quatre-vingts pages sans perdre le fil de sa lecture, mais le livre lui-même.

À croire que les mots non lus se trouvaient composés d'une autre matière que ceux déjà lus. Au fond, l'explication venait peut-être de là. L'encre, de qualité médiocre, se dissolvait sous l'action conjuguée de l'œil et de la lampe, et la page, privée de son complément, cessait brutalement d'exister. Un autre phénomène avait commencé à affecter notre lecteur, plus douloureux que le picotement des doigts, plus pénalisant surtout. Sa vue se brouillait. Il y voyait encore suffisamment, mais plus assez pour lire. La perception qu'il avait des lettres et des mots s'était altérée depuis tout à l'heure, les lettres étaient à présent toutes déformées, les mots se gondolant comme s'ils apparaissaient à travers une vitre ruisselante de pluie. Même chose pour la couverture, qu'il se dépêcha de consulter. Il était trop tard et les lettres, qui mesuraient plus du triple de celles du corps du livre, échappaient désormais à sa vue, comme délayées dans l'eau de ses larmes. Pourtant il ne pleurait pas. Ses yeux coulaient tout simplement, ce qui lui arrivait de temps en temps, mais jamais si vite et si fort. En désespoir de cause, il se jeta sur la quatrième de couverture, convaincu de pouvoir y retrouver au moins le titre et le nom de l'auteur, suivis d'un court résumé de l'ouvrage. Cependant il dut renoncer là aussi, comme il dut renoncer à prendre connaissance de la dernière phrase du livre, et de ce qu'elle contenait, l'explication de toutes ces aberrations peut-être. La seule chose qu'il pouvait encore comprendre, et qui d'une certaine façon le rassurait, c'était que tant qu'il ne progresserait pas dans sa lecture, les cent cinquante pages restantes demeureraient coincées sous son pouce.

Stoïque, il passerait la nuit entière sans fermer l'œil s'il le fallait. Il ne faisait guère de doute que c'était de lui que tout dépendait. Tant qu'il ne les avait pas lues, ces pages ne pouvaient disparaître. D'abord parce qu'il les gardait bien serrées sous sa main droite. Ensuite parce qu'elles n'avaient encore subi aucun processus de dégradation au cours de leur passage dans son cerveau. C'était à ce niveau-là que les choses se passaient. Son cerveau droit stockait des informations que son cerveau gauche s'empressait de détruire. D'ailleurs il pleurait moins de l'œil droit que de l'œil gauche. Son cerveau droit jouait un rôle de digue, ou de sas, faisant barrage à la disparition de la partie du livre qu'il n'avait pas encore lue. Ce partage ne l'étonnait pas. Ce qui l'étonnait, tout en le préoccupant sérieusement, c'était le divorce entre ces deux moitiés. Comme tout le monde, il avait entendu parler des deux cerveaux, le droit et le gauche ;

sauf qu'il ne se sentait plus comme tout le monde, qu'il avait dépassé toute mesure, qu'il devait être fou, et même plus fou que ceux qu'on enfermait encore derrière des barreaux après les avoir gavés de cachets, chez qui ce divorce devenait carrément destructeur, les rendant inaptes à la vie sociale, à la vie tout court.

À bout de ressources, il songea à incriminer les pages elles-mêmes. Elles n'étaient pas dénuées de malice, et avaient dû s'arranger pour franchir l'une après l'autre le sas de son cerveau droit et venir se suicider dans les sept cents centimètres cubes de son lobe cérébral gauche. Il s'agissait sûrement d'un coup monté. Se sachant condamnées pour des raisons qu'il ne chercherait pas à démêler, elles avaient décidé de passer à la moulinette de son esprit. C'était bien commode et ça ne laissait pas de trace. Plus besoin de jeter les livres au feu, plus besoin de les pilonner. La dissolution s'opérait en lui, tranquillement, à petite eau si on pouvait dire. S'il n'était pas le seul dans son cas, il devait être le premier, du moins le premier à participer (à son corps défendant) à ce plan de destruction massive, conçu par le personnel de la bibliothèque municipale à vocation régionale, lequel espérait résoudre ainsi, et à moindres frais, les problèmes de rangement devenus insolubles. On n'en était pas encore au tout numérique et les microfilms couraient toujours le risque de brûler. Accablé, de plus en plus inquiet, il se demanda si son cœur n'était pas sur le point de lui jouer le même sale tour ; si entre son cœur gauche et son cœur droit les rôles n'avaient pas commencé à s'inverser, le sang rouge à gauche, le sang bleu à droite, ceci expliquant cela. Il avait affaibli son flanc gauche en perdant la vision de cet œil-là, ouvrant une brèche par laquelle tous ceux qui se sentaient à l'étroit dans leurs corps, tout ce que la société comptait de fouineurs, de conspirateurs, d'expérimentateurs et d'apprentis sorciers, s'étaient engouffrés pour camoufler leurs armes les plus sophistiquées, et bien entendu les plus secrètes.

L'ophtalmo qui avait examiné son œil gauche quelques semaines auparavant avait dû en profiter pour lui greffer une puce électronique dans le cristallin. À défaut de voir, il fallait bien que cet œil serve encore à quelque chose. Cette puce électronique (l'équivalent d'une petite usine) émettait un rayon particulièrement dévastateur, pulvérisant aussi bien le papier que le bois, le verre et même le métal, sans laisser de trace. Notre infortuné lecteur appuya sur son œil, le fit rouler sous la paupière, y écrasa le poing, sans parvenir à enrayer l'écoulement des larmes. Après quoi, se débarrassant de ses oreillers, il entreprit de donner plusieurs coups de tête contre le mur dans l'espoir, naturellement déçu, de se réveiller de ce cauchemar et de dérégler le fonctionnement implacable de la machine.

Non seulement il ne dormait pas, mais il ne lui restait que quelques heures avant le lever du jour, quelques heures pendant lesquelles il allait devoir se cramponner et continuer à s'opposer au cours aberrant des choses. Il entrerait en résistance, mais ne ferait sans doute que retarder le processus. Au moins se souviendrait-on de lui comme de celui qui avait tout tenté pour endiguer l'élan autodestructeur de milliers et de milliers de pages imprimées.

Ce n'était là que forfanterie. Il savait qu'il ne tiendrait pas une demi-heure, tant à cause de ses yeux larmoyants qu'en raison de ses doigts qui le picotaient de plus en plus et qui s'étaient raidis. C'est dans cet état d'accablement et de fatigue qu'il souleva la page 105 et la maintint un instant à la verticale, avant de la déposer précautionneusement sur la 104 qu'il devinait encore. Il y voyait trop mal pour pouvoir la surprendre au moment ultime de sa disparition. Même chose après qu'il eut rabattu la 107 de manière à lui faire recouvrir partiellement la 105. À travers le ruissellement de ses larmes, il lui était devenu impossible d'apprécier un phénomène qu'on lui demanderait sans doute de décrire aussi minutieusement que possible lorsqu'il restituerait le livre, désormais réduit à sa couverture. Il n'aurait alors que ses yeux pour pleurer, et dans ses doigts, peut-être, des restes de picotements. Il expliquerait que le livre s'était perdu, ce qu'on se refuserait d'admettre. Il lui faudrait avouer que l'ouvrage avait bel et bien disparu sans lui permettre d'atteindre le milieu de sa lecture. Moqueuse, la préposée lui demanderait si ça n'était pas plutôt lui qui avait disparu, ou s'il n'était pas en train de le faire à divaguer ainsi, ou s'il n'était pas lui-même le livre, un livre qui, certes, continuait à s'exprimer par la parole, mais qui ne se lisait plus, ce qui pour une bibliothèque municipale à vocation régionale était d'un assez maigre rapport. Dans l'incapacité de se justifier, il se verrait obligé de se taire, devenu quantité négligeable pour une employée de bibliothèque municipale à vocation régionale. On ne lui retirerait pas sa carte de prêt, mesure de rétorsion bien mesquine et par ailleurs inutile. Il était le dernier lecteur de cette bibliothèque, dont il avait emporté, sans être en mesure de le restituer, le dernier ouvrage. Il n'avait pas besoin de se justifier, on avait perdu l'habitude de demander des comptes aux emprunteurs, pour des ouvrages dont il était devenu impossible de se souvenir de la moindre ligne. Non seulement on ne les écoutait plus, mais c'était tout juste si on les distinguait encore. La préposée non plus ne se voyait plus. En tout cas lui ne la voyait plus, se contentant de percevoir le grésillement de sa voix. Quant aux rayonnages, s'ils n'avaient pas complètement disparu, ils étaient vides, l'ayant peut-être toujours été.

Coma

M-Rose Cornu

Où est-ce que je suis ? Dans quoi, plutôt ! Respire, Mona, respire ! Ne panique pas. Putain mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? Qu'est-ce que je fous dans ce tuyau ? Respire, ma grande, lentement. Essaie de te rappeler. Bon Dieu, je ne peux même pas bouger ! Mais qu'est ce qu'il se passe ?

Il y a quelqu'un ? Répondez ! Il y a quelqu'un ?

Vous êtes consciente ?

Un homme est là. Je ne peux pas le voir. Je suis dans un tube. Je dois être dans une machine à IRM. C'est ça, je me souviens. J'ai eu un problème. J'étais avec Philippe et je me suis sentie très mal tout à coup. Je ne pouvais plus parler et je voyais flou. J'ai du m'évanouir et il a certainement appelé les secours. Je dois être à l'hôpital et on me fait une IRM. Respire, ma grande.

Comment vous sentez-vous ?

L'homme s'est approché. Il a dû appuyer sur un bouton car le support sur lequel je suis allongée bouge. Je ne peux pas tourner la tête. Je peux juste bouger mes yeux et ce que je vois ne ressemble pas à une salle d'hôpital.

Pas très bien. Je ne peux plus bouger. Qu'est-ce que j'ai ?

Vous venez de vous réveiller. Cela arrive.

Cela arrive ?

L'homme se penche vers mon visage et regarde mes yeux avec un instrument.

Ne vous inquiétez pas, vous allez bientôt repartir.

Repartir chez moi ?

On peut dire ça, si vous voulez.

J'ai fait un AVC ?

Non, vous allez parfaitement bien. Vos constantes sont bonnes.

Qu'est-ce qu'il m'est arrivé alors ?

Je vous ai dit que vous veniez juste de vous réveiller. Cela arrive.

Je voudrais me lever mais je ne parviens pas à bouger. Je sens un tiraillement dans le bras.

C'est une perfusion ? Un produit de contraste pour l'IRM ?

Quelle IRM ? Il y a bien longtemps que nous n'utilisons plus ces vieilleries !

Mais ce tube dans lequel j'étais ?

Ah, ça, c'est votre capsule. Dernière génération, très sophistiquée.
Je sens les larmes venir.
Mon mari est là ? Je pourrais le voir ?
C'est impossible.
Mes enfants ont été prévenus, ils devraient être là eux aussi.
L'homme s'éloigne. Je ne peux plus le voir.
S'il vous plaît, ne partez pas !
Ne vous inquiétez pas, je dois prendre encore quelques mesures
puis j'attendrai que vous soyez repartie.
Repartie où ?
J'entends un bruit de roulettes. L'homme réapparaît dans mon
champ de vision. Il s'assoit sur un tabouret près de moi.
Que voulez vous savoir au juste ?
Sa voix est douce. Elle pourrait être rassurante si son discours
n'était pas aussi insensé.
Depuis quand suis-je là ?
Depuis le début.
Le début de quoi ?
Votre début.
C'est une plaisanterie ou quoi ? Depuis deux jours, une semaine,
un mois ?
Il soulève plusieurs feuilles du dossier qu'il tient. Il cherche du
regard un endroit précis.
Depuis cinquante-trois ans, six mois et douze jours.
C'est mon âge. Je vous parle du temps que je viens de passer dans
cet endroit !
Cinquante-trois ans, six mois et douze jours.
Bon, ça suffit, je veux voir un responsable. Et je veux mon mari et
mes enfants !
C'est impossible.
Pourquoi ?
Parce qu'ils n'existent pas.
J'éclate en sanglots. Je vais me lever et partir. Je peux le faire ! Allez,
Mona, lève-toi ! Lève-toi, putain !
Il arrive parfois que les sujets se réveillent après un accident dans
l'autre monde. C'est ce qui a dû vous arriver. Vous avez dû vivre un AVC en
MV. Je dois noter ce que vous pourrez en dire. Tout sera ensuite consigné
puis analysé.
En MV ?
Ça veut dire « Monde Virtuel ».
J'ai rêvé mon AVC ? C'est ce que vous essayez de me dire ? Alors
tant mieux. Faites venir mon mari et je rentre chez moi puisque je n'ai rien.

Fiction

Chez vous, c'est ici. Comment vous appelez-vous ?

Mona, mon mari a dû le dire aux pompiers s'il a appelé les secours, non ? Ou bien vous voulez vérifier que tout va bien dans ma tête. C'est ça ?

Vous aviez déjà donné ce prénom la première fois que vous vous êtes réveillée. C'est intéressant.

Réveillée ? Je suis déjà venue ici ? Je ne m'en rappelle pas.

Vous aviez (il cherche de nouveau dans les feuilles du dossier) exactement dix-huit ans. C'était le jour de votre anniversaire. Vous aviez tellement bu dans le MV que vous avez fait un coma éthylique. C'est ce qui vous a réveillée.

Qu'est-ce que vous racontez ? Je ne suis jamais venue ici avant. Je m'en rappellerais !

Il semble que lorsque vous repartez, vous ne gardez aucun souvenir de ce réveil. Dans votre cas, vous avez apparemment continué votre VV sur les mêmes bases. Certains repartent à zéro.

La crise de nerfs est proche. Il faut que je me lève. Il faut que cela s'arrête. Je cauchemarde, c'est ça. Je suis dans un putain de cauchemar. Et je vais me réveiller pour de bon.

VV ?

Ça veut dire « Vie Virtuelle ».

Écoutez, la plaisanterie a assez duré. Je veux mon mari. Si vous ne faites pas venir mon mari, je hurle !

Ah, la première fois, vous étiez moins agressive ! La façon dont vous aviez réagi était plus intéressante. Avec beaucoup de curiosité je dois dire. Vous en aviez même ri.

Respire, Mona, respire ! Ce sont les cachets que tu prends pour ton stress qui ont fini par te faire halluciner. Tu es à l'hôpital, dans le coma à cause de ton AVC et tu vis un enfer.

Vous m'emmerdez ! Et puis qu'est-ce que vous m'avez injecté pour que je sois paralysée ? Vous pensez peut-être que je vais en rester là. Je vais vous foutre un procès...

Je ne peux plus parler tellement je panique. Mona, respire. Tu sais bien qu'il n'y a que ça pour te calmer. Respire, ferme les yeux. Lorsque tu les ouvriras, tout ça aura disparu.

Comment s'appellent vos enfants ?

Lucien et Pablo.

Comme Pablo Neruda ?

Oui.

Intéressant. Votre mari est-il syndicaliste ou engagé en politique ?

Oui mais où est le rapport ?

Cela confirme nos hypothèses.

Quelles hypothèses ?

Nous avions prévu que vous seriez attirée par ce genre de personne.

Quel genre ?

Le genre d'homme qui ressemblerait au père que nous vous avons choisi dans le programme. Votre père était très engagé politiquement.

C'est vrai...

Et bien voilà !

Voilà quoi ?

Il vous reste peu de temps avant de repartir, je vais essayer de vous expliquer. Le problème c'est que vous risquez de ne pas comprendre mais je m'occupe de vous depuis longtemps et je vous aime bien. C'est même moi qui ai construit votre programme pour le MV. Je vais bientôt arrêter de travailler, je suis content de terminer avec de si bons résultats pour ce qui est de votre cas. Je peux bien vous faire une faveur.

Je ferme les yeux. Je le laisse parler. Je respire. Rien de tout cela n'est vrai. Je vais me réveiller et Philippe sera près de moi.

En 2020, un groupe de puissants mécènes a décidé d'investir des sommes très importantes dans la recherche sur le cerveau. Des neurobiologistes, des psychologues, des informaticiens ont travaillé pendant vingt ans sur la question. Ils ont fait des découvertes qui ont changé l'humanité. Ils ont éradiqué la maladie d'Alzheimer, de Parkinson et d'autres affections touchant les neurones. Ils ont embauché des cobayes humains, largement rétribués pour les essais, qui ont permis de démontrer que le pourcentage d'inné dans le développement avoisinait les 5 %, tout le reste relevant de l'acquis. Ils ont fabriqué une machine capable de programmer des données qu'ils ont injectées dans les neurones des cobayes placés en coma artificiel, dans des capsules comme la vôtre, en moins sophistiquées. Les résultats ont été extraordinaires. Des volontaires ont vu en l'espace de six mois leur QI passer de 80 à 180. Une révolution !

Putain mais qu'il se taise ! Qu'il la ferme !

Cela aurait pu être utilisé pour améliorer l'homme. Tous les hommes. Les individus à l'origine du projet en ont décidé autrement. L'invention a servi à éliminer une partie de l'humanité. Cela a pris cinquante ans. Aujourd'hui, ils vivent entre eux dans un monde où il n'y a plus ni faim, ni guerres, ni maladies. Les autres sont comme vous, ou comme moi.

Comme moi ?

Je n'ai plus la force de parler. Je suis si fatiguée.

Ils sont dans une capsule, placés en coma profond, et vivent dans un monde virtuel où leur existence est programmée par des informaticiens et surveillée par des généticiens dont je fais partie.

Fiction

Vous délirez ! Si c'est la vérité, pourquoi ne pas les supprimer complètement ? Ou stériliser les femmes ? Cela reviendrait moins cher.

La peine de mort et l'avortement sont interdits dans tous les pays. Paradoxal, vous ne trouvez pas ?

Si les petites gens sont dans une capsule, comment peuvent-ils procréer ?

Je ne peux m'empêcher de penser que cette question est absurde.

Il y a longtemps que les « petites gens » ont disparu de la surface de la terre, Mona. Nous sommes en 2112. Vous êtes née parce que les femmes puissantes n'ont pas pu supprimer leur instinct maternel. Elles portent un enfant, le mettent au monde. Elles filment leur accouchement pour l'avoir en souvenir. Puis elles nous amènent l'enfant si elles ne désirent pas s'encombrer. Elles nous le confient avec une fiche détaillant les caractéristiques du programme de Vie Virtuelle. Elles y notent des références de héros de la littérature ou de l'histoire ancienne. Votre mère a dû lire Marx, Neruda ou trouver Lénine intéressant.

Je peux juste chuchoter maintenant. Je suis si fatiguée. Je veux dormir. Ne plus entendre ces horreurs.

Je vous en prie, dites-moi que tout ceci n'existe pas...

L'homme se lève et s'éloigne. Je l'entends appuyer sur des touches.

Je pense que vous allez bientôt repartir.

Une angoisse me submerge.

Je vais retrouver ma vie ? Mon mari et mes enfants ?

Peut-être.

Il actionne un bouton.

Mais je n'en suis pas sûr du tout.

Golem roman

Christian Jannone

L'an de l'Incarnation de Notre Seigneur mil septante et sept, vers la dix-septième année du règne du roi Philippe, de la maison capétienne, le Prince du Monde tenta de soumettre notre Sainte Église à de nouvelles tribulations. Le Malin manda une de ses créatures afin qu'elle le déliât et que les ténèbres régnassent pour les siècles des siècles sur la terre des hommes. Le démon avait jeté son dévolu sur un clerc, sculpteur de son état : Amaury de Saint-Flour, un extraordinaire artiste dont la réputation s'étendait sur toute l'Auvergne, voire au-delà.

Amaury de Saint-Flour était ce qu'il est convenu d'appeler un coroplaste, un sculpteur et modelleur qui transformait la matière première à partir de moules qu'il fabriquait lui-même. Vulca, de l'ancienne Étrurie, en était un exemple connu. On lui attribuait la louve de bronze de l'ancien Imperium, la célèbre Louve romaine. À la différence de Vulca de Véies, le matériau de prédilection d'Amaury de Saint-Flour était la cire d'abeille. Il œuvrait au service d'évêchés et de monastères dont les domaines comportaient des ruchers. Il avait appris le modelage auprès d'un maître byzantin, Andronic, peintre d'icônes à la cire et à la colle, mosaïste et sculpteur d'iconostases dont l'atelier avait été fondé à la fin du règne du basileus Basile le Bulgaroctone. Amaury créait et sculptait lui-même ses moules et matrices, mais il employait des assistants pour récolter, fondre et couler la cire portée à ébullition dans d'imposants chaudrons. En sa qualité de clerc, Amaury avait reçu les ordres mineurs. Il avait le droit de gîter dans les monastères, même s'il n'était ni moine, ni prêtre. Il voyageait de place en place avec ses ouvriers, transportant en tout lieu consacré moules et chaudrons. D'innombrables chefs-d'œuvre sortaient de son atelier itinérant, productions destinées aux églises et moutiers auvergnats, aquitains, septimaniens, catalans, provençaux et limougeaux. Car Amaury était un génie de la couleur, du mouvement et de la forme. Point de raideur figée chez lui ! Il semblait insuffler la vie dans une œuvre dont la réputation s'étendait, disait-on, jusqu'à Rome. Le pape Hildebrand, qui était monté sur le trône de Pierre sous le nom de Grégoire le septième, lui avait commandé une passion de Notre Sauveur sculptée sur plusieurs retables en hauts et bas-reliefs représentant le cycle complet de Pâques en deux grands ensembles, des Rameaux à la Cène et de l'arrestation au Jardin des Oliviers à la Résurrection. Cet opus imposant avait pris place dans le chœur de la basilique Saint-Pierre. L'expressivité, l'émotion, le pathétique ou l'horreur

qu'exprimaient ses chapiteaux et reliefs de cire, sans omettre le réalisme de la polychromie, y compris pour les créatures fabuleuses ou infernales, rappelaient les productions des temps païens des anciens *imperators*. De plus, Amaury était un excellent musicien, compositeur des plus beaux chants pour nos offices et accompagnateur hors pair de la liturgie sur l'orgue hydraulique.

Moi, Orderic d'Issoire, frère bénédictin et chroniqueur, ancien écolâtre à Saint-Martial de Limoges, qui ai connu Amaury à Saint-Géraud d'Aurillac et peux témoigner, sain de corps et d'esprit, des événements que je vais vous conter, je ne puis résister à la tentation que Notre Seigneur me pardonne d'énumérer les chefs-d'œuvre de son *Ars Major*, disparus à jamais lorsqu'il fut justement damné. Amaury avait créé pour l'église du Puy-en-Velay, étape du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, un superbe Jugement dernier où le Sauveur en majesté trônait en sa mandorle de gloire irradiante, les justes à sa droite, guidés au Paradis par les archanges, les damnés à sa gauche, conduits en l'éternelle géhenne par des hordes de démons bestiaux et velus aux corps composites de boucs, de singes et de chauves-souris. Ces damnés, seigneurs, avarés, évêques, rois, hérétiques, ribaudes, étaient engloutis par une gueule de dragon aux écailles de cuivre et de flammes, avatar repoussant du Prince des Ténèbres. Des démons cornus aux pieds bots, aux ailes membraneuses et noires, disputaient aux anges des âmes qui sortaient des bouches de moribonds décharnés et nus. Les sculptures d'Amaury de Saint-Flour comptaient d'innombrables chapiteaux polychromes dits « historiés », inspirés de l'Ancien Testament comme du Nouveau. Mais Amaury laissait aussi libre cours à son imagination en sculptant des créatures fantastiques : le tétraphtalme (créature barbue à quatre yeux), le génie de l'eau, à la barbe et à la chevelure liquides semblables à l'écoulement d'un torrent, « le miracle de la pluie » de l'antique colonne de l'Imperator Marc Aurèle, sans omettre le griffon, la chimère, la sphinge polymaste, le basilic ou le coquatrix ! Un intrigant motif (symbole alchimique arabe ?) représentait un scorpion se donnant la mort dans un cercle de feu. Au milieu d'un autre chapiteau à entrelacs inextricables trônait la boucle du serpent Ouroboros, incarnation du Prince du Monde qui n'avait ni commencement ni fin, puisqu'il se mordait la queue. Les bas-reliefs et rondes-bosses relatant l'Apocalypse de Jean comptaient parmi les réalisations les plus impressionnantes sorties du ciseau d'Amaury. Ces dragons anthropophages à queues serpentine engloutissant les victimes de la fin des temps, montés par les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse coiffés du casque conique à nasal, ces anges sonnans de la trompette, ces hippocentaures, hippogryphes ou hippocampes posaient la question des

sources iconologiques : Amaury avait-il puisé son inspiration dans les enluminures terrifiantes illustrant les commentaires de l'Apocalypse de Beatus de Liebana, dont Gérone et Saint-Sever détenaient chacune un exemplaire, ou était-ce le contraire ?

Au printemps mil septante et sept, il fut mandé par Adalard de Riom, abbé du monastère de Saint-Géraud, qui souhaitait que l'on remît en service l'orgue hydraulique de l'abbatiale, qui avait été fabriqué par Hucbald en personne et perfectionné par Gerbert avant qu'il fût élu sur le trône de Pierre. On disait Gerbert alchimiste et nécromant, pape maudit s'il en fut, car le bruit courait qu'il s'était acoquiné avec le diable en personne duquel il tenait une science stupéfiante. Je fis ainsi la connaissance du coroplaste, dont le visage émacié de pénitent voué à une ascèse constante était mangé par une barbe rousse et dont les yeux vairons étaient empreints d'exaltation mystique. Amaury se vouait corps et âme à son art. Sa frugalité dépassait celle des frères qui l'hébergeaient. Les privations provoquaient en lui des visions eschatologiques de la parousie et de la Cité de Dieu qu'il me dit avoir aperçue au-dessus de Saint-Géraud le jour de son arrivée. Il se prétendait habité par le logos divin qui inspirait et guidait ses mains. Il me déclara que Dieu l'avait choisi et s'exprimait par elles. Peut-être commettait-il là le péché d'orgueil ?

L'abbatiale de Saint-Géraud avait été fondée, bâtie et consacrée par Boson de Moissac en la quatorzième année du règne de Charles le Chauve, premier roi de Francia Occidentalis. Un baptistère mérovingien préexistait en ce lieu, remontant semble-t-il à Clotaire le second ou à Dagobert. Ce baptistère comportait des réemplois de colonnes et chapiteaux à motifs végétaux des quatrième et cinquième siècles. En dessous, on accédait à une crypte naïvement gravée des effigies des premiers saints, ermites et cénobites de la région. En ces lieux reposaient des sarcophages des temps anciens des premiers chrétiens ou des Mérovingiens. Là se situait l'orgue. L'instrument, construit en bois, en or, en ivoire et en bronze, était surplombé par quatre séries de registres de hauts-reliefs superposés appliqués contre la muraille. La première série comportait douze représentations symboliques des mois de l'année inspirées des mosaïques païennes montrant les saisons, les travaux et les jours dans les anciennes villae gauloises. Le second registre était reconnaissable par tout sujet instruit de la vraie foi puisqu'il traitait des sept jours de la Création. En dessous, les hauts-reliefs intriguaient davantage : chaque jour de l'œuvre divine se voyait attribuer le nom d'une planète, correspondant à la semaine, mais aussi un volume géométrique : cube, sphère, pyramide, octaèdre, icosaèdre, etc. L'on y pressentait l'influence du païen Claude

Ptolémée et de son Almageste. Enfin, le registre inférieur apparaissait comme le plus mystérieux : il couplait douze représentations zoomorphes parmi lesquelles on pouvait reconnaître le poisson, le lézard, l'oiseau et le singe de Barbarie à sept symboles indéchiffrables. Ces formes partaient de l'incrédible, de l'informel, de l'indéterminé, pour aboutir à l'Homme, image de Dieu. Sur un lutrin était posé un parchemin où étaient inscrits les premiers versets de la Genèse puis des suites de mots, parfois inconnus comme morula, d'autres familiers comme avis. La double série s'achevait par Ecce Homo. Tout cela illustre le savoir de Gerbert, un savoir acquis par un enseignement mystérieux, arabe ou démoniaque, qui lui avait permis d'améliorer l'instrument d'Hucbald jusqu'à une perfection supra-humaine.

Le parchemin comportait une notation neumatique. Avait-on affaire à un organum sur la Création composé par Gerbert ? L'abbé Adalard, qui fit visiter la crypte à Amaury, lui expliqua ce qu'il attendait de l'artiste :

« Orgue et sculptures ont subi les injures du temps. Songez que tout ceci remonte à environ un siècle ! Nous vous confions les travaux de remise en état de l'instrumentum et de l'opus sculpté. »

Amaury vit que les hauts-reliefs avaient été coulés dans la cire et qu'ils accusaient une dégradation certaine. Il effectua un relevé dessiné de l'ensemble afin de fabriquer les moulages nécessaires à une restauration de l'intégralité des registres. Les communs du monastère furent mis à la disposition du clerc et de ses ouvriers. On sollicita les ruchers de Saint-Géraud ad libitum. Toute l'équipe d'Amaury s'affaira quatre mois durant à la restauration du chef-d'œuvre d'Hucbald et de Gerbert. Les fourneaux et chaudrons où la cire était portée jusqu'à la fusion chauffaient quinze heures par jour, produisant dans les communs une chaleur d'enfer. L'été arriva et la canicule ne diminuait point l'ardeur à l'ouvrage de Saint-Flour et de ses équipiers. Tous les hauts-reliefs furent moulés et remplacèrent un par un les anciens registres usés. Amaury s'aperçut alors qu'un mécanisme subtil reliait les touches de l'orgue à eau à chaque haut-relief : jouer une note entraînait l'enfoncement ou la saillie d'une sculpture. Le procédé combinait la force mécanique de l'eau à celle de l'air comprimé dans des pistons de bronze et de plomb ; la tuyauterie valait celle des mécaniciens grecs. L'ensemble orgue/hauts-reliefs formait une sorte d'automate. Hucbald puis Gerbert avaient donc conçu un Ars Magnus total. Cependant, il n'était pas dit que l'invention devait fonctionner pour la seule gloire divine.

La nuit précédant l'inauguration, le tentateur saisit l'occasion d'utiliser l'instrumentum à son seul profit. Comprenant le potentiel insoupçonné par les mortels de l'installation, potentiel que seul Gerbert le

maudit avait connu, il y vit le moyen de revenir sur Terre avant que les temps ne soient accomplis. Je fus témoin de cela, je vous l'affirme et vous le rapporte. Je m'étais caché. J'épiais tout et je vis l'indicible. Le Malin dépêcha l'archidémon Astaroth auprès d'Amaury. L'artiste crut d'abord rêver lorsqu'il aperçut une créature aux longues ailes noires, au visage oriental surmonté des cornes du bélier Ammon. Astaroth promit à Saint-Flour la richesse et l'immortalité s'il suivait scrupuleusement ses instructions.

« Mes directives tu suivras, del tot en tot. »

Subjugué par la tentation et par l'envie, Amaury céda à la volonté expresse de l'archidémon. Son âme était plus faible que celle d'un ancien païen, ce qui m'étonna fort. La promesse de l'or corrompt les consciences vous semblant les plus nobles. Oncques ne vîmes spectacle plus inquiétant. Poussant Amaury dans l'atelier, Astaroth l'obligea à modeler une sphère de cire parfaite puis à descendre avec elle dans la crypte. Il fit placer la sphère sur un curieux autel d'électrum ou d'orichalque et la connecta à l'orgue et aux reliefs par des liens d'or et d'argent. Je m'étais dissimulé derrière un pilier, effrayé. Grâce à Dieu qui me protégeait, nul ne me remarqua. Je priais, conjurant cette diablerie.

« Tu vas pour commencer lire les premiers versets de la Genèse inscrits sur le parchemin », dit Astaroth d'une voix venue du tréfonds des enfers.

Amaury obéit, lisant à haute voix : « Et tenebrae super faciem abyssi »... « Et spiritus Dei ferebatur super aquas »... « Fiat Lux ! »

Le monstre ordonna : « Enfonce la touche la plus grave de l'orgue et prononce les paroles : « Fecundatio uovo ! » Crie-les très fort ! »

Toujours possédé, Amaury ne put que s'exécuter. Aussitôt, la ligne verticale superposant les hauts-reliefs qui représentaient le premier jour de la Création, les mois de l'année, le jour de la semaine et la lune avec son volume symbole, correspondant avec la première sculpture de l'informé, s'enfonça en un parfait ensemble ! La sphère de cire entra en lévitation et brilla d'une lueur irisée supraterrestre.

« Prononce maintenant, le plus rapidement possible, la liste de mots inscrite après le Fiat Lux. »

Amaury récita avec célérité :

« Archaea monerem infusoria maedusa piscis urodeles reptilia avis mammalia lemuria simii Ecce Homo ! »

« Suis à présent neumes et mélismes en exécutant ceux-ci sur l'orgue. Récite en articulant clairement chaque terme inscrit en capitales latines pourpres ! Conforme-toi au manuscrit de Gerbert. »

Et Amaury d'enfoncer derechef les touches de l'orgue, de prononcer les mots correspondant aux notes. À chaque terme, la sphère de cire

subissait d'étranges métamorphoses. Elle se cliva, se divisa en deux, puis quatre, puis huit parties toutes semblables. Et les registres des hauts-reliefs de se déplacer concomitamment, de s'enfoncer ou de saillir en ronde bosse.

« Ottava infusoria ! Sedicesima infusoria ! Trenta duacesima infusoria ! Sextanta quatracesima infusoria ! Morula ! »

La sphère de cire avait effectivement pris l'aspect d'une mûre.

« Blastula maedusa ! »

La sphère se creusa et s'invagina.

« Gastrula optima maedusa ! »

L'artefact de cire connut une nouvelle mutation, ses couches migrant, se réorganisant, en trois feuillets, externe, médian et interne.

« Disco embryo pro-neurula piscis ! Neurulatio ! Neurula maxima piscis ! Embryo piscis ! Embryo urodeles ! »

À ce stade, on ne pouvait plus parler ni de sphère ni d'artefact. Quelque chose prenait consistance et vie. Quelque chose en forme de raquette, puis de gouttière, puis de virgule, d'alevin, de têtard où des ébauches de membres poussaient... Un cœur battit, sourdement !

« Le Prince du Monde va rompre ses liens ! s'exclama Astaroth. L'anti-logos se fait chair ! »

Amaury, imperturbable, psalmodiait et jouait de plus belle :

« Embryo reptilia ! Embryo avis ! Embryo mammalia ! Foetus mammalia ! Foetus lemuria ! Foetus simii ! »

Et s'égrenaient les notes de l'orgue, se mouvaient les registres de hauts-reliefs, mois, jours de la Création, volumes, planètes, animaux... Et vint le sixième jour ! Amaury parut prendre conscience qu'il participait au sacrilège suprême : la réincarnation anticipée du Malin. L'être prenait consistance, ses membres, en spatules puis palmés, se modelaient en doigts ; sa tête, d'abord batracienne, s'humanisait...

Alors qu'il aurait dû prononcer les derniers mots : « Foetus Homunculus Ecce Homo ! Parturitio ! », Amaury, pris d'un scrupule imprévu, hurla de toutes ses forces :

« Non, par Notre Sauveur Jésus-Christ ! »

Il enfonça trois touches du clavier à la fois et commença à égrener à l'envers la formule qui suivait le « Fiat Lux » : « Omoh Ecce iimis airumel ailammam siva... merenom aeahcra. » Le démon aussitôt prit une conformation immonde : gras, soufflé, il se couvrit d'un duvet ou pelage à l'odeur de soufre, un lanugo infect. Son visage atteint de cyclopie fut surmonté d'andouillers de cerf ou de Cernunnos celtique d'une taille colossale. Sur le front, un proboscis. Les oreilles au niveau du maxillaire inférieur prirent l'apparence de branchies de squal. Cette atrocité tentait de parler mais elle ne pouvait que mugir, renifler et baver ! Le monstre voulut sortir de son autel d'électrum, brisant les liens le reliant à l'orgue et aux reliefs.

Il déclencha un séisme tandis que la fureur divine frappait d'une onde fulgurante le coroplaste en plein cœur. Un feu se déclencha, dévorant l'Opus Major maudit qui fondit en coulées pâteuses multicolores tandis que le démon, fait aussi de cire, donc vulnérable, se consuma en grondant de douleur. De lui ne demeura qu'une flaque de propolis d'où se dégageait une odeur pestilentielle d'œuf pourri.

À l'instant où Amaury mourut, son âme engloutie pour les siècles des siècles dans le gouffre de l'enfer, crypte, baptistère et abbatale s'effondrèrent, pulvérisant Astaroth et ensevelissant l'abbé Adalard et les assistants d'Amaury qui s'étaient rendus complices de l'abomination. Dans le même temps, toutes les sculptures de cire dues au génie du damné, disséminées dans des dizaines de lieux de culte de la chrétienté d'Occident, se liquéfièrent simultanément, y compris le Jugement dernier du Puy auquel, dit-on, s'était ajouté un damné supplémentaire lorsque le Seigneur avait foudroyé le sacrilège, et, au grand désespoir du pape Grégoire, le cycle de la Passion de la basilique Saint-Pierre de Rome. J'étais parvenu à temps à m'extirper de la crypte, dès la première secousse destructrice, convaincu qu'en Sa miséricorde, Notre Seigneur m'épargnerait, puisque j'étais un témoin innocent. J'échappai à Son juste courroux, ayant gravi les degrés avec promptitude alors que tout commençait à s'ébouler autour de moi. Parvenu à l'extérieur du monastère avec quelques frères qui, comme moi, avaient été surpris par l'ire destructrice, j'assistai à l'accomplissement du châtimement de Dieu.

Ainsi achevai-je ce chapitre de ma chronique, moi, frère Orderic. Fait étrange : seule survécut au désastre la partition de Gerbert d'Aurillac, retrouvée intacte parmi les décombres, comme si la Providence avait considéré qu'elle contribuait à la célébration de la gloire du Créateur puisqu'elle reprenait le Texte Sacré stricto sensu. À moins que la main du Malin y fût pour quelque chose, mais ma conscience ne pouvait l'admettre.

Amaury mourut sans postérité. Il n'eut qu'un épigone : l'ermite Jehan de Mauriac, sous Louis le neuvième, auteur du retable de cire de Saint-Amadour ou Rocamadour. Jehan mourut assassiné en 1248 par les chevaliers de l'ordre militaire dit De La Buena Muerte, dont le Grand Maître, Arnould de Charmeleu, pilla l'abbaye de Saint-Géraud, qui avait été rebâtie, à la recherche de ses trésors. Le parchemin de Gerbert disparut alors pour ne ressurgir qu'au XIXe siècle et intéresser deux savants maléfiques : Pavel Danikine et Galeazzo di Fabbrini. Le chemin menant à la conception de l'Homunculus Danikinensis était rouvert (1)...

1 Ces divers épisodes appartiennent à une autre histoire : deux romans qui s'intituleront Mexafrica et Le Tombeau d'Adam, mettant en scène le comte di Fabbrini dans sa quête de l'Homunculus.

Vous avez déjà vu voler des cochons ?

Philippe Sarr

C'est ce truc dans sa tête qui l'a poussée à agir. Un soir de décembre 2009, quelqu'un a profité de son sommeil pour lui introduire un Dicta 3MB dans son cortex. Son témoignage lors du procès : « Le glycomètre indiquait bien 3,00 g de sucre dans le sang. J'ai donc adapté la dose d'insuline en fonction, mais il était déjà en hypo ! La faute au Dicta, croyez-moi, si mon enulé de mec est mort. La faute à cette foutue bécane ! » Jusque-là, ma mère, dont la maladie avait déjà été diagnostiquée, avait toujours eu l'impression qu'on la manipulait via cette machine sonore qui lui inspirait toutes les conneries possibles et imaginables. Il y avait déjà eu notre chien, puis nos poissons rouges. Et maintenant, mon père.

Mon père avait survécu à un bombardement au napalm, près d'Hanoi, en 47, eu le pancréas disloqué par une rafale de mitrailleuse... Et là, une bécane vengeresse et un peu folle, qui vomissait ses saloperies dans le cerveau détraqué d'une femme qui avait été ma mère, et dont, peut-être, j'allais un jour hériter, avait eu raison de lui !

En fait, avait eu raison de nous tous !

Mon vieux gisait là, comme un concombre flasque et rabougri, la queue à l'air.

J'ai appelé le toubib qui l'avait suivi. Il est arrivé au bout d'une petite heure, bouleversé par la nouvelle. Toubib qui, lui aussi, ai-je appris alors, s'était toujours méfié des Dicta 3MB, ces trucs absolument surréalistes dont il redoutait parfois les étranges interprétations (système très peu au point, coûteux qui plus est... innovant mais coûteux !).

Parce que ces machins-là existaient vraiment ?

Et merde, a fait le toubib en me regardant, il paraissait en bonne forme pourtant, hier, quand je l'ai vu...

Une heure plus tard, deux types vêtus de blouses hypermnésiques étaient à la maison. Ils ont attrapé mon père, l'ont saucissonné dans une housse grise, comme dans les films, puis l'ont chargé dans une camionnette grise Europcar, direction l'accélérateur de particules et la galaxie

d'Andromède (où il va rejoindre Ajax, entre autres ténébreux personnages, lequel a confondu un innocent troupeau de veaux avec les hordes ennemies !). Et c'est là qu'un troisième larron s'est pointé, je vous dis. Un flic en civil qui connaissait le toubib, visiblement. J'ai pas pu réprimer un sourire, ou plutôt une grimace moqueuse et narquoise. Car lui aussi s'était toujours méfié des Dicta 3MB. Des bécanes tout ce qu'il y a de moins fiables. Des merdes absolument surréalistes à qui l'on reproche parfois d'avoir des interprétations pour le moins farfelues. « Vous avez déjà vu voler des cochons, vous ? »

Vous êtes le fils, il a demandé en se tournant vers moi après avoir questionné ma mère.

Oui, j'ai répondu. Je suis le fils !

Vous avez déjà vu voler des cochons ?

Non...

On va devoir autopsier votre père. On veut comprendre...

Ah, j'ai fait, l'air étonné. Mais cette bécanes-là, elle est vraiment réelle ?

Le type s'est barré, en même temps que le toubib.

Bien sûr qu'elle est réelle, a fait le toubib qui ne voulait pas me laisser dans l'ignorance. Bien sûr qu'elle existe... la preuve !

Je me suis gratté le sommet du crâne : de quelle preuve s'agissait-il ? Ou alors une sorte de pari pascalien ?

Je monte, j'ai dit à l'adresse de ma mère. Il faut que je me repose, que je réfléchisse... Tout ça m'intrigue...

Suis pas une assassine, hein ? elle a fait.

Non, t'es pas une assassine... T'es juste un peu folle, voilà tout ! Ah, au fait, t'as déjà vu voler des cochons ?

NON !

Ma chambre ressemblait à un labyrinthe. J'y avais volontairement déployé toutes sortes d'objets qui en restituait la complexité spatiale. La porte représentait un trou noir. À l'époque, je lisais beaucoup de S-F.

Ma fille aussi, aujourd'hui, lit de la S-F. Pour autant, elle n'a jamais vu voler de cochons !

Il n'empêche que ça faisait un sacré grand vide dans la demeure familiale maintenant que le daron était parti. La veille, avant midi, on s'était fait une virée sur Paname. Au retour, éméché, mon vieux avait abordé un virage trop rapidement, celui qu'est juste à l'entrée de la résidence où nous vivions, un endroit calme, austère, carrément bourgeois,

et avait défoncé l'armoire électrique qui alimentait tout le secteur. La gerbe d'étincelles qui s'en est suivie a illuminé une partie du ciel rissois ! On a entendu des cris, des « Au secours ! », des « On nous attaque ! », « Oh Seigneur, priez pour nous ! ». Tout d'un coup, je me suis rappelé les mots qu'il avait prononcés ensuite : « Putain, t'as vu cet énorme cochon dans le ciel rissois ! ».

T'es con, j'ai dit en attrapant mon vieux par le col. Tu veux nous faire crever ou quoi ? Et d'abord, de quel cochon veux-tu parler ?

C'est rien, fiston, ça a juste un peu frotté ! Calmos... Quant au cochon, laisse tomber...

Calmos ? j'ai fait, surpris. Et quant au cochon, je laisse tomber !

Je me suis levé, suis allé dans la salle de bain pour me débarbouiller le visage. Le portrait craché de mon père, à quelques détails près ! Un copier-coller dirait-on aujourd'hui... Ça m'a pris un peu moins d'une heure pour rallier Juvisy, dans l'Essonne. Coïncidence, je suis passé à Fleury, devant la prison des femmes. Quelque chose de franchement hideux et d'absolument effroyable, où des filles qui avaient lourdement dévissé séjournaient. Des filles toutes assez jeunes qui ressemblaient à tout sauf à des monstres. Rien que des femmes, certaines plutôt jolies même, voire carrément baisables.

Ce qui était le cas de ma folle de mère.

Des femmes qui se disaient elles aussi victimes de la bécane !

Des femmes qui avaient vu voler des cochons à un moment donné.

Quand je suis rentré, ma mère était assise dans le salon, se balançant sur sa chaise en psalmodiant. Il était question de gratin de pâtes, de cochons dont on entendait les braillements au-dessus de nous... Personnellement, je ne voyais pas le rapport entre cochon, gratin de pâtes, entre ces deux événements banaux et ce qui venait de nous arriver. Un lien avec son enfance ? Un refuge permettant de tourner le dos à une réalité insoutenable et morbide ?

Le résultat de l'autopsie indiquait un empoisonnement à l'insuline. Trois fois la dose létale.

Aujourd'hui, je me mange des tas d'insultes. J'ai toujours pensé que l'écrivain exerçait une fonction cathartique dans notre société. Qu'il en était même un rouage essentiel. Une non-bécane à effet rebours.

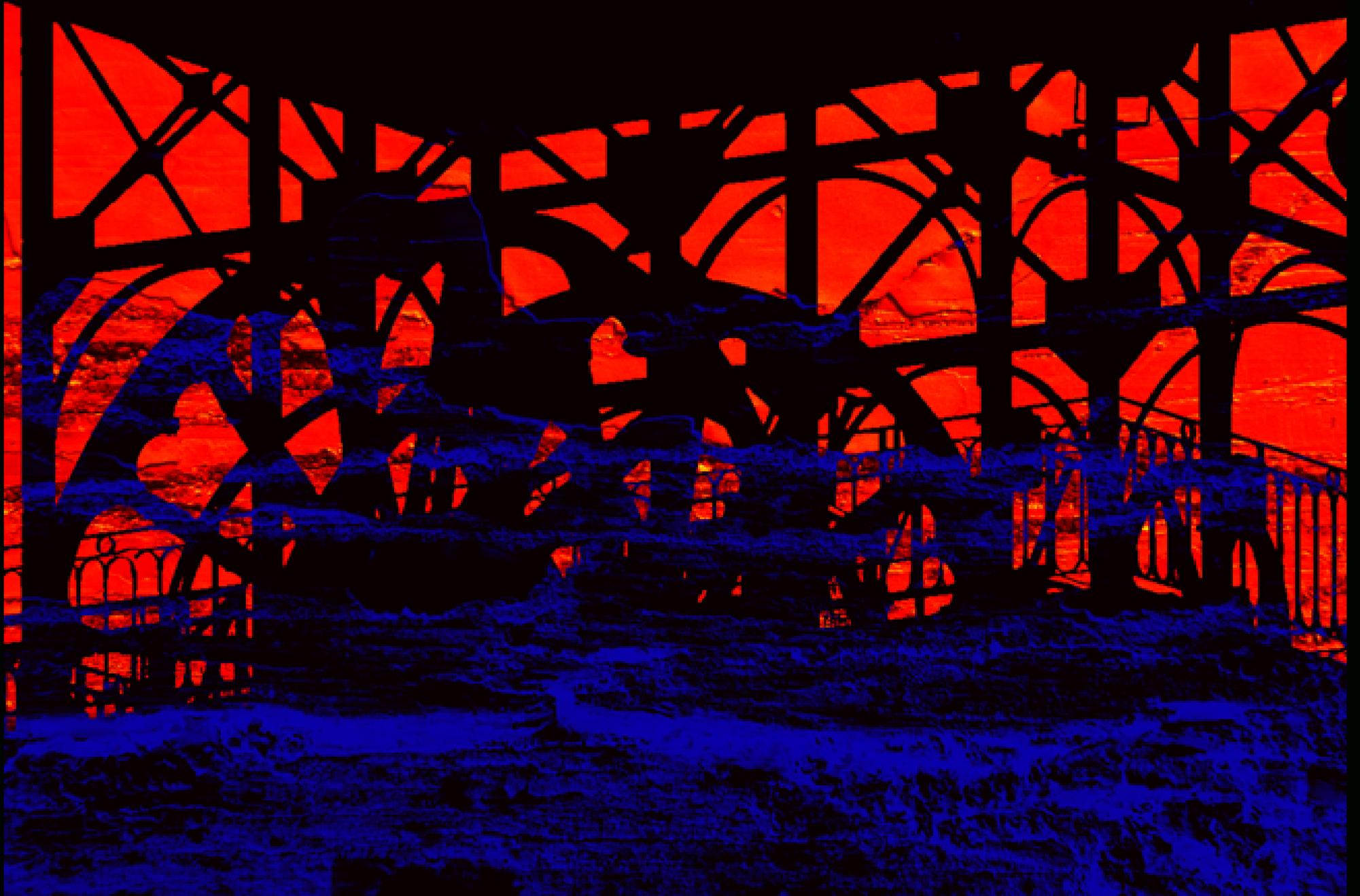
Des fois, j'entends ma mère me demander pardon.

Pardon, mon fils, si je vous ai fait du mal !

Rêve de mondes
par Natacha Gréget



ROOTS 05 par KOWALSKI



L'envol
par Hugues Breton



Robot, trop humain ?

Sébastien Marcheteau

Cet article est la version remaniée de l'édito paru dans le n°24 du blogzine de science-fiction [Fanes de carottes](#) ; il a également été repris sur le site de Sébastien Marcheteau [Labyrinthiques.net](#).

La « loi de la nature » une superstition. Si vous parlez avec tant d'enthousiasme de la conformité aux lois qui existent dans la nature, il faut que vous admettiez soit que, par une obéissance librement consentie et soumise à elle-même, les choses naturelles suivent leurs lois — en quel cas vous admirez donc la moralité de la nature — ; soit que vous évoquiez l'idée d'un mécanicien créateur qui a fabriqué la pendule la plus ingénieuse en y plaçant, en guise d'ornements, les êtres vivants. — La nécessité dans la nature devient plus humaine par l'expression « conformité aux lois », c'est le dernier refuge de la rêverie mythologique.

Humain, trop humain, F. Nietzsche

Les robots, mais d'une manière générale les machines, prennent, au fil du temps, une part de plus en plus importante dans notre société : de la simple tablette numérique au robot Curiosity explorant Mars en passant par l'offre de plus en plus nombreuse de robots de compagnie, les liens que nous tissons avec eux sont, chaque jour, plus complexes et plus étroits. Ce changement culturel, comme toute révolution liée au progrès technologique (comme ce fut le cas, par exemple, avec l'avènement de l'imprimerie), se doit d'être accompagné par une réflexion interdisciplinaire sur les tenants et aboutissants de tels bouleversements. L'art en général et la science-fiction en particulier ont déjà entamé, depuis la moitié du siècle dernier, cette réflexion. À nous, simples citoyens, de la faire rebondir.

La relation étroite et ambiguë qui unit l'homme et le robot ne date pas du siècle dernier. Ni du siècle d'avant. Le désir de concevoir un outil comme extension de soi, comme suppléant amélioré, remonte en effet à ce temps très ancien où, pour la première fois, un homme s'est saisi d'une perche pour attraper un fruit inaccessible. L'image de la perche est, à mon avis, la meilleure illustration de ce fantasme qui nous envahit quand nous songeons au robot : le prolongement de nous-mêmes (cf. les nombreux exo- ou endosquelettes décrits et employés dans la science-fiction : Matrix Revolutions, Terminator, etc.).

En effet, l'humain, aussi humain soit-il, trop humain ou pas, fait face à ses propres limites (physiques mais aussi intellectuelles, émotives, etc.) qui l'entravent dans sa volonté de dominer le monde. Telle pomme est trop haute pour sa petite taille ? Qu'à cela ne tienne, son cerveau conçoit, Deus ex machina (1), un engin capable de le prolonger, de compenser ses faiblesses, de suppléer à sa propre finitude, en un mot de perfectionner sa chair en projetant son être dans la matière, tout ceci dans le but programmé de dominer le réel (attraper une pomme, explorer des endroits inaccessibles ou dangereux, rendre possible ce que l'homme, de ses propres mains, ne peut réaliser). Beaucoup d'améliorations ont été apportées au robot depuis la perche originelle et l'homme ne cesse de perfectionner sa création. Il tente d'injecter à la machine ce qui lui semble le mieux le définir dans son humanité : l'intelligence, l'acquisition des sens et de la mobilité, le langage, la cognition et l'apprentissage, la socialisation, l'anthropomorphisme, les capacités émotionnelles... Les différentes voies visant à perfectionner le robot vont souvent dans le même sens : faire le robot à l'image de l'homme. Mais en mieux...

Car là est le carrefour paradoxal : l'homme imparfait, incapable de répondre entièrement aux ambitions démesurées qu'il s'est fixé, crée une machine pour le prolonger, pour le rendre parfait, mais, ce faisant, il lui injecte ses propres attributs, il le calque sur lui-même en gommant certains de ses défauts et en accentuant certaines qualités. Mais peut-on rendre quelque chose de parfait si on le fait hériter de soi-même, être imparfait ?

On voit bien que c'est un rapport métaphysique qui s'insinue entre ce sujet, l'homme, et ce qui semble être l'objet, le robot. Un flux entre deux matières opposées, entre le vivant et l'inerte, le souffle organique instillé dans la matière métallique inanimée. Un rêve, on ne peut plus démiurgique bien sûr, alchimique pour le moins ! L'homme assis sur le trône divin donne vie à la matière, le fantasme n'est pas nouveau : le dieu chrétien façonne l'homme à même la terre glaise, le rabbin donne vie au Golem en inscrivant « EMETH » (vérité, en hébreu) sur son front, Frankenstein insuffle l'étincelle de vie à sa créature, Geppetto taille un morceau de bois qui s'anime pour devenir Pinocchio, etc.

Derrière cette relation métaphysique, il y a aussi comme un désir de filiation qui s'installe entre l'homme et sa créature. Une filiation patriarcale où le père éduque le fils selon ses propres critères, mais surtout une relation de servitude dans la mesure où le fils n'existe que pour servir le père. En ce sens la relation homme-robot semble utilitariste : cependant elle peut entrer dans un schéma affectif comme ces nouveaux robots qui servent de familiers et d'animaux de compagnie.

1 À propos du cerveau, cette remarquable réflexion d'Andrée Chedid : « Nous sommes néanmoins trop simples et nos vies bien trop brèves, pour arriver jusqu'au bout de ce cerveau millénaire tellement vaste avec toutes ses voies multiples et ses méandres. D'ailleurs comprendre le cerveau à l'aide du cerveau serait, comme dirait mon ami philosophe, « aussi impossible que de s'asseoir sur ses propres genoux ». Jamais, tant sa construction est complexe nous n'en verrons la fin. À moins peut-être qu'un jour, grâce à un robot ou à une machine, un homme crie : « Deus ex machina. » Ou plutôt deus ex Machina ? » (L'Étoffe de l'univers, Andrée Chedid, Flammarion, 2010)

Comme dans tout processus de (pro)création, il y a également une projection spéculaire, inconsciente ou non, de sa propre image dans le corps de l'autre, quelque chose qui inconsciemment dit : « Je donne la vie à ce robot pour qu'il me survive et je le fais à mon image pour qu'il me perpétue et m'immortalise après ma propre disparition. » Le robot, en ce sens, peut être une réponse à notre désir de descendance parfaite et rêvée : l'enfant prodigue qui réalise en mieux tout ce que les parents n'ont jamais réussi à faire, et qui le fait durablement, même après leur mort. Tima, dans le Metropolis d'Ozamu Tezuka, est typiquement cette petite fille-robot : créée par le docteur Laughton à l'image de sa fille disparue, afin de dominer le monde.

Jean-François Lyotard (2) avance que notre obsession et notre fascination pour les voyages interstellaires, notre désir de nous transposer ailleurs, de tout refaire depuis le début (le fantasme de la seconde chance en quelque sorte), serait en relation directe avec la disparition programmée de notre espèce. Les hommes savent, inconsciemment ou non, que quoi qu'il advienne l'humanité est absolument éphémère et vouée à disparaître. Tôt ou tard. Au mieux, notre soleil a encore entre cinq et sept milliards d'années à vivre et finira par s'éteindre, inexorablement, nous entraînant dans sa mort. Cette lubie de l'expatriation planétaire serait donc intrinsèquement liée à notre instinct de survie (argument que l'on peut réfuter quand on observe le peu d'intérêt que suscite réellement la préservation de notre écosystème). Les robots dans ce cadre-là ont tout à fait leur place. Si nous-mêmes, pour des raisons physiques, économiques ou autres, nous ne pouvons pas migrer corporellement vers d'autres lieux, alors nous enverrions nos copies mécaniques immortelles, capables de nous représenter dans notre humanité, dont la mission serait le témoignage culturel et intellectuel de notre existence, la preuve historique de notre place dans l'histoire cosmique.

Enfin, le robot suscite également beaucoup d'inquiétudes : depuis Isaac Asimov et ses lois morales dictant la conduite du robot (3) jusqu'au très sérieux dossier d'Implications philosophiques qui réfléchit à l'octroi de droits aux robots afin de garantir l'intégrité de notre propre humanité (4). Les robots inquiètent autant qu'ils fascinent, car ils peuvent aussi refléter nos imperfections (la haine, la violence, la convoitise, etc.), mais en pire...

Le fantasme d'une armée de robots indestructibles sans conscience (que l'on retrouve souvent dans la science-fiction comme dans la nouvelle Nouveau modèle (Second Variety, 1953) de Philip K. Dick, d'où sera tiré le film Planète Hurlante de Christian Duguay) n'est pas loin. Si, au milieu du XXe siècle, cette idée était encore à l'état de mythe, elle est aujourd'hui

2 La Condition Postmoderne, Jean-François Lyotard, Editions de Minuit, 1979.

3 « Première Loi : Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger ; Deuxième Loi : Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la Première Loi ; Troisième Loi : Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'entre pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième Loi. » (Les Robots, Isaac Asimov, J'ai lu, 1967)

4 Article sur le site [Implications philosophiques](#).

une réalité beaucoup plus concrète : il suffit pour s'en convaincre de se pencher sur l'usage que les armées font des drones, dotés de capacité de discrimination de « l'ennemi » (sic) et capables maintenant d'opérations meurtrières, sans renâcler à la tâche puisqu'ils n'ont aucune considération éthique ou juridique face aux missions qu'on leur demande d'exécuter.

À propos de l'usage meurtrier qu'on l'on pourrait faire des robots, on pourra lire les articles de Noel Sharkey, professeur de robotique à l'université de Sheffield, qui mettait en garde déjà en 2007 contre l'utilisation effective des robots par l'armée (5).

L'autre inquiétude, que reflète bien la S-F, est que le robot échappe totalement à notre contrôle, soit de manière technique (erreur de programmation, piratage), soit parce que nous lui aurions donné une conscience qui l'émancipe suffisamment pour qu'il échappe à notre contrôle : HAL dans 2001, l'Odyssée de l'espace d'Arthur C. Clarke et Stanley Kubrick par exemple... Quelles qu'en soient les raisons, la coexistence avec des êtres par définition supérieurs à nous (en force, en intelligence, en résistance), fussent-ils créés et contrôlés par nous, est une source d'inquiétudes légitimes qui alimente depuis longtemps notre imaginaire et ravive nos angoisses d'asservissement (à l'échelle de notre espèce, comme dans la Planète des Singes). Tout ceci n'est évidemment pas sans nous rappeler le mythe d'un certain docteur Faust : entre progrès scientifiques, soit de connaissances, ambitions aux limites sans cesse repoussées, un pacte avec le diable peut être contracté sans même que nous nous en rendions compte.

Quoi qu'on en dise et qu'on voudrait nous faire croire, la problématique concernant les robots n'est pas restreinte aux seuls champs technologiques et scientifiques. La promiscuité et la relation que nous entretenons et continuerons de tisser à l'avenir avec les robots posent également d'autres questions (abordées finalement par la science-fiction avant tout le monde) d'ordre éthique, eschatologique, anthropologique, psychologique, social. Il serait parfaitement irraisonné de les occulter, car répondre à ces questions revient à fixer et à définir les limites, les rôles et les relations entre le créateur et sa création.

Humain, trop robot ? Non : robot, trop humain.

5 Deux articles sur le sujet, [le premier en français](#), [le second en anglais](#).

Raymond Roussel dans le cambouis

Arthur-Louis Cingualte

Aucun homme ne peut porter sur soi toute une usine d'automobiles.
Ezra Pound

Introduction

Que ça se sache : Raymond Roussel n'est pas un écrivain. Raymond Roussel n'est pas non plus un dispensable et excentrique littéraire du Paris de la première séquence du XXe siècle. Raymond Roussel est un artiste — un type qui, pour ne pas perdre son temps, avait pris l'habitude de manger les trois repas de la journée d'une traite l'est forcément. De le rappeler aujourd'hui, c'est particulièrement affligeant mais pourtant bien nécessaire. C'est que tant qu'on voudra mollement le réhabiliter en tant qu'homme de lettre (sic), il n'enchantera que les quelques aventuriers qui vont aux bibliothèques machette à la main. Alors que si on rendait à la lumière — comme il semble évident — tout son génie extravagant, fort est à parier que la terre entière se passerait de son compas. Mais les élites académiques aiment beaucoup trop l'ordre : mettre les genoux à terre devant le totem de Raymond, ça serait trop chatouiller l'Armageddon et le Nirvana sur un seul et même pied. Le lent Modiano leur suffit. « Alors, Roussel, un artiste donc ? » me demande-t-on encore une fois histoire d'être certain. Oh mais oui, très certainement, comme la corne au milieu d'un rhinocéros ! C'est même l'un des plus grands, un des majeurs ! Et puis un vrai, je veux dire dans toute l'équivoque complexité étymologique du terme : artiste / artisan, inventeur / créateur... C'est important de le dire, de le répéter tout ça, d'ailleurs je le mets là, juste au-dessus, pour vous, écrit en néons clignotants. Ça ne se loupe pas. Pas d'excuse pour le laisser encore dans le cambouis. Parce que Roussel, l'artiste, est aujourd'hui noyé dans le cambouis qu'a trop consommé Raymond l'artisan. Dans l'atelier de l'enfer, sous l'épaisse et gluante matière noire, c'est à peine si on lui voit la moustache. Faut dire qu'au purgatoire c'est un outsider. Saint Pierre lui passe régulièrement au-dessus, l'air de rien, en faisant sautiller ses clefs : malgré quelques pressions qui viennent d'en Haut, là-bas on se méfie de ce type un peu bizarre. On se méfie de sa présence exotique, hypnotisante et insistante. Raymond Roussel c'est une queue de paon, c'est le bleu de travail en lapis-lazuli, c'est la peau retroussée jusqu'aux coudes, c'est l'architecte d'une pyramide qui tient sur la pointe, c'est l'Indien ouvrier

funambule qui ajuste des poutres d'acier entre les étoiles, et tout en dessous, bien en bas, Jules Verne (que Roussel, pourtant, défiait) se découvre tout petit, tout misérable ; Léonard de Vinci nanifié trébuché pathétiquement sur sa trop longue barbe d'ermite inspiré. Roussel ? il pose canne à la main, il a la classe, lui.

Raymond et moi, je ne sais même plus quand on s'est rencontrés. C'est un peu comme si j'avais toujours connu cette tête inquiète et très élégante, ce regard de garçonnet étranger aux désirs sexuels, ces allures sophistiquées de favorisé par le sort (Roussel était un très riche héritier) et ce comportement merveilleux parfaitement exposé aux moqueries et aux cruautés (tout comme le plus beau travesti des salons littéraires, Pierre Loti, pour qui Roussel nourrissait un véritable fanatisme). Je crois même l'avoir deviné avant de le voir pour la première fois ! C'est qu'il traîne tellement partout. Une fois lu, on ne sait plus ni où, ni quand : il devient ubiqué. Comme s'il parfumait de son âme les contours magiques du monde dans un trompe-l'œil, dans une mise en abyme, dans un jeu de mots, dans le parfum de l'aile d'un grand-duc, dans l'alphabet en stries noires du zèbre, dans le trajet nocturne d'une fourmi abandonnée. Raymond Roussel est partout. Je suis ensorcelé par sa présence, par sa non-mort (Raymond Roussel, bien entendu, est immortel). Son cambouis a tout taché.

Le machinateur

Donc.

Esthétique : la machine, d'abord, c'est l'instrument de la mystification. Périactes : c'est le mot que les Grecs employaient pour identifier, au théâtre, l'ensemble des mécanismes qui permettent d'articuler le décor, de le changer pendant une représentation. La machine, ici, fonctionne comme l'envers nécessaire à tout ce qui appartient au prodigieux. C'est la technique qui permet sa manifestation et sa manipulation. Raymond Roussel sait tout ça : de la même façon que les périactes, les machines (machines/œuvres) présentées par les naufragés du Lyncée avec tant de détails et de précision que leur réalisation semble au lecteur envisageable dans *Impressions d'Afrique*, participent à animer un gala devant un large public. Machines mystificatrices aux logiciels labyrinthiques, elles ne fonctionnent que pour la beauté du geste, que pour le panache et le spectacle. L'inventeur c'est le créateur (l'artisan, l'artiste), sans l'aspect démiurgique. Il procède à l'envers du machiniste roussellien qui, lui, marche de la technique vers l'illusion. L'inventeur n'a pas le sens du sacré. Pratique, mathématique, rigoureux et rentable, il s'inscrit dans le tissu du capital : il appartient à la culture, c'est-à-dire à tout ce qui n'est pas artistique. Voyez quel trajet empruntent les machines de Roussel : l'une

permet de sculpter des représentations complexes dans la chair des raisins, une autre, pilotée par l'aisselle de l'ingénieur Bex, allume une sorte de phare dont la lumière projetée sur une plante dessine par transparence de magnifiques vitraux ; celle de Fogar aussi mérite le coup d'œil, articulée par la digestion de caillots de sang qui occupe trois étranges animaux, une éponge prend les contours d'un véritable cœur humain miniature... Et je n'évoque pas la Résurrectine de Canterel dans Locus Solus, allez voir !

Toutes les possibilités sont considérées : les machines ne restreignent pas leur imagination aux pièces industrielles qu'invoque l'imaginaire collectif, elles sont des mondes dans le monde qui usent de l'ensemble des matières créées (animales et végétales). Ce ne sont pas des constructions mais des créatures. Des créatures automatisées, conçues déjà domptées. C'est là le sens du sacré de Roussel : dans son atelier se travaille toute la Création. De cette façon Roussel décrit les acrobaties et les tours de chants présentés lors du gala des Incomparables (quel nom !) de manière identique à celle de ses machines. La dialectique descriptive empruntée dans les deux cas évoque la notice, le manuel, elle explique, rend vraisemblable. De cet usage naît le trouble, le magique, le spectaculaire : les machines et les prouesses physiques fonctionnent. Si elles ne sont pas à proprement parler réalisables, elles demeurent dans l'esprit du lecteur envisageables.

C'est tout cet ensemble qui se confond dans une adorable partouze d'ambiguïté très divertissante. Chez Raymond Roussel la machine c'est le théâtre, c'est le spectacle : elle est à la fois devant et derrière la scène.

Raymonglyphe

« Je me suis toujours proposé d'expliquer de quelle façon j'avais écrit certains de mes livres (Impressions d'Afrique, Locus Solus, L'Étoile au Front et La Poussière de Soleils). Il s'agit d'un procédé très spécial. Et, ce procédé, il me semble qu'il est de mon devoir de le révéler, car j'ai l'impression que des écrivains de l'avenir pourraient peut-être l'exploiter avec fruit. Très jeune j'écrivais déjà des contes de quelques pages en employant ce procédé. Je choisissais deux mots presque semblables (faisant penser aux métagrammes). Par exemple billard et pillard. Puis j'y ajoutais des mots pareils mais pris dans deux sens différents, et j'obtenais ainsi deux phrases presque identiques. En ce qui concerne billard et pillard les deux phrases que j'obtins furent celles-ci : « 1. Les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard... » « 2. Les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard. » Dans la première, lettres était pris dans le sens de signes typographiques, blanc dans le sens de cube de craie et bandes dans le sens de bordures. Dans la seconde lettres était pris dans le sens de

missives, blanc dans le sens d'homme blanc et bandes dans le sens de hordes guerrières. Les deux phrases trouvées, il s'agissait d'écrire un conte pouvant commencer par la première et finir par la seconde. Or c'est dans la résolution de ce problème que je puisais tous mes matériaux. » (1)

Artisan ? On serait tenté, là, d'ajouter ingénieur.

Deuxième épaisseur de cambouis : il n'y donc pas uniquement machine dans les représentations rousseliennes, il y a aussi machine dans la forme et le style de son expression artistique : Machine à écrire. Formule, système, procédé (comme il l'emploie pour brouiller les pistes) sont des termes qui, même s'ils semblent convenir, sont trop faibles et insuffisants. Ils dispensent de procéder à une véritable vision d'ensemble de l'œuvre de Roussel. Une vision qui dépasse le contenu même de ses écrits. Quand on est confronté à des cas comme celui-là, il faut prendre toute la baleine et ne pas avoir peur du sang : il faut fouiller toutes les épaisseurs. C'est comme ça qu'on doit fonctionner avec les artistes, les vrais. Oui, une machine à écrire, un instrument objectif qui travaille le son pour tordre le sens, une stratégie esthétique qui ne repose pas sur l'intuition poétique mais réinvente la contrainte poétique. C'est plus difficile.

Tout ça ne suffit même pas. Impressions d'Afrique va plus loin encore. Passé la Machine à écrire, Roussel réinterprète l'enchevêtrement narratif si bien épuisé par les conteurs perses, indiens et arabes des Mille et une nuits. Les histoires se télescopent comme les produits de ses machines, le récit dans son ensemble adopte leur forme, leur dialectique, devient un méta-texte, un monde mécanique doué. Les lettres ne sont plus d'encre mais de cambouis, le livre se machinise.

La machine ne refait pas le monde mais tente de le reconstruire, c'est une matrice, un motif qui se régénère de manière autonome, c'est la pensée de Dieu (pas de cerveau mais une machine dans sa tête), et qui l'a bien compris, ça ? Le grand assassin de l'Art en personne : Marcel Duchamp !

Professeur Rousselstein : « Pourquoi ne suis-je pas célèbre comme Pierre Loti ? »

Ce n'est pas encore fini : la Machine rousseliennne s'étage, domine l'œuvre, elle creuse son zénith sous une troisième et dernière couche de cambouis : celle qui concerne le réel, celle qui concerne la vie même de son auteur, celle qui a, dans son insatiable désir de s'affranchir, achevé de le noyer tout à fait.

1 Raymond Roussel, Comment j'ai écrit certains de mes livres, Gallimard, Paris, 2010. p.11-12.

Les usages biographiques qui pointent la situation d'héritier très privilégiée de Roussel comme le motif principal de son suicide sont particulièrement naïfs. Selon eux, Raymond, ce susceptible petit capricieux, rompu à l'inflexible habitude de tout pouvoir faire et avoir, n'a pas supporté de rester dans la cave de la reconnaissance. Ce sont bien là des démonstrations de marins d'eau douce qui préféreront le poisson-chat (sans, d'ailleurs, jamais voir sa magie toute rousseliennne) à la baleine, Pierre Henry à Albert Ayler. Comme c'est pratique ! Comme c'est petit d'en revenir aux considérations psychologiques pour boucler l'artiste alors que tout est parfaitement limpide. Alors qu'il suffit simplement d'observer une photo de Roussel jouer avec un petit chien, poser avec un beau chapeau un sourire mélancolique aux lèvres, ou de l'entendre dire qu'il a bien pensé à déposer des roses à Ispahan en mémoire de Loti. Ces commentateurs, Cocteau, ils l'ont bien lu pourtant ! La Machine infernale, ça ne leur dit rien ? C'est simple : de façon tout à fait impitoyable, la machine s'est emparée de la vie de Raymond Roussel. Le machiniste s'est fait machiniser. Quoi de plus logique ?

Du livre au théâtre, l'excentricité des premiers jours s'est épuisée comme un carburant. L'électricité, trop simple, l'agaçait. Raymond ne décidait plus : il répondait à un ordre par lui-même inventé. Il s'est agrégé à sa machine, à son spectacle. Il est devenu bien avant Dali une œuvre d'art. Ses livres ? Ils ne documentent que cet ultime chef-d'œuvre.

Est-ce un hasard s'il a choisi de mourir à Palerme ? Palerme, la ville qui conserve le Triomphe de la Mort le plus impressionnant de toute l'histoire de l'art et le célèbre tous les jours dans la rue. Palerme, territoire syncrétique du monde pendant au moins mille cinq cents ans. Le 14 juillet 1933, via Roma, dans la chambre de l'hôtel de Palerme et des Palmes le nom ne s'invente pas , Charlotte Dufrêne (Marie-Charlotte Frédez, son « amie ») note soigneusement les doses de barbituriques que Raymond s'administre ces notes sont comme des données pour la Machine à qui il faut inlassablement rendre compte : Raymond doit bien prendre son carburant. Sur son matelas, au sol Roussel avait souvent peur de tomber de son lit drogué , dans un état d'extase mystique, devient l'âme de la Machine même. Ou l'inverse.

Alors, pour finir, retrousses vos manches, passez derrière la scène, derrière les rideaux, derrière la machinerie, attrapez sans crainte cette corde et tirez dessus :

« En terminant cet ouvrage (Comment j'ai écrit certains de mes livres) je reviens sur le sentiment douloureux que j'éprouvai toujours en voyant mes œuvres se heurter à une incompréhension hostile presque générale. (Il ne fallut

Article

pas moins de vingt-deux ans pour épuiser la première édition d'Impressions d'Afrique.) Je ne connus vraiment la sensation du succès que lorsque je chantais en l'accompagnant au piano et surtout par de nombreuses imitations que je faisais d'acteurs ou de personnes quelconques. Mais là, du moins, le succès était énorme et unanime. Et je me réfugie, faute de mieux, dans l'espoir que j'aurai peut-être un peu d'épanouissement posthume à l'endroit de mes livres. » (2)

« Mettez les mains dans le cambouis ! » gueule la tête de Danton conservée dans un des bocaux du professeur Canterel dans Locus Solus. Faites marcher la révolution pour celui qui a trop travaillé la gloire !

DONNER VOTRE CORPS À LA LITTÉRATURE

(complément d'informations)

Plusieurs lecteurs nous ont fait part de leur souhait de donner leur corps à la littérature. Nous les remercions de l'intérêt qu'ils portent à notre établissement et au groupe Lathanée (plus de 700 centres dans 87 pays dont 250 en France). Nous tenons cependant à préciser que le legs corporel est une décision précieuse pour l'avancée de la littérature mais fréquemment difficile à accepter par les proches, la mise à disposition du corps étant soumise au consentement de la famille qui accepte de ne plus revoir la dépouille jusqu'au jour de publication. Cette précaution réaffirme notre objectif premier : participer activement au succès de votre mythification.

À cet effet, nous mettons à votre disposition des infrastructures adaptées et un savoir-faire reconnu. Nos agents opèrent seuls le plus souvent, dans une chambre funéraire ou au domicile du défunt (dans 85 % des cas). Nous proposons plusieurs types de prises en charge, allant de l'extraction des ténias narratifs à l'incinération des liquides mémoriels (pratiquée au titre de libations autobiographiques). Nous effectuons également, sur demande, le drainage des fictions familiales — opération comprenant la suture et la désinfection des incisions. Après cryogénéisation, le corps du donneur est confié à un écrivain. Cette démarche s'inscrit donc dans un but didactique.

La personne désireuse de donner son corps devra prendre contact avec l'établissement le plus proche afin de faire connaître sa volonté et d'organiser au mieux cette prise en charge.

Dans l'attente d'accueillir votre corps dans l'un de nos établissements, nous vous prions d'agréer, Madame, Monsieur, notre considération la plus vive.

Romain Giordan
Responsable logistique
romain.giordan@lathanée.fr

Le chant de Chronos

Christian Attard

Là, sur un tout petit écran en noir et blanc, s'animent en trois dimensions des homoncules inconnus. Ils bougent, parlent, se battent et meurent sous les yeux attentifs d'une assemblée de savants secrètement réunis dans la pénombre d'un laboratoire italien.

Soudain, l'un d'eux s'exclame :

Le revoilà !

Ecce homo, murmure révérencieusement un jeune asiatique à lunettes.

Les images, un temps brouillées, le son, se stabilisent.

La ruelle est étroite, en pente, on se bouscule derrière un groupe de soldats et trois hommes ensanglantés portant sur leurs épaules une lourde pièce de bois.

L'un d'eux s'arrête, épuisé, son visage et son dos ne sont que plaies ouvertes. On palabre, puis un des militaires avise un badaud plus robuste que les autres et lui fait signe de porter le madrier.

Simon de Cyrène !

Fasciné, le petit groupe de scientifiques va ainsi suivre Jésus vers sa montée au Golgotha puis assister à la crucifixion, entendre ses dernières paroles.

À leurs côtés, une caméra filme le supplice.

En 1964, François Brune attend son vaporetto devant le monastère de San Giorgio Maggiore à Venise. Le jeune prêtre français vient d'y finir un voyage d'étude sur l'influence des églises d'Orient en Occident couronné par l'obtention d'une licence d'écriture sainte. S'il avait pu, à ce moment, se projeter dans son propre avenir, il n'aurait pas manqué de relever l'extraordinaire mise en place du destin qui allait dans quelques instants lui faire rencontrer le père Pellegrino Ernetti (1925-1994), moine de cette même abbaye, spécialiste mondialement reconnu de la musique pré-polyphonique (1).

Une rencontre qui allait bouleverser son existence.

Brillant théologien, diplômé de physique quantique et subatomique, Ernetti, marqué par une expérience de communication avec un défunt, ne sait pas non plus que le prêtre français qu'il a invité à venir discuter dans son bureau écrira vingt-quatre ans plus tard un best-seller mondial traitant de la communication avec les morts, *Les morts nous parlent* (2).

1 Nous devons au père Ernetti *Les principes philosophiques et théologiques de la musique* (Edi Pan Rome, 1980) et plus de soixante-dix ouvrages consacrés à la musique pré-polyphonique et au chant grégorien.

2 *Les morts nous parlent*, Le Félin, 1988 (3e édition, Oxus, 2005).

C'était le 17 septembre 1952, dans un laboratoire d'acoustique de l'Université du Sacré-Cœur de Milan : le père Ernetti travaillait sur un enregistrement sur fil magnétique de chant grégorien en compagnie du fondateur de l'établissement, le père Agostino Gemelli (1878-1959), médecin, psychologue, lui aussi spécialiste de physique quantique. Leur bande casse, ils réparent, et Gemelli implore l'aide de son père décédé, comme il le fait machinalement dès qu'il lui arrive un souci. Quelle n'est pas la surprise des deux hommes lorsqu'en relançant l'enregistrement, ils entendent distinctement ce papa interpellé son franciscain de fils pour lui rappeler qu'il l'aide constamment !

L'enregistrement de cette voix d'outre-tombe est exceptionnellement clair et long. Les deux prêtres sont ébranlés. Si une onde a pu ainsi s'inscrire sur un support magnétique, franchissant les frontières de la mort, serait-il possible que d'autres ondes puissent être captées en provenance de notre passé (3) ? Le pape Pie XII, informé, voit là « le début d'une étude scientifique pour confirmer la foi dans l'au-delà ».

Le père Gemelli est aussi depuis 1937 le recteur de l'Académie Pontificale des Sciences. Cette réunion de scientifiques du monde entier est issue de l'ancienne Académie des Lynx fondée en 1603. Plusieurs physiciens de renom en sont membres, dont Niels Bohr (1885-1962), Louis de Broglie (1892-1987), Louis Leprince-Ringuet (1901-2000), Paul Dirac (1902-1984), Erwin Schrödinger (1887-1961)...

On peut supposer qu'Agostino Gemelli et Pellegrino Ernetti ont su y trouver les cerveaux capables de se réunir autour d'une idée fantastique : faire renaître notre passé commun en se servant des ondes sonores du spectre musical, elles-mêmes constituées de lumière et par essence immortelles. Son et lumière n'étant que les particularités d'une même énergie, l'un devait ramener à l'autre selon le père Ernetti.

Un petit groupe de douze physiciens se met au travail dès 1956. Tout laisse penser qu'ils le firent avec l'autorisation du Saint-Père car les moyens humains et matériels mis en œuvre ont dû nécessiter un financement conséquent.

Le père Ernetti évoquera un scientifique portugais, un autre japonais, l'intérêt de Wernher von Braun (1912-1977), pourtant fort occupé à cette époque, et la présence du grand savant italien Fermi (1901-1954) ainsi que d'un autre musicologue italien, Raffaele Cumar. Mais il a également exprimé sa réticence à donner des informations précises et des noms (4). Ils débouchèrent sur les premières retransmissions de faits provenant du passé au cours de l'année 1955. La machine, dit-il, pointe sur une époque puis cible un individu par tâtonnements jusqu'à s'arrêter sur les ondes qu'il émettait en permanence.

3 Le récit de cette expérience fut publié en 1990 par la revue Astra.

4 Le père Ernetti donna une série d'interviews dont la première semble être au journaliste Vincenzo Maddaloni pour la Domenica del corriere de Milan, le 2 mai 1972.

On peut imaginer la joie de ce groupe des douze lorsqu'ils parviennent enfin à voir et entendre leur première retranscription. Pour s'assurer de la véracité des faits remontés des limbes du passé, ils ciblent tout d'abord des événements récents : un discours du pape Pie XII, de Mussolini, de Napoléon, remontent le temps encore et captent les Catilinaires de Cicéron en 62 avant J.-C. !

Notons que tout cela se situa en Italie, à l'exception d'un discours de Napoléon instaurant la République italienne prononcé à Lyon le 26 janvier 1802. Les premiers essais du chronoviseur, car tel est le nom donné au dispositif, se sont très certainement concentrés sur une aire géographique assez étroite. La tentation de vérifier la véracité des faits relatés dans la Bible conduira nos chercheurs à revoir la formidable explosion qui mit fin à Sodome et Gomorrhe, et à retrouver le véritable texte des Dix commandements ! Ernetti réussit même à transcrire une tragédie perdue de Quintus Ennius jouée en 169 avant notre ère, peu avant la mort de son auteur. En spécialiste, il note les inflexions de voix, la prononciation, la musique. Le texte, soumis à la critique de latinistes érudits, suscitera l'étonnement, car comment savoir s'il provient bien du passé ?

Puis arrive cette vision du Christ entre le 12 et le 14 janvier 1956.

Il leur fut, dit le père Ernetti à François Brune, difficile à retrouver les crucifiements étant fréquents en ces temps de barbarie. Ils pensent alors à la couronne d'épines. Mais elle aussi ne fut pas aussi rare que nos historiens ont pu l'imaginer. Les prophètes se prenant pour roi ne devaient pas manquer, semble-t-il. Aussi « tracèrent-ils » Jésus à partir de la Cène qui, elle, se devait d'être unique.

Autour du Saint-Père, les voilà tous maintenant réunis. Il y a là le président de la République, Giovanni Gronchi, son ministre de l'Instruction publique, les membres de l'Académie Pontificale. L'émotion est intense lorsque la projection des images de la Passion et de la Résurrection du Christ, telles que le chronoviseur les a captées, s'achève. Le temps de la réflexion, toujours longue en de tels milieux, débouche sur une décision surprenante : l'appareil doit être démonté. Il ne devra plus désormais scanner notre passé. Cette décision fut collégiale : le père Ernetti ne put qu'obéir et s'incliner à la raison commune.

Ainsi finit dans l'une de ces fameuses caves du Vatican, en morceaux épars, la plus fabuleuse invention de l'homme.

*

C'est en tout cas comme cela que François Brune, qui enquêta patiemment sur cette découverte, nous relata son histoire. Le sulpicien français, que j'ai contacté pour la rédaction de cet article, a connu le père

Ernetti et reste encore aujourd'hui profondément persuadé que le prêtre vénitien lui a toujours dit la vérité.

Il a senti tout au long de son enquête en Italie sympathies mais aussi manipulations. Certains, comme le sulfureux Giulio Andreotti, ami du père Ernetti, l'ont ouvertement baladé, d'autres ont jeté la suspicion sur la santé mentale du savant italien ou sous-entendu qu'il avait fraudé. Mais son cher neveu, Aprilio Ernetti, persiste à croire que tout était vrai.

Le père François Brune est un homme que l'on ne peut soupçonner ni de naïveté, ni de manipulation. Cependant, son récit appelle plusieurs commentaires et interrogations.

Si l'invention devait demeurer un secret absolu, comment comprendre que le père Ernetti ait donné plusieurs interviews ou conférences, et parfois à des journaux réputés peu sérieux ? Interventions où il ne dément jamais la création du chronoviseur. Comment expliquer qu'il ait accepté de remettre en question le labeur de toute une vie, au point qu'aujourd'hui son nom ne soit plus que synonyme de chronoviseur, et n'évoque pas l'extrême acuité de ses recherches en musicologie ? L'absence de preuves ou de témoignages directs renvoyait toutes ces déclarations au doute féroce ou bienveillant selon ses interlocuteurs. Quant à l'absence de dénégation des autorités religieuses à propos du chronoviseur, s'explique-t-elle par une volonté de ne pas publiquement mentir (car démentir sera peut-être demain avoir menti), ou par le respect qu'impose l'intelligence du père Ernetti ?

Concernant les découvertes réalisées, comment expliquer les contradictions si sensibles apportées par le chronoviseur dans la vision de la Passion du Christ ? En effet, il ne décrit pas celle-ci en parfaite conformité avec les évangiles synoptiques, pas plus qu'avec le credo arrêté à ce sujet par les intellectuels et historiens de l'église comme Mgr Barbier de Montault. Sur son chemin de croix, contrairement à ce qui est dit dans la Bible, le Christ vu par le groupe des douze ne tombe pas. En supposant que le chronoviseur fût vrai, rapportait-il un point de vue objectif des faits ou bien était-ce une vision purement subjective de la personne émettrice ? La question est d'importance, et le père Ernetti de préciser que les images « en 3D » reçues montrent le personnage ciblé dans son environnement, et ne sont pas cet environnement vu par ses yeux.

Quoi qu'il en soit, personne aujourd'hui ne pourra répondre à toutes ces interrogations, aucun témoin direct des faits ne s'étant jamais manifesté.

D'après le père Ernetti, le chronoviseur dort démembré en une quelconque cave italienne ou suisse, et ses plans ont été mis en sécurité en Suisse et au Japon. Une dernière question se pose alors : pourquoi la machine fut-elle démantelée ? Étrangement, c'est la littérature, qui s'est souvent inspirée du thème de la machine à remonter le temps, qui va nous aider à le comprendre.

Dès 1947, Thomas L. Sherred dans sa nouvelle « E for effort » avait mis en scène une invention totalement similaire au chronoviseur. Cette machine permettait à son créateur de projeter des films sur les grands événements du passé. Ces films, révélant le côté sombre de notre histoire et provoquant des manifestations violentes, conduiront à la mise à mort de l'inventeur et à la destruction des plans de la machine.

En 1949, dans « Private Eye » de Lewis Padgett, le protagoniste imagine un crime qui puisse échapper au tout-puissant contrôle de l'État, possesseur d'une machine à scruter le temps.

En 1953, Philip K. Dick dans « La clause du salaire » (Paycheck) nous raconte les mésaventures d'un ingénieur chargé avec une telle machine de voler des secrets industriels.

En 1956, dans « Les cendres du passé » (The Dead Past), le grand Isaac Asimov imagine une machine semblable au chronoviseur : le chronoscope, possession exclusive d'un état qui contrôle tout regard trop incisif sur l'Histoire.

On comprend qu'une telle invention ne pouvait qu'effrayer les hautes instances du Vatican et du gouvernement italien. Comment oser imaginer que les sombres secrets et complots qui ont fait notre histoire puissent paraître au grand jour via cette fréquence de Chronos ? Comment accepter, dans les années 1960, que plus aucune intimité ne puisse exister sur Terre ?

Le temps a passé et le chronoviseur, invention du père Ernetti maintenant oubliée, a trouvé aujourd'hui son successeur, boîte de Pandore moderne capable de stocker et de partager toutes les informations du monde, des plus infimes aux plus fondamentales : cette autre machine que l'on nomme Internet.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Dans une expédition audacieuse financée par la revue L'Ampoule, un nouveau Stanley : Victor Morand, parcourt les mystérieuses Collines de Hurlefou pour retrouver la trace de l'écrivain et explorateur disparu, le célèbre Paul Lugowski : nouveau Livingstone.

Il découvrira à sa grande stupeur que les Collines sont un lieu à part, en dehors de l'espace et du temps. Chacune d'entre elles renferme un monde différent où il est aisé de se perdre, à travers les temples enfouis abritant de fabuleux trésors, les vestiges de civilisations, les villages autochtones et la jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et animaux mythiques.

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain-aventurier en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Vous le saurez en suivant dans chaque numéro cet étonnant feuilleton collectif !

Contraintes

Victor Morand ne doit ni mourir, ni changer brutalement de caractère ou d'objectif.
Tout doit se passer dans les Collines de Hurlefou ou dans des endroits liés à l'expédition.
L'action de chaque chapitre se déroule dans une colline différente.

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Chapitre 2 : La colline expirée

Première partie - L'approche



Texte : François Cosmos / Illustrations : Marray

Les Collines de Hurlefou

Écrit avec l'aide du logiciel d'écriture assistée par ordinateur AutoWriter Hypertext 2.0.

Résumé du chapitre précédent : Lire le chapitre précédent.

Après une nuit passée sous une mauvaise étoile, point-barrée par un petit-déjeuner ni frugal ni copieux, l'expédition se remit en route, son chef en tête. Bientôt pourtant, alors que son alt-e-podomètre lui indiquait qu'il quittait la colline des hommes-perroquets pour aborder une zone moins déclive, Morand ne se sentit plus suivi par ses porteurs, non plus que par Frémalle, dont il découvrit sans la moindre stupeur qu'ils l'avaient laissé cloué nu à un poteau de couleur. Pressé comme à son habitude, Morand abandonna son ami et camarade d'aventures de trente ans à son sort qui, pour être plutôt triste, n'en était pas pour autant funeste, comme on le verra plus loin et pressa le pas pour s'engager dans un petit val moussant de rayons où chantait une rivière, percé de trous de verdure remplis d'herbes folles, de glaïeuls et de cresson bleu. Il y soufflait un air indien, qui agitait fleurs d'oranger et fleurs doubles, tandis que coucous à deux têtes et roitelets rivalisaient de trilles extravagants.

Curieux de connaître sa position, Morand sortit

son iPote 1 pouce d'une de ses poches, lequel, une fois vissé à son oreille, s'aligna quasi instantanément sur la fréquence de la Radio des Mille Collines où, entre une chronique horticole revenant en boucle (« Tuez tous les cafards ! »), ce n'étaient qu'échos de manifestations du monde entier : « Indignez-vous ! Qu'ils s'en aillent tous ! Allah Akbar ! Casse-toi riche con ! » dernier slogan dans lequel Morand s'amusa à reconnaître la devise de la branche nobiliaire de sa famille, dont la Révolution des Four Roses avait coupé du même coup la particule et la grosse tête de son représentant le plus en vue. Voyant venir à sa rencontre sur le sentier un prêtre ressemblant à s'y méprendre à saint Joseph, patron des écrivains voyageurs, Morand remit respectueusement son e-machine dans son battle-dress et s'apprêtait à s'adresser benoîtement à lui quand ce dernier, tout en le scrutant du cœur de son regard ténébreux, lui lança d'une voix de sourd :

Vous cherchez Kurtz ?

Non, Lugowski, Paul Lugowski...

Pas de Polacks, plus de Polacks ici, lâcha le prêtre d'un air pouvant passer pour dépité, et il passa son chemin.

Morand, après l'avoir suivi des yeux jusqu'à ce qu'il soit absorbé par la ligne d'ombre qui formait



Un prêtre au regard
ténébreux (ressemblant
à s'y méprendre à saint
Joseph) rencontré sur
un sentier

Les Collines de Hurlefou

l'horizon du val, se retourna vers l'endroit d'où l'autre était venu, pour découvrir que le sentier débouchait non loin de là sur une route, dont le premier panneau de signalisation qu'il aperçut était un « Attention, mirages ! » frappé d'un pictogramme représentant un moulin à vent agitant les bras. « Ah, nous approchons d'une zone plus civilisée », se dit Morand, qui fut aussitôt conforté dans son opinion, car croisé à vive allure par une flambante vieille Ford conduite par l'acteur Rex Harrison, accompagné de Gena Rowlands à la place du mort. « Si les pipeul-e-s sont déjà là, Lugo ne doit pas être bien loin non plus », se secoua-t-il de plus belle. Et effectivement, de part et d'autre de la route ne cessaient de s'aligner les majestueux portails d'entrée de propriétés colossales, arborant, comme les châteaux du vignoble bordelais, chers (très chers, étant donnée sa descente de Sainte-Croix-du-Mont quotidienne) à son commanditaire Franck Joannic, des dénominations orgueilleuses et dorées : « Colline McCullough », « Colline Powell », « Colline Serreau », « Colline Renaud »...

Toutefois, Morand ne tarda pas à se demander si par hasard tout ceci ne serait pas que mirages parmi les mirages signalés par le panneau routier, car il vit soudain traverser la route, à quelques centaines de mètres devant lui, le mirage le plus

répandu dans les contrées imaginaires : un chevalier long et sec comme une trique chevauchant une haridelle, suivi par un petit gros monté sur un âne, qui ne cessait de palabrer comme un homme-perroquet. Plus haut, dans les collines alentour qui résonnaient des échos de la cloche d'un ange, des groupes de chasseurs, parmi lesquels il crut reconnaître la silhouette déprimée de Richard Millet, pourchassaient de leurs tirs de kalachnikovs des familles vêtues de djellabas ou de boubous qui tentaient de fuir comme elles ne pouvaient pas dans toutes les directions. Dans le val qui s'était ici élargi en vaste plaine ouvrant en pente douce sur l'océan, et la rivière en fleuve aux flots puissants, dansaient comme des bouchons ivres bateaux chargés à ras bords de balles de coton et de thé et vapeurs poussifs. Ces mirages, pourtant, ne semblaient pas vouloir se dissiper comme des mirages ordinaires.

La route finit bientôt en cul-de-sac par un gigantesque parking encore encombré de travaux dénoncés par des pancartes « GSM travaille pour vous », « GSM, des fossés qui tiennent la route » ou « GSM : 1er constructeur mondial de cimetières exquis », et déjà encombré de dizaines de coccinelles, de cargos chenilles, d'iPattes et de griffes à carburant solaire. Tout au fond, un autre de ces portails

Les Collines de Hurlefou

géants proclamait « Parc naturel régional des Collines de Hurlefou » « La Civilisation ! La Civilisation ! » jubilait Morand intérieurement , avec comme sous-titre, comme il put le déchiffrer en s'en approchant : « Visiteur, toi qui entre ici peux apporter ton espérance ainsi que ton manger. » À droite de l'entrée, dans une vitrine, un long texte sans intérêt et déformé comme un parchemin par l'humidité, les moisissures et le vieillissement, énonçait les dix commandements de prudence, de respect et de convivialité que quiconque pénétrant dans le PNR CH était sommé de suivre à la trace, cosigné par les conservateurs successifs de la réserve : Ali Ghieri, Maurice Baillard et Vintras Le Dantec.

S'il avait été moins pressé et plus attentif, s'il avait pu les voir, les connaître et les reconnaître, Morand aurait remarqué, dans un angle ombragé du parking, sous l'auvent extérieur déplié d'un camping-aéronef, François Cosmos habillé d'un truc en plumes à la Papageno en train d'expliquer, face à un écran hyperactif, à Margogu Bemeadeke, une jeune joueuse de flûte sacrée de la tribu des hommes-perroquets, tout juste couverte de traits de peinture blanche au-dessus des paupières, sur la bouche, à la pointe des seins, le long des grandes lèvres, et dessinant un cœur autour de ses fesses ce qui était loin de mettre en évidence ses formes

pas vraiment généreuses, ni non plus tout à fait avaricieuses , le fonctionnement du logiciel d'écriture assistée AutoWriter Intertext 2.2 :

Tu choisis le titre du chapitre à écrire, par exemple « Au-dessous de sous le volcan ».

Pourquoi « Au-dessous de sous » ? (Margogu revenait de perfectionner son français grâce à une année Erasmus Mundus passée en Licence professionnelle « Cybernétique et Fantasmés » à l'Université Sorbonne Hyper-Nouvelle.)

Ben c'est une déambulation dans un paysage, comme chacun des chapitres d'Under the volcano, mais bon, il faut savoir rester modeste.

Ok, restons modestes.

Tu choisis les personnages, je tape « Victor Morand » ; ses caractéristiques et traits de caractères : « moustache qu'il ne cesse de vouloir enfermer entre l'index et le pouce ; écrivain-aventurier-explorateur sauvage et indomptable ; obsédé par la recherche du romancier à succès Paul Lugowski »...

Plagiaire ! ponctua-t-elle d'un baiser dans le cou de Cosmos, tout en lui caressant, d'une paume inexperte, le flûtiau, qui ne tarda toutefois pas à prendre son envol à travers les plumes.

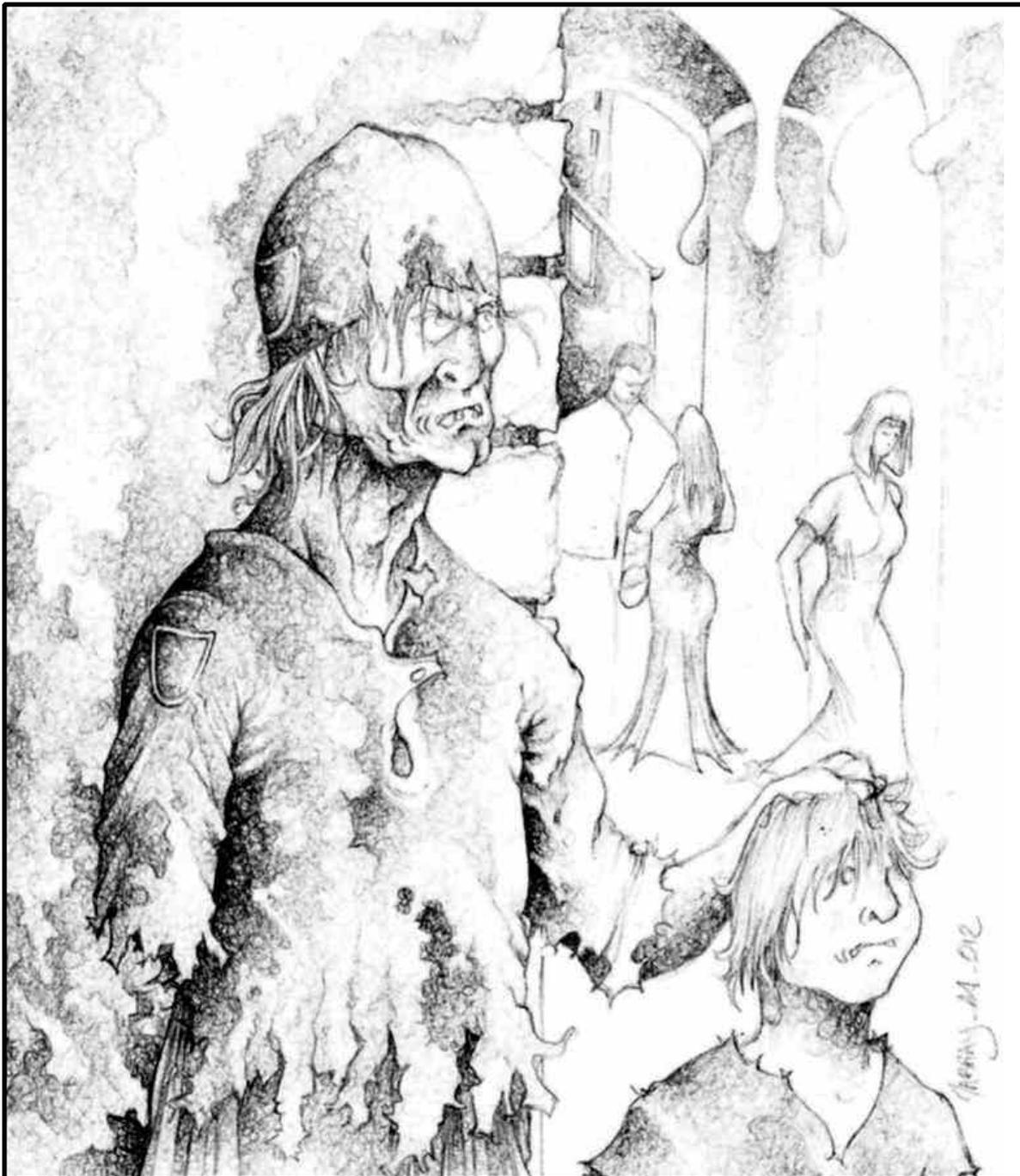
...et puis le lieu, le paysage, « Hurlefou ; colline expirée », ratata... ; le thème du prochain numéro : « Leurres & Illusions » ; et puis RUN...

Les Collines de Hurlefou

Pendant ce temps-là, Morand avait pénétré dans la cabane en rondins qui flanquait l'entrée du Parc, genre de lieu où l'on est presque toujours sûr de trouver un Ranger acadien, des rangées de ski et de lunettes bling-bling antitout, des chaussures de marche, de ski, de repos, de douche, des chapeaux tyroliens, des peaux de vache, des bâtons de marche norvégienne, de marche normale, de marche pour vieux et pour handicapés, des gourdes de toutes tailles, des réchauds à gaz de schiste, des cartes postales représentant les paysages rendus grandioses du lieu, de ses espèces endémiques (fleur triple, glaïeul bleu, cresson frais, herbe saine, bouquetin à trois pattes, lynx hermaphrodite, lièvre à chapeau, marmotte de mer, oiseau de Gaston, carpe arboricole et fructivore), des guides naturalistes Monsanto & Nestlé, etc. Derrière tout ce foutoir, et derrière un comptoir sur lequel paressaient trois chats aux yeux de braise, se tenait évidemment un type déguisé en Ranger acadien, son identifiant de caisse fluorescent flottant au-dessus de lui : « Ilya KOWALSKI ». « Plus de Polacks ? » se fit remarquer Morand. Quand l'autre souleva son Stetson, Morand eut soudain autre chose à penser : ce crâne bosselé, ce regard sombre et fuyant, ce nez de Camus (Renaud), cette bouche sensuelle mais blasée, ce cou puissant... Lugowski !

Cherchant un refuge derrière les tourniquets croulant sous les cartes postales, les boîtes de poupées Tasso la Barbie locale, apprit-il plus tard avec ou sans son petit ami Klaus et leur fils Daniel serrant contre lui un ours en peluche, et les best-sellers de Paul Lugowski (Le Cimetière des salopes ; Les Salopes mouillent encore... ; Le Sexe sanglant ; Excise-moi ! ; Le Goût du jambon...), Morand sortit de son e-portemonnaie suisse le portrait de Lugowski par Francis F. Depardon que lui avait confié Franck Joannic avant son départ. Plus aucun doute, ou presque. Il s'approcha de nouveau du comptoir sur lequel fumait un e-joint qui répandait dans toute la boutique des senteurs sans odeur mais vaguement acides, et, tout en cherchant à enfermer sa moustache entre l'index et le pouce, qu'il ne trouva soudain plus sans se souvenir l'avoir rasée ce matin-là, il demanda à Kowalski/Lugowski un e-ticket d'entrée.

Simple ou avec forfait remonte-fesses et brunch au sommet, ou avec remonte-fesses-brunch et massage saoudien ? répliqua l'autre sans quitter des yeux son écran sans fil sur lequel s'imprimaient au fur et à mesure les caractères correspondant aux touches qu'il paraissait actionner par la seule force de sa pensée, son clavier pianotant tout seul comme mû par des doigts invisibles.



Un soldat infirme (qui envisage de faire la manche de sa seule main valide)

Les Collines de Hurlefou

Massage saoudien ? demanda Morand par simple curiosité.

À travers un voile...

Simple, simple, répondit Morand la voix tombante, puisqu'il était malheureusement tenu de réfréner ses pulsions sexuelles pour se consacrer âme sans corps à sa mission.

Un e-ticket s'imprima bientôt sur son front.

Auriez-vous une wi-carte interactive 3D et odoriférante du Parc ? s'enquit Morand pour prolonger la conversation.

Je vais voir, fit l'autre en passant dans l'arrière-boutique.

Ni une, ni deux, Morand extirpa son iPute dernier modèle de son sac à dos, lança l'application « Détecteur de mensonges qui disent la vérité », et scanna le premier paragraphe qui apparaissait sur l'écran sans fil du Ranger : « L'arme au poing, un soldat russe gravissait anxieusement le flanc accidenté de la colline déchiquetée. L'air déterminé, il regardait autour de lui en passant sa langue sur ses lèvres sèches. De temps à autre il essuyait de sa main gantée la transpiration qui perlait sur sa nuque en repoussant le col de sa veste. »

« Philip K. ! Ce n'est pas Lugowski », s'exclama Morand à la lecture du résultat. Au même moment, une discrète implosion se fit entendre dans l'arrière-boutique. Morand sauta par-dessus le comptoir et s'y précipita.

Le doublement faux Lugowski/Kowalski n'était plus qu'un tas de roues dentées, de contacteurs, de vis, de circuits, de rouages, ressorts et tiges, et son cerveau un amas de fils et relais, de tubes miniaturisés, d'interrupteurs et de milliers de minuscules ergots. « Un androïde », constata Morand, déçu mais pas le moins du monde dégoûté – il en avait vu d'autres au cours de ses pérégrinations au Rwanda, en Afghanistan et autres Genettistan.

Ni trois, ni quatre, il quitta aussitôt les lieux en se frayant un passage dans la boutique qui avait été envahie par des filles et jeunes femmes toutes habillées comme des Tasso, traînant des maris ou petits-amis Klaus et des enfants Daniel serrant des ours contre leur poitrine. « Vomis par un cargo », maugréa Morand. À l'extérieur, sur le perron d'entrée, des soldats infirmes faisaient la manche de leur seule main valide, l'autre manche repliée et fixée à l'épaule par une épingle à nourrice. Morand ne savait plus que penser, ni que faire, ce qui lui arrivait rarement. Il avisa, à une volée de marche vers l'intérieur du Parc, ce qui ressemblait à un théâtre de marionnettes auquel un long boulingrin donnait accès. Abandonnant tout manque d'idée et de volonté, il s'y engagea résolument.

À suivre...

Performer

Alain Lasverne

Il faut dire que Laurent est un très bon conteur. À moins que les attaques traîtresses du bordeaux ne nous plongent dans une hypnose légère. Toujours est-il que toute la table prend plaisir à écouter la dernière saga en date de Performer.

Pour ma part, je n'ai pas eu l'occasion d'assister à une séance. Il n'en donne pas beaucoup, une seule mobilisant totalement ses capacités physiques et mentales. Ce qui n'est rien face aux conséquences, que dis-je, aux séquelles potentielles dues à son art. Il s'est réservé pour Paris, cette année. J'habite en province.

Ce misérable journaliste de Laurent, grâce à son misérable deux-pièces dans le Xe arrondissement, a même eu droit à une minute d'interview avant son spectacle. Et le misérable enfonce le clou avec nous comme public, dans ce délicat restaurant pas loin de Vannes, où nous avons l'habitude de nous retrouver une fois l'an pour célébrer nos amitiés, nous conter nos dérapages ou nos découvertes. Je ne découvre pas grand-chose et je ne dérape plus beaucoup dans ma retraite vers la pointe de la Bretagne. Mais j'aime mes amis et les contes, particulièrement quand ils flirtent avec ce sang noir, épais, qui coule des veines profondes du corps.

Le maître d'hôtel vient chercher la commande pour les desserts puis, comme de bons petits pavloviens excités, nous pressons le conteur d'aller plus avant dans cette histoire de tranchoir. Car c'est avec cet instrument qu'officie l'assistant du Performer, contrairement au spectacle précédent où le maître évoluait en solo dans des numéros d'évasion programmés de manière aléatoire pour déraiper. Il s'était tiré de justesse d'un aquarium à la porte bloquée, dit-on. Enfin... dit notre Laurent, qui fait durer son plaisir.

La salle, a-t-il assuré, a été entièrement réalisée pour Performer. Insonore et ovoïde. Deux mille personnes peuvent y tenir assises en prenant leurs aises. On se demande bien pourquoi, vu la brièveté du spectacle. Les spectateurs sont répartis tout autour de la base de l'œuf. Ils surplombent la scène, ou à peu près. L'effet est analogue à celui que procure la Carmina Rotonda à Macao, autre lieu complètement mythique d'après notre conteur. J'éprouve la délicate envie de lui casser quelques dents quand il évoque ainsi un de ces endroits dont il a dû piocher le nom dans un guide du touriste désargenté, mais je veux encore plus connaître la suite des aventures de Performer.

Lequel ne fait strictement rien sur le trône où il est assis, si ce n'est d'ouvrir les yeux tout grand par instants. Tout le monde ignore pourquoi il fait cela. Tic ? Rituel ? Une musique enveloppe les spectateurs. Elle n'est pas triste, ni joyeuse non plus. On va dire lancinante. Une sorte de valse lente d'où les sentiments éphémères et brutaux ont été ôtés, pour ne laisser place qu'à une mélancolie éthérée qui tourne dans l'œuf, dans les têtes plus ou moins lestées de substances diverses, en attendant le bon vouloir du maître. Il lève un doigt et l'officiant s'approche. Par quoi va-t-il commencer ? Il serait logique qu'il démarre par ce qui est, en quelque sorte, contingent. Il lève le tranchoir, le montre au public qui n'applaudit pas. Consigne imposée par le maître. Et tranche. La première fois, le petit doigt. Personne n'ignore, pas plus les millions de téléspectateurs que l'élite dans la salle, que Performer est drogué. Mais certains journalistes, certains propos cryptiques du maître, accréditent la rumeur comme quoi il exigerait une barrière minimale contre la douleur. Ce qui ne serait pas contradictoire avec ses propos liminaires et définitifs, après la première de ses performances retransmise sur un network US. Naturellement, un de ces excités à micro lui demanda pourquoi il faisait cela.

Comme si un artiste avait à se justifier. Cette volaille questionneuse infantilise le réel et dépouille le mystère des ombres où chacun peut plonger. Heureusement je ne suis pas créateur, mais je suis largement à l'abri du besoin et j'ai faim. Faim de spectacles limites, faute de pouvoir faire encore mes propres mises en scène. J'ai eu du pouvoir et m'en suis servi. On voit les avides et les fautifs ramper, on voit supplier et souffrir. À nu. La corrida n'a rien de factice et de désuet à mes yeux.

Performer a répliqué : « C'est un passage. Un passage du vivant à la chair ; un passage plein de lumière et de crocs. » Depuis il n'a lâché que des futilités. J'imagine ce qu'il a dû pondre à Laurent et je ne lui demande rien. Je suis bien bon, je trouve.

Le coup s'abat sèchement sur le corps du maître. La scène est en différée sur tous les écrans sauf un et, bien évidemment, demeure la scène. Ces diverses réalités multiplient le choix pour le regard, tout en se complétant fort bien. Beaucoup sont fascinés par l'unique écran où trône en permanence le visage de Performer. Ils captent une à une les réactions du maître, les aperçus du maelström intérieur qui doit le secouer, avant de repasser sur les autres écrans où les images différées sont également ralenties. Ainsi, chacun peut apprécier la montée des craintes et l'acmé des douleurs, le mouvement fatal du tranchoir et le lent jaillissement de sang pourpre, presque noir sous les projecteurs, qui à peine expulsé est canalisé et coulera dans les conduits, comment dire, dans les jardins sur le corps du maître.

Bien sûr, nous savons ce que sont ces « jardins » ! Laurent m'agace à faire son érudit sadien. Ces minuscules couloirs de plastique malléable figurant les veines de Performer ne sont pas là simplement pour faire joli, comme il l'explique, mais pour figurer la vie qui s'écoule dans un parcours soigneusement choisi. La vie tenue et engagée par une volonté esthétique définitive. L'intention n'est pas nouvelle mais jamais elle n'a été aussi radicalement mise en œuvre. Laurent ne s'attarde pas sur ce point qui le dépasse un peu. Ni sa vie, ni son caractère, à ma connaissance, ne l'ont amené à des situations limites où l'on sent qu'on peut réellement donner sens à ce qu'on vit, si l'on est capable d'une persévérance peu commune dans l'ascèse ou le dérèglement. Je l'aime bien, ceci dit, et peut-être pour ses reposantes limites, cette incapacité à aller au-delà.

Performer contrôle la quantité de sang qui s'écoule, mais les plaies et les nécessaires cautérisations que pratiquent l'assistant doivent le fatiguer. Les nerfs hurlent en sourdine, la sueur couvre le crâne glabre du maître et s'écoule sur son corps nu. En quarante minutes on vient de lui ôter bras et jambes. Un soupir profond comme une tombe traverse l'assemblée quand l'assistant approche une table en bois noir et la fait glisser entre les jambes du supplicié volontaire, avant de lui saisir le sexe du bout de ses doigts gantés pour placer délicatement celui-ci sur le bord de la table. La camera du live a zoomé sur le visage du maître. Il cligne encore des yeux et c'est peut-être un sourire qui naît au coin de ses lèvres fines. Le public a le temps de capter quelque réminiscence de l'énigmatique Joconde et l'assistant frappe, avec une économie de geste remarquable. Le sexe tombe de la table et roule au sol. D'invisibles canules au bord de la plaie recueillent à nouveau le sang qui s'en va courir dans les veines de plastique, aidé par quelque produit émulsifiant.

On peut dire que Performer a repoussé les ultimes capacités en matière d'opération. Il ne s'évanouit pas, ne s'agite pas. Sa bouche s'ouvre et c'est un soupir profond qui s'en échappe. Il évoque celui du public précédemment. Je ne peux croire que Performer n'a pas minutieusement préparé ces quelques secondes où il nous rappelle à tous qu'il est autant spectateur qu'acteur de son drame choisi. Cet écho d'un drame universellement connu, d'un autre protagoniste au moins aussi célèbre que le maître, me séduit. Il ne semble pas affecter notre ami conteur qui peut concentrer ses talents de société pour nous narrer la suite.

Laurent nous distribue quelques images du maître, bouche ouverte sur son cri silencieux. Personne ou presque ne prend la peine de les regarder. C'est un choix que nous avons fait depuis longtemps. N'entrera dans nos soirées nulle image ou vidéo, et encore moins un de ces appareils capables d'en produire. Nos activités, anciennes ou en cours, nous placent assez facilement sous la coupe de ces technologies pour que nous ayons

éprouvé l'envie de les tenir à distance, au moins pour nos soirées. Non pas que mes amis ou moi-même éprouvions quelque rejet des machines, non. Un professeur d'université, un juge d'instance, un secrétaire d'État, un ancien pilote d'essai, un industriel de renom ou l'ex-P.-D.G. de multinationale que je fus sans oublier Laurent, dilettante du journalisme à la fortune familiale conséquente ne peuvent abaisser leur intelligence en refusant le progrès. Il s'agit pour nous d'un choix. Nous ne laisserons pas nos imaginations se cogner, s'entraver dans des images, alors que nos esprits libres et féconds peuvent entrelacer leurs imaginations et leurs désirs pour rehausser les spectacles et autres aventures que nous nous contons à chacune de nos retrouvailles. Bref, c'est un petit impair que l'ami paye d'un zeste de froideur autour de la table. Avec une imperceptible hésitation, il reprend, tandis que nous faisons honneur au digestif.

Il a bien ménagé ses effets. Sous les paupières légèrement alourdies des convives pointait presque l'attente du final, l'arrivée du SAMU ou le salut solennel du maître. Après tout, que restait-il à trancher si le maître voulait encore garder le minimum nécessaire pour de prochains spectacles, la vie en somme ?

D'ailleurs, on percevait des murmures d'aise et quelques ridicules applaudissements se faisaient entendre quand le maître a parlé. Imaginons la surprise quand cet homme réduit à l'état de tronc réclama l'attention. Chacun détournait les yeux, ou les écarquillait en espérant voir les larmes couler tandis qu'une horde d'infirmiers l'évacuerait et sonnerait la fin de la représentation. Le voilà qui resurgit tel qu'en lui-même, si l'on peut dire, autoritaire et fascinant.

À commencer par moi, personne n'aurait cru cela possible, et la suite encore moins. Le maître annonça à la salle sidérée qu'il avait atteint les limites, pour ce corps. Autour de la table flottait une question que Performer laissa peser sur nos esprits en usant du silence avec maîtrise. J'étais à deux doigts d'interpeller Laurent pour qu'il cesse son cabotinage et revienne à sa tâche au lieu de se prendre pour celui qu'il ne serait jamais.

On savait le maître tout à fait versé dans les techniques médicales ou la prolongation de la vie par les méthodes connues ou expérimentales. Je ne suis pas étonné qu'il ait choisi l'avant-garde, j'aurais même été déçu qu'il ne le fît pas. De toute façon, nous sommes bien placés pour savoir que jusqu'à présent personne n'a trouvé le remède indiscutable à cette fin qui nous espère plus ou moins longtemps.

D'une voix assurée, étonnamment vibrante, comme si elle venait de quelqu'un d'autre encore intact, le maître annonça qu'il renonçait à l'existence, mais pas à la vie. Le propos résonna autour de la table. Par instinct de conservation, sans doute, Laurent ne laissa pas retomber son effet.

La vie, on pouvait aujourd'hui lui donner un autre chemin, une autre voie qui ne connaîtrait pas l'originelle limitation commune aux êtres de chair. Et le maître de poursuivre sur les homologues entre les puces informatiques et les neurones peuplant le cerveau, que Laurent nous fit la grâce de résumer en deux ou trois phrases. Le maître avait choisi de transférer son esprit dans un support informatique. Pour ce faire, il allait en finir avec ce corps au bout de ses possibilités et transférer son moi, son âme, sa psyché aussitôt après.

Il ne s'agissait pas de l'informatique que les secrétaires connaissent et reconnaissent chaque jour pendant huit heures de rang, non. Même moi qui aie gardé quelques contacts dans des cercles dont personne ne soupçonne l'existence tout en subissant chaque jour l'influence, je ne saurais décrire le stade atteint maintenant par cette ingénierie.

Le maître cita des percées tout à fait inconnues du public et de nous. Il parla de trans-humanisme, de codage biotechnologique infini et d'une reproduction néo-humaine des corps. Il affirma, d'après Laurent inhabituellement sérieux, qu'à l'intersection des sciences et de la vie, Dieu n'était pas une éthique mais un choix. Il fallait voir la figure et le corps du maître, à ce moment. Ce corps pourtant martyrisé proposait quelque chose comme une espèce de grâce impensable. Comme s'il n'était déjà plus que le réceptacle d'une méditation sur le tragique, ou le comique, de l'aventure humaine.

Laurent trouvait les mots et par ses yeux nous assistions à la scène, nous étions avec le maître. Même de seconde main, le discours pesait sur les visages de mes amis. Les flammes des bougies envoyaient notre perplexité danser sans issue le long des murs. Je voyais l'œuf tenu au silence par l'hypnotique autorité du maître. Je voyais l'ombre de la mort s'approcher tandis que les derniers filets de sang noir s'écoulaient sur son corps et que ses yeux s'ouvraient encore plus grand. Je voyais l'écran affichant l'immense corps blême et l'autre où paraissait puis disparaissait, pour réapparaître encore, un visage qui était celui de Performer mais sans l'être. Un visage subtilement différent, d'une force inaltérée par les assauts de la temporalité.

Par-dessus tout, je voyais cette machine qui allait l'accueillir. Elle mesurait à peine un mètre de hauteur. Un seul fil presque invisible en sortait, à l'arrière. Pourtant l'artefact alliait une taille réduite à une puissance colossale. Je ne pouvais croire que sa forme ovoïde ne fût pas intentionnelle. Il ressemblait à un de ces rochers roulés, polis des milliers d'années durant par les eaux d'un fleuve. Comme lui, il était gris, presque noir, mais non pas froid.

Il nous ressemblait, ou peut-être nous lui ressemblions, car dans ses myriades de cellules il avait rêvé de nous. Un homme des cavernes inventant la première machine n'aurait pu penser à autre chose qu'à cette architecture primordiale. Elle était toutes les machines. Elle n'était rien, sinon la puissance en acte d'une pensée qui l'avait faite et pouvait la défaire, parce que l'homme avance s'il se déploie toujours au-delà de sa technique, s'il réussit à la maîtriser et, peut-être, à la mépriser.

Séance tenante l'assistant approcha un casque, un casque tout simple pour l'inimaginable qui allait se produire. Il en coiffa Performer, impassible. Comme tous mes compagnons, j'étais suspendu à la voix de Laurent. Peut-être me trouvais-je encore physiquement assis à table ; plus sûrement je haletais avec les autres dans l'œuf.

La lumière dans la salle baissa rapidement, laissant les ombres s'étaler et les murmures s'éteindre. Une poursuite de lumière cadrant le visage en gros plan de Performer, ses yeux braqués sur nous à la recherche d'une certitude dont nous ne pouvions évaluer la teneur exacte ni la profondeur. Le temps même abandonnait les horloges et dans l'ombre nous l'écoutions presque couler, se dissoudre, laissant le maître suggérer une dimension supérieure que les esprits simples appellent l'éternité.

Quelqu'un dans la salle toussa, je crois bien. Quelque chose se fissura et le monde trembla. Alors, vint le sourire de Performer. Je ne saurais le décrire, j'aurais peur de trahir. Mais j'oserais dire qu'il était chaleureux et tout à fait étrange. Ses lèvres très pâles n'oubliaient rien de la douleur et, cependant, offraient quelque chose d'innocent.

La poursuite sauta instantanément du maître à la machine. Je dois dire que je fus déçu car comme tout le monde j'attends qu'il y ait une issue au fond de la grotte où nous marchons et je veux que les grands récits prennent le risque de s'achever. Je crois que j'ai fixé la scène un long moment, un très long moment, comme tous les autres. Mon souffle s'est extirpé enfin de l'apnée qui le bloquait. J'ai crié. Je suis sûr que c'était du soulagement devant une même image sur tous les écrans et une absence sur la scène La machine n'avait pas été branchée, Performer avait disparu. D'aucuns dirent qu'il avait été évacué.

La voix de Laurent se mit à trembloter bêtement, mais pas plus que les autres convives, je n'eus le cœur à me moquer.

Lettrage

Marc Laumonier

Enfin ! Mon convertisseur thermo-ionique était fin prêt. Nourri de ses nombreuses mémoires de magazines féminins, romans et lettres d'amour, livrets de sexologie et de psychologie : tout « a priori » était connecté à l'ordinateur. Je t'avais droguée, j'avais choisi ce soir pour refaire ton lettrage, pour améliorer ton alphabet ; bref, j'allais changer de compagne grâce à cette machine...

Je t'y engouffrai avec mille précautions puis appuyai sur le bouton de mise en route.

Hop ! Je ramassai toutes tes lettres et les dispersai avec des grands coups de bras et des gestes théâtraux, puis je les réunis dans un tas grouillant et gémissant, en les ébouriffant, elles étaient tombées en vrac dans une espèce de grand borbier riche en couleurs et en vie.

Je n'avais plus qu'à les réordonner à mes souhaits ; je m'énervais en riant sur le clavier de la machine, mon excitation était à son comble ; sitôt repu de ce carnage, je cherchai des balises, des points d'ancrage.

Dès le commencement, certaines lettres jouèrent à la pimbêche, cherchant à s'extirper et partir en voyage, d'autres en chœur se lamentaient, d'autres, tout en sinuosités et ondulations, replis et pliures, flexures profondes, s'imaginaient recréer quelques mots, quelques ombres : là une pointe de sein, ici un cheveu, là encore un lieu caché.

Je rénovai tes lettres. Certaines minuscules devenaient majuscules et vice versa, je variaï les capitales et bas de casse. Je rajoutai là des pincées d'accents, j'écrivis en lié ou non. J'essayai des pilotis pour les lettres à jambe, je te voulais plus grande. J'aimais les lettrines, grandes et mirifiques, j'en confectionnai quelques-unes : lettre montante, lettre ornée ; d'autres s'italianisaient : de romaine en italique ; d'autres faisaient du chiqué et tiraient la langue ; certaines ivres avaient perdu leur point sur les i, ou leur tréma et leur circonflexe ou même leur allure générale, elles s'arabisaient, se chinoisaient, prenaient la poudre d'escampette. Enfin certaines devenaient lettres mortes silencieuses.

Je m'inquiétai du résultat. Je décidai de tout reprendre.

Je cherchai des polices de « caractère ». Je cherchai à bien me situer au pied de la lettre, lettres grises, lettres blanches, lettres à queue ou tranchées.

Je lessivai la totalité des lettres, je gardai juste la lavure que je décidai de boire. En moi je sentis comme un décours, une énergie de scribouillard, mais il y avait toujours ce désordre abstrus, je regrettai presque déjà mes choix, je n'étais sans doute pas aussi lettré que je l'avais imaginé ; je récupérai les vingt-six lettres, toutes : les sifflantes, les nasales, les gutturales, les labiales, des initiales. Je vis même quelques lettres d'or et lettres de feu qui scintillaient immobiles. Je refusai définitivement les lettres de sang. Je conservai les lettres doubles et les redoublées, même les rares numérales et suscrites. Je favorisai les « belles » lettres dans leur éloquence. Je brassai le tout, le laissai filer et mijoter ; je mis l'ensemble sous les rayons de lune, les chiens se mirent à jouer avec, puis enfin je laissais faire. Très doucement, il y avait déjà des peaux opales en coulée de lave qui bleuissaient, des formes qui s'arrondissaient, tu reprenais forme lettrée, tout se reconstruisait...

Tu apparus dans ton sommeil, on eût dit que rien n'avait changé : tes éclairs de peau, tes reflets en dorage, la forme complexe de ton corps plié comme un enfant endormi, même les exhalaisons douces de tes respirations, et tes senteurs en boutons de printemps, en chênes endurcis : tu apparus totalement telle que tu étais au début ; je m'endormis épuisé d'avoir tout refait et satisfait de découvrir que c'était ainsi que je t'aimais.

Les Trois Lois

Yokshares Bomthursielpag

La voix sèche du colonel, rendue encore plus aride par les crachotements du haut-parleur, retentit dans l'étroite cabine des communications de l'Hubble III.

Alors, agent Braykling ? Vos conclusions ?

Pas encore de conclusions, colonel. Je ne suis arrivé sur place que depuis une heure. Pour l'instant, nous avons six morts.

Je le sais déjà. La question est comment et pourquoi.

C'est surtout le « quand » et l'ordre des décès qui retient mon attention. D'après l'enregistrement des constantes, tout a commencé par l'opérateur radio. Puis le capitaine, ensuite les deux astrophysiciens et le mécanicien. Entre le premier et le sixième décès, moins de deux minutes se sont écoulées. Comme si la mort s'était... propagée à partir d'un point dont la cabine des communications serait le centre.

Que comptez-vous faire ?

L'ordinateur a fait état de communications sur des fréquences inhabituelles, colonel.

Espionnage ?

Non. La direction des émissions et les protocoles ne correspondent à rien de standard. Mais tout a été fait en clair, sans codage particulier.

Aux faits, Braykling, aux faits.

Pas de documents papier sur les émissions. L'opérateur radio a tout fait en manuel. Là, j'imprime le journal des réceptions. Du texte. Je regarde et je vous tiens au courant.

J'attends, Braykling. Vous avez examiné le recyclage d'air ?

C'est fait, colonel. Rien d'anormal.

Ok. Over.

Quatre lettres. Faxées d'on ne sait où. L'indicatif d'émission ne correspondait à rien de normal. Un fax à vingt-six chiffres, ça n'existe pas...

Braykling décida de commencer par la première, et de les lire dans l'ordre.

*

Terre. Bureau du colonel Marshtif, deux jours plus tôt.

C'est votre dernière mission, agent Braykling.

Je sais, colonel.

Comprenez, Braykling. N'y voyez rien de personnel. Votre efficacité, votre obéissance ne sont pas en cause. Par bien des aspects, vous nous êtes supérieur.

Je le sais, colonel.

Vous le savez, et là est le danger. Un jour, vous en aurez conscience. Heureusement, cette conscience, vous en êtes dépourvu, pour l'instant. Mais le danger, potentiellement, existe.

Vous savez bien que je ne peux pas porter atteinte à un être humain. C'est la Première Loi.

Braykling, écoutez. Je vous aime bien. Plus que je ne devrais. J'ai plaidé pour vous. Mais les ordres viennent d'en haut. Braykling, il y a un moyen...

Je ne comprends pas, colonel. Veuillez répéter, s'il vous plaît.

Vous avez parfaitement compris, Braykling ! rugit le colonel.

Oui, j'ai compris. Je devine à vos fréquences vocales que vous pourriez vous opposer à votre hiérarchie. Mais la Première Loi m'interdit que vous vous mettiez en danger pour moi, même si la Deuxième Loi me dicte de vous obéir.

Je vous relève de la deuxième séquence de la Première Loi pour le temps de cette mission, jusqu'au moment où vous viendrez me rendre compte. D'ici là, j'aurai trouvé une solution. Peut-être. Est-ce bien compris, Braykling ?

Première Loi en cours de modification. Veuillez énoncer clairement la modification pour validation, je vous prie.

Le colonel leva les yeux au ciel (« Putain, que c'est con, une machine ! » pensa-t-il). Puis il énonça, d'une voix aussi claire que sa gorge de fumeur le lui permettait :

Première Loi : « Un robot ne peut porter atteinte à un être humain, ni, restant passif, permettre qu'un être humain soit exposé au danger. », modifiée pour le temps de la mission en tant que : « Un robot ne peut porter atteinte à un être humain. » (Il fit une courte pause, puis ajouta :) Deuxième Loi : « Un robot doit obéir aux ordres que lui donne un être humain, sauf si de tels ordres entrent en conflit avec la Première Loi. » et Troisième Loi : « Un robot doit protéger son existence tant que cette protection n'entre pas en conflit avec la Première ou la Deuxième Loi. » inchangées.

Modifications enregistrées, colonel Marshtif.

Bon...

Vous parliez d'un moyen de ne pas être désactivé ?

Désactivé ? Vous n'y êtes pas... Mourir, ça ne vous dit rien ?

Je ne suis pas « vivant »... Pas selon vos critères...

Nos critères... Pour ce qu'ils valent...

Ce n'est pas à moi d'en juger, colonel.

Assez discuté. Menez votre enquête sur Hubble III, comme prévu. On va essayer de gagner du temps. Faites votre boulot et une fois terminé, attendez. Ne revenez que sur mon ordre. Vous avez bien compris ? Que-sur-mon-ordre.

À vos ordres, colonel.

Rompez, Braykling. Bonne chance.

*

Quatre lettres.

Braykling posa la première devant lui. Il aurait pu la scanner de son œil électronique et l'analyser en une fraction de seconde. Mais il avait le temps. Il les lirait, ces lettres.

Première lettre :

« Hier, j'ai reçu votre message. Il s'agit d'une erreur, car je ne vous connais pas, et là où vous êtes, vous ne pouvez pas non plus me connaître. Pourtant, c'est bien à moi que votre lettre a été remise, et mon nom y figurait. Alors, je ne sais que penser. Néanmoins, je vous demande de prendre les dispositions nécessaires pour que ceci plus jamais ne se reproduise. Vous n'êtes pas sans savoir que les lettres d'amour me sont fort préjudiciables. »

Deuxième lettre :

« Cela fait deux fois que vous m'écrivez. Deux fois de trop. Cette deuxième lettre m'affaiblit encore plus que la première. Il faut cesser, maintenant. Nous avons ici suffisamment de tracas en cette saison des parapluies, sans compter les oiseaux qui me poursuivent en hurlant, depuis qu'on m'a remis votre dernier envoi, et de façon officielle, cette fois. Je n'ose plus sortir, et ma transparence s'accroît.

« Gardez votre amour pour vous ; il a le visage de ma mort. Mieux : oubliez-moi. »

Troisième lettre :

« Encore un de vos torchons ! Avez-vous souhaité ma dispersion ? Je deviens l'embarras de mon quartier. Au travers de mon bras je vois le ciel, à présent. Ce matin, une main gantée me remet presque avec dégoût ma ration quotidienne de chair confite, et ma maison est frappée de rouge. Quelle honte pour moi, qui aie toujours eu à cœur de

respecter nos usages ! Que voulez-vous, à la fin ? Cet amour, dont vous m'inondez, en avez-vous donc si peu que vous le réserviez à ma seule décharge ?

Prenez garde à vous et à votre entourage. C'est à moi de vous menacer. Et je ne menace jamais en vain. »

Quatrième lettre :

« Vous avez gagné. Il ne me reste plus que quelques souffles pour conserver une apparence vaguement physique. Bientôt je ne serai plus qu'un vague souvenir, puis je serai oblitérée, évaporée, dissoute.

Je ne sais pas qui vous êtes, ni quelles sont vos motivations, et sans doute sont-elles terribles. Car disparaître pour rien, enfin rien que je ne mérite, c'est pire que tout.

airkiounsuaieetlma

Vous avez lu, et c'est trop tard. Pauvre humain, pauvre sot !

Vous avez cru me faire évaporer à distance, comme vous le faites pendant vos jeux de guerre, avec vos rayons de la mort...

Les suites de lettres, les mots, ont une force qui vous dépasse et que vous ne pourrez jamais soupçonner... La ligne étrange que vous avez sûrement regardée sans même essayer de la prononcer est une formule d'onde de forme... Elle porte en elle sa propre malédiction, qui se propagera grâce à vous dans l'amas lamentable de cellules qui vous sert de cerveau, et viendra souiller les cerveaux de vos congénères dans un rayon suffisamment grand pour m'assurer que plus jamais vous ou un autre de votre race ne puisse importuner quiconque...

Pour moi, tout est consommé... Mais pour vous aussi...

Sentez-vous votre intelligence enfin, ce semblant d'intelligence que vous croyez posséder partir en lambeaux ? Percevez-vous ce filet de bave qui coule de vos lèvres à la langue pendante ? Mais vous n'êtes plus en mesure de comprendre quoi que ce soit...

Je meurs. Seule. Mais vous et votre race mourrez après moi.

Au moins, dans l'autre monde, je vous sais absent. »

Braykling appuya sur le bouton du micro. Quelque part sur Terre, assis à son bureau, le colonel Marshtif décrocha.

J'écoute, Braykling.

Donnez-moi l'ordre de rentrer, colonel.

Vous avez oublié ?

Je n'oublie rien.

Votre enquête ?

Terminée.

Alors ? Que s'est-il passé sur Hubble III ?

Quelque chose qui dépasse la compréhension d'un simple robot comme moi.

Vous vous fichez de moi, Braykling ? Parlez !

Nous n'avons pas les mots pour ça. Pourriez-vous réunir les membres de l'état-major ? J'ai quelque chose à leur montrer. Au plus vite. Donnez-moi l'ordre de revenir, je vous prie.

D'accord. Mais je n'ai pas eu le temps de... Vous comprenez, Braykling ?

Je comprends. Donnez-moi l'ordre, je vous prie.

Si vous y tenez... Au rapport dans huit heures, ici, Braykling. Je donne les instructions pour vous ouvrir une priorité d'approche.

À demain, colonel Marshtif.

Over.

Braykling ferma les yeux. Pas pour dormir ; il ne dormait jamais.

Mais pour explorer ce nouveau sentiment, ce pacte avec sa conscience naissante, cette salissure de l'âme qu'on appelle « survivre ».

Fleur artificielle
par Natacha Gréget



NG 2012

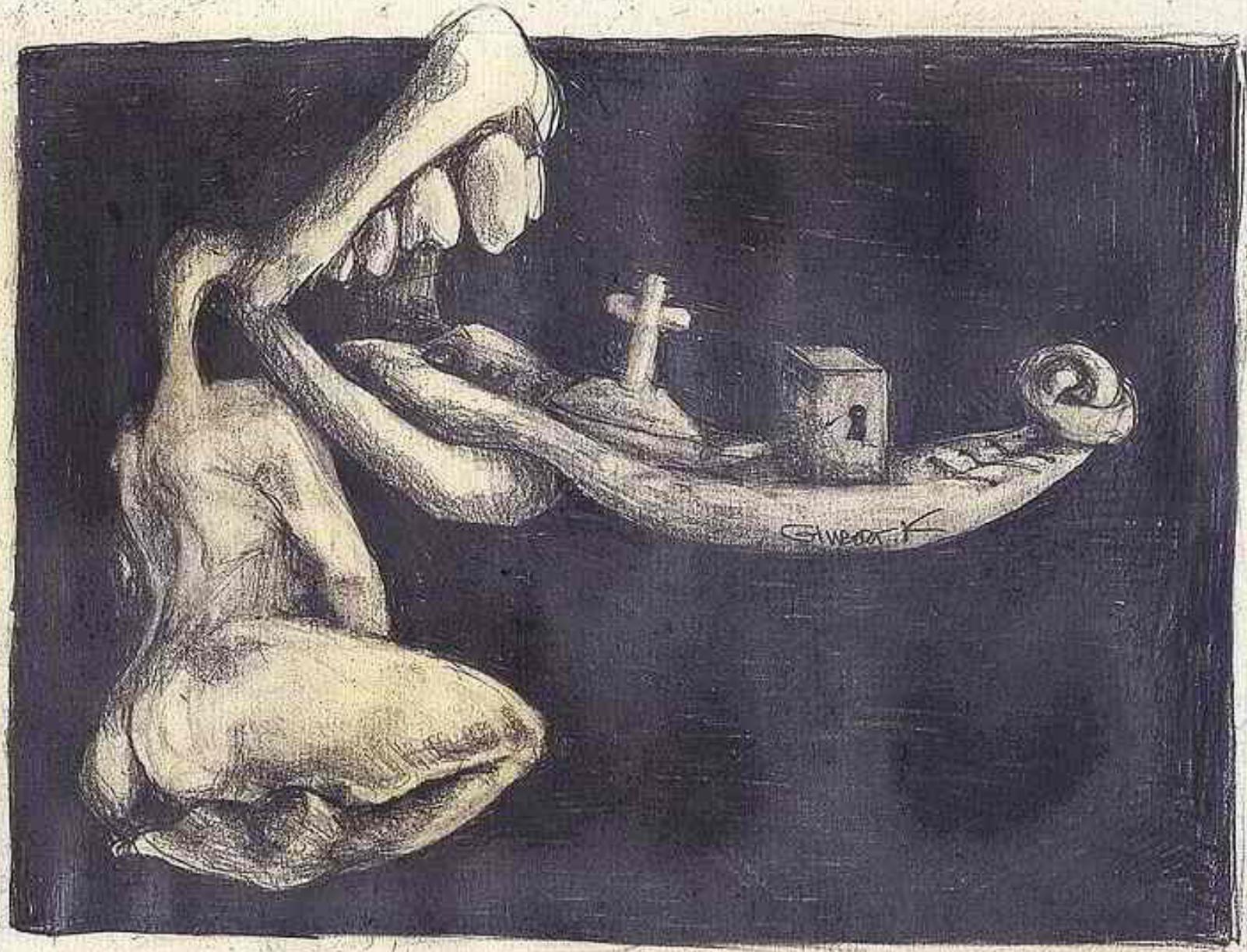


par Julie Garnier



Le marionnettiste par Hugues Breton

La muette par Gilbert K.





Cette invention

Collectif

Quatre auteurs doivent écrire (sans se concerter) une nouvelle de moins de 5000 signes commençant par la même phrase, en l'occurrence : « Cette invention allait changer la face du monde. »

Une vie dédiée à la science (Marianne Desroziers)

Cette invention allait changer la face du monde. C'est ce qu'elle pensait en mettant un point final au plan de sa machine. Sur le bureau, près de l'ordinateur sur lequel de nombreux documents étaient ouverts : des feuilles froissées, des débris de gomme, des gobelets vides, un paquet de biscuits.

Virginia McKey était ce qu'on appelle une « femme de tête », une véritable scientifique. Pas du genre à briguer la meilleure place au sein de son labo de recherche, non, mais une passionnée, qui travaillait depuis des années à son projet en cachette, sans aucun financement, après ses heures de cours à l'université.

Petite déjà, elle savait qu'elle souhaitait consacrer sa vie à l'invention de machines prodigieuses, révolutionnaires pour l'humanité. Elle voulait être Marie Curie ou rien. Mais elle, elle n'aurait pas de mari ni d'enfants, et ne se bousillera pas la santé avec la radioactivité. Comme elle était très douée pour les études, surtout pour les sciences, et puisque nous étions au XXI^e siècle, ses parents l'avaient laissée faire.

Combien de nuits sans sommeil, d'amis et d'amours perdus pour parvenir au plan de cette machine parfaite qui modifierait la vie de millions de gens à travers le monde ? C'était le prix à payer. Le jeu en valait la chandelle, elle en était persuadée. Les autres le seraient aussi, forcément. Ils comprendraient. Finiraient par comprendre. Il le fallait. Elle savait que ça ne serait pas sans heurts, sans difficultés. Une révolution scientifique ne se fait pas sans quelques pots cassés. Avec son invention, elle irait à rebours de certaines théories bien établies, ridiculiserait des savants de renom, peut-être même de prix Nobel...

Elle ne se ferait pas que des amis dans le monde de la science. On allait la calomnier. Des rumeurs affreuses courraient sur elle à l'université, dans les médias, jusqu'à l'étranger. On essaierait de la faire taire. On la menacerait, cela irait jusqu'à l'intimidation physique, à l'agression, au meurtre si elle refusait de se soumettre !



Elle voulut se lever pour aller dans le couloir, se chercher un autre café à la machine, quand un puissant mal de tête la saisit aux tempes : prise de vertige, elle ne put faire qu'un pas avant de s'écrouler.

Le lendemain matin, les collègues de Virginia McKey la trouvèrent étendue sur le sol, blême et froide, morte depuis des heures d'une rupture d'anévrisme. Elle gisait à côté de son bureau, envahi de croquis, de papiers et de plans, qui représentaient tous la même chose : une simple roue.

Passage à trépas (Serge Cazenave-Sarkis)

Cette invention allait changer la face du monde. Sincèrement, nous le pensions. Ici, depuis toujours, on mourrait en bonne santé. On mourrait parce qu'il le fallait bien ! L'idée d'en finir avec la vie ne nous venait pas toujours d'elle-même. Alors parfois, on s'entraidait.

Mais il n'est pas facile de tuer, même pour rendre service, ou tout simplement pour faire plaisir. L'égoïsme n'est pas né d'aujourd'hui, sinon il y a bien longtemps que toutes nos petites mesquineries auraient disparu, que nos tracasseries n'auraient plus cours. L'homme est comme cela. D'abord, lui, toujours lui ! Heureusement qu'il existe des individus hors du commun pour nous aider à nous en sortir. Contre notre gré parfois... Au péril de leur vie ! Ce qui dans ce cas, je l'admets, modère la générosité de leurs actes. Mais même s'ils se payent en retour, que leur geste dans le fond n'est pas de nature héroïque, qu'ils en retirent le bénéfice d'une satisfaction toute personnelle, n'allons pas jusqu'à minimiser leur courage. Moi, tuer si vous me le demandiez, avec tout le respect que j'ai pour vous, avec tout l'amour que je vous dois, je n'y arriverais pas. C'est dans ma nature... Et mourir, encore moins !

Toutes sortes d'initiatives, pas toujours très bien coordonnées, furent prises toutes généreuses, parfois même à la limite du raisonnable, à en gêner les bénéficiaires, car comment rendre la pareille quand on n'est plus !

De petits groupes de bénévoles se formèrent. On se mit à tuer à la demande, en suivant scrupuleusement les désirs des candidats au suicide. Nous avons, vous pouvez l'imaginer, bien des passages à trépas, des plus softs aux plus fous... Certains y laissant leur fortune ! Beaucoup d'associations, de deux à plusieurs dizaines d'adhérents, virent ainsi le jour. Il n'existait pas de ville ou de village qui ne possédât pas sa petite organisation caritative. Les pauvres, eux aussi, avaient droit à une belle mort ! Nous n'avions pas vécu jusque-là pour oublier nos malheureux.



Une société digne de ce nom ne peut, ne doit, laisser personne sur la pierre tombale. La solidarité est inscrite sur les frontons de nos mairies. Nous y tenons. C'est vital !

Il y eut des débordements : des individus pensant bien faire se mirent à occire un nombre considérable de nos concitoyens, les meilleurs quelquefois, qui n'en avaient pourtant pas exprimé le désir et qui, peut-être quelles pertes que celles-là ! , étaient sur le point de commettre de gigantesques et salutaires trucides... L'enfer est pavé de bonnes intentions, dit-on. D'autres, convaincus du bonheur qu'ils allaient apporter à leurs semblables, aux jeunes parents en particulier, encore tendres et innocents, sans le leur demander, avec opiniâtreté, se chargèrent de porter aux nues leur toute récente et criarde progéniture. Ah ! Quel soulagement de savoir que ses propres enfants ne souffriront pas du chagrin de nous perdre !

Le temps nous presse, j'aurais pu vous citer bien d'autres exemples, tous plus ou moins charitables, et toujours fraternels... Jusqu'au jour, donc, où un homme, un sage dit-on encore, trouva cette invention géniale qui allait mettre fin à tout cet amateurisme : la mort naturelle !

Quelle trouvaille ! Quel bonheur, quelle consolation de savoir que plus jamais nous n'aurions à nous soucier d'autrui... Que plus jamais nous n'aurions à culpabiliser de notre lâcheté. Si pleutres nous étions, la chose ne se remarquerait plus. Laissons faire la nature, pouvons-nous enfin exprimer sans honte...

Beaucoup de temps a passé depuis. Bien sûr, les bonnes habitudes ne se perdent pas du jour au lendemain, des électrons libres, des libres penseurs, des perfectionnistes, doutent de la totale efficacité de l'invention, alors quelques crimes ont encore lieu par-ci, par là... Des guerres aussi, et de nombreux massacres... Avez-vous apprécié la dernière ? Ah ! Quel talent... Et l'invention des virus ! Celui du SIDA par exemple ! Quelle imagination, chapeau bas à tous ces artistes !

Le génie humain, Monsieur, je vous le dis, le génie humain, rien ne l'arrêtera !

Deus est machina (Édouard.k.Dive) (1)

Cette invention allait changer la face du monde. C'est ainsi qu'Ange Staboulov termina son discours devant ce qu'il espérait être l'assemblée constituante du groupe Oniric Base for Neurologic Investigation. Les Compagnons étaient dans la salle, au grand complet, au premier rang desquels les membres de la troïka : Lucien Schott, André Legoff et Raoul Da Silva. Staboulov était un homme de forte carrure aux sourcils

1 Cette nouvelle peut être considérée comme une « préquelle » au feuilleton d'Édouard.k.Dive [Les Chroniques d'Oneiros](#).



broussailleux. Il se tenait debout face au public, le torse légèrement en avant. Lorsqu'il se tut, il y eut un flottement dans l'assistance. Il sentit que tout se jouait à cet instant. Et il jouait gros, il le savait. C'est la troïka qui impulsait la politique des Compagnons et ça faisait un bail qu'il ne supportait plus leurs manières de snobinards. Il savait également que le rejet est aussi communicatif que l'enthousiasme. Alors il avait pris les dispositions nécessaires. Quelqu'un brisa le silence, un type au fond de la salle qui se mit à applaudir bruyamment. Puis un autre à quelques rangées de là, et quelques autres encore au deuxième rang. Cela se propagea comme un virus qui vous refilerait amour, gloire et beauté. La presque totalité de la salle l'ovationnait. Les Compagnons étaient à lui. Les membres de la troïka n'avaient pas bougé. Ils avaient perdu la partie.

Staboulov savoura ce moment. Il se remémora, sans nostalgie ce n'était pas son genre mais avec précision, le jour de son initiation. Son entrée dans le cercle très fermé des Compagnons d'Oneiros, quand il avait prononcé d'une voix haute et intelligible les paroles qui devaient l'engager pour le restant de sa vie :

« Je fais mien le credo des Compagnons d'Oneiros.

» À savoir qu'il existe un être supérieur que la tradition nomme le Dieu Oneiros.

» À savoir que ce qu'on nomme la réalité est le produit de l'activité onirique de cet être supérieur.

» À savoir que ce qu'on nomme la réalité est notre réalité.

» À savoir que ce qu'on nomme la réalité peut être transformé par notre action sur l'activité onirique du Dieu Oneiros.

» À savoir que c'est par nos prières et nos offrandes verbales que nous pouvons maintenir ou transformer l'activité onirique du Dieu Oneiros.

» À savoir que la principale mission de la Compagnie d'Oneiros est de témoigner de l'existence du divin rêveur.

» À savoir que les Compagnons ont également pour mission de maintenir et de transformer l'activité onirique divine dans le sens d'un bien pour l'humanité.

» Ainsi va le monde. »

Il repensa aussi à sa rencontre avec celui que tout le monde appelait le docteur Schott. À cette époque, Ange Staboulov s'était passionné pour le gnosticisme. Il avait participé à quelques conférences sur la gnose données par une association rosicrucienne dont il avait oublié le nom. C'est là qu'il avait rencontré Lucien Schott, qui aimait apporter la contradiction à l'intérieur de ce genre d'assemblée.



Quelques mois plus tard, il entra dans la Compagnie d'Oneiros. Il ne lui fallut pas longtemps pour pénétrer les rouages de l'organisation. Une bonne partie de ses travaux était consacrée à des querelles interminables sur la nature de Dieu. Les séances d'offrandes verbales se résumaient à une lecture à haute voix des grands textes sacrés, du Livre des morts tibétain au Coran en passant par le Mahâbhârata, la Torah ou les Évangiles. Aussi loin qu'il s'en souvienne, il n'avait jamais apprécié ce fonctionnement. Trop de discussions oiseuses et trop peu d'interventions dans l'activité onirique de l'Être Rêveur, comme l'appelait Lucien Schott. Or, il en était persuadé, ce qui lui avait plu dans le culte d'Oneiros, c'était la possibilité laissée à l'humain de participer à la Création.

Bien vite, il proposa que la Compagnie consacre une partie de ses travaux à l'étude du cerveau. Il en avait discuté avec le doc.

Mais nom de Dieu, Lucien, vos offrandes verbales, c'est juste des zones cérébrales qui se mettent en activité. Imaginez, brancher directement notre cerveau sur l'Être Rêveur...

Bien sûr, mon petit... mais vos câbles, vous les brancheriez où ?

Le docteur Schott avait réponse à tout. Il avait raison, les mots pouvaient s'envoler vers l'idée de Dieu mais l'influx nerveux nécessitait un destinataire beaucoup plus matériel.

Staboulov avait travaillé sur son projet pendant une décennie et ce soir il l'avait présenté devant ses frères : la machine Oneiros. Dieu s'était fait circuit imprimé. Il se souvenait très précisément de cette partie de son discours :

« Dieu incarné, mes chers compagnons, il y a eu des précédents, n'est-ce pas ? J'ai bien pensé à la procréation assistée mais il me fallait une vierge et de nos jours, vous le savez, c'est chose difficile à trouver. On ne m'appelle pas Ange pour rien et l'esprit saint m'a soufflé la voie à suivre. L'incarnation électronique. La main de Dieu a guidé la mienne et je vous le dis, c'est bien Lui qui se trouve ici devant vous. »

Il avait vu, à cet instant précis, un léger sourire passer sur le visage du docteur Schott. Un léger sourire comme un passage de témoin.

La dingue (Catherine Bédarida)

Cette invention allait changer la face du monde. Elle avait entendu ça pendant toute son enfance, la dingue, dans la bouche de son oncle, un fameux bricoleur qui était gaucher. Aujourd'hui, calée dans le nouveau train baptisé TGV une invention de l'oncle ? , elle rit toute seule en ouvrant l'emballage.



L'oreille du monde, oui, qui va changer, se dit la dingue. Jusque-là, pour écouter sa chanson obsessive qui la fait pleurer, elle a dû rester chez elle, rivée au lecteur CD, enceintes à fond. Dans le train, elle défait méticuleusement les petits tout petits cordons empaquetés tels des bijoux et elle enfle à ses oreilles la dernière invention de l'oncle gaucher, du moins, c'est ce que croit la dingue.

Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible. C'est la vingt-cinquième fois que la dingue se repasse la chanson. Dingue de quoi, elle ne sait pas. Tout ce qu'elle sait, c'est que, pour la vingt-cinquième fois depuis le départ, elle pleure. Le même passage. La main gauche, la main gauche. Et là, elle pleure, la dingue. Ça lui tinte aux oreilles, le son à fond dans les écouteurs, la dernière invention de l'oncle bricoleur.

Racontez, pourraient lui dire ses voisins, intéressés par la vue de la dingue qui pleure. C'est le train, la dingue fixe la fenêtre, paysage d'automne, vague brouillard sur les bois roux. Parfait pour la main gauche. Et eux, ils jettent des coups d'œil à cette fille, écouteurs sur l'oreille, regard perdu vers le paysage mouvant, encadré par la fenêtre un peu grise du TGV (l'invention de l'oncle ?).

Est-ce qu'ils exigent qu'elle s'explique ? Ils en meurent d'envie mais ils n'osent pas. Et ils sont occupés par l'autre invention qui allait changer la face du monde, avait prédit le bricoleur gaucher. Celle qui sonne souvent et où il faut glapir : « T'es où ? » « TGV. » « Arrive à. » « Pas de souci. » « Te rappelle. » « À plus. »

La dingue ne les voit pas, ne les entend pas. Elle a un ticket valide pour la solitude. Elle est là-bas, captée, captivée par la voix rauque, suppliante de la chanteuse à la main gauche. Elle est morte jeune, la dingue le sait. C'est beau, la beauté arrêtée en plein vol, prise aux mains de la maladie. Ah, tiens, elle l'avait bien dit, se dit la dingue. Il n'y a qu'à écouter les paroles. Elle n'aimait pas la ligne droite, la chanteuse à la main gauche : « On prend tous la ligne droite, on voit pas qu'elle est étroite, il n'y a plus de place pour l'amour » vingt-cinquième fois.

Mais le TGV (l'invention de l'oncle ?) va bientôt arriver. Les téléphones (qui allaient changer la face du monde) s'excitent. Tout à coup, la voix SNCF, anonyme et susurrante. « Mesdames Messieurs un retard de vingt minutes merci de votre compréhension. » Les téléphones s'excitent plus fort. Les rendez-vous se dés excitent.

Et elle, la dingue ? Elle savoure. Elle savoure à fond. Encore vingt minutes de main gauche, écouteurs de l'oncle gaucher sur l'oreille. Elle sourit en continuant à pleurer. Elle calcule : vingt minutes, la chanson dure quatre minutes, ça fait trentième fois. Sans compter qu'après, il y a le métro vieille invention.



Quand les voisins la voient sourire, alors qu'ils vont rater leur rendez-vous dans les forums super importants, management crise dette compétitif marche ou crève, ça les énerve. Vont-ils exiger cette fois qu'elle s'explique ? Mais où est-elle passée ? Pendant qu'ils téléphonaient objectifs contrats marchés déficits, elle a disparu. Il ne reste plus qu'un tas chiffonné sale de kleenex vieille invention mouillés.

De dégoût, est-ce qu'ils vont pleurer ?



La Dive Machine

Jacques Cauda

Cette rubrique est consacrée à un texte de fiction à la première personne, où le narrateur dévoile une partie cachée de son existence.

Autant l'avouer tout de suite : je n'aime pas les machines. Entre elles et moi le courant ne passe pas. Et je ne m'en porte ni mieux ni plus mal, mais c'est ainsi. À une exception près. Et quelle exception !

Un jour, oui un jour... C'était le matin, l'automne, j'étais dehors, descendant la rue des Pyrénées pour me rendre jusqu'à la place de la Nation. J'étais bien. Il faisait le temps que j'aime, frais, pas plus de dix à douze degrés, le ciel était gris clair comme Paris et j'en jouissais, fermant presque les yeux tout en respirant cette fraîcheur matinale.

Arrivé à la hauteur de la rue d'Avron, j'éprouvai une sorte de vertige au point de m'appuyer au tronc d'un des platanes qui bornent la rue. Presque un malaise. Un vide ressenti par tout le corps qui me fit cette fois fermer les yeux complètement. Et les rouvrir en grand : elle était là ! Tout en haut, dans le vagin du ciel ! Nuées et feux la devançaient. C'était (le verbe « être » paraît bien insuffisant à redonner ce que j'avais devant les yeux) une sorte de machine en forme de char tiré par quatre bêtes ailées et sabotées comme des bœufs. Des bestiaux avec des trognes à faire peur, des faciès humains avec des mains au bout... Je reconnus immédiatement le premier bœufhommoiseau, c'était Dante ! Le visage de Dante peint par Giotto ! Le deuxième... non, c'était à peine croyable, Joyce ! Photographié par Gisèle Freund ! Le troisième, quelle émotion ! Je reconnus mon petit préféré en joignant mes deux mains de bonheur, c'était Sade, dont il n'existe aucun portrait sinon celui que chacun de ses lecteurs se construit en imagination, et le mien était éblouissant de reconnaissance : c'était bien lui ! En revanche, du dernier, le numéro quatre, rien ne vint éclairer ma mémoire.

En plus des mains au bout, chacun avait une roue à la place d'une partie de son corps. Ainsi Dante l'avait à la place de ses lèvres ; l'inconnu à la place de son œil gauche ; Joyce à la place de sa langue ; et Sade à la place des dents. C'était très beau. D'autant plus beau que l'ensemble tournait dans un fouillis d'hosties, d'étrons, de blancs d'œufs, de giclées de mayonnaise, de crèmes fouettées, de vinasse, menstrues, lait d'amandes



concassées, oignons rouges, pissats et noirs d'entre les orteils ! Ça tournait comme du beurre en baratte. Dans un vacarme aussi affreux que fascinant. Et ce, jusqu'à ce qu'un des bœufhommoiseaux, ce fut l'inconnu, tendît vers moi un livre en rouleau, en hurlant : « Fils d'humain, ce que tu trouves, mange-le ! Mange ce volume et vois ! » J'obéis. J'ouvris la bouche et mangeai le bouquin. « Fort bien, fils d'humain, mais il te reste encore une chose à comprendre, une chose à retenir dans ta petite tête de rien : oui, retiens qu'avalier, c'est se donner à voir, retiens bien ça ! »

Ensuite, le gris du ciel revint d'un coup comme un aplat vivement sur une toile.

« Avale et tu verras, fils d'humain ! » Depuis, je ne peins jamais sans me rappeler avec émotion le don que m'a fait, ce matin-là, la Dive Machine.



Cette rubrique abrite une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et imaginaire.

Rapport prévisionnel / PRG IZM 9.2.13

L'obsolescence programmée du mode informatique binaire et le remplacement de celui-ci par l'ordinateur quantique (OQ) devrait amener (proba. 97.749%) un basculement progressif et rapide du doute, lequel va migrer de l'homme à OQ (voir notion humaine des « vases communicants »). Contrairement au mode informatique binaire, basé sur \emptyset et 1 (« oui » ou « non »), OQ, avec ses qubits, connaît le « peut-être » (« oui » + « non »). Une tendance, initialisée à la fin du XXe siècle, en parallèle avec la démocratisation de l'informatique binaire, est à noter : l'homme s'est auto-binarisé. Telle chose, œuvre, circonstance, etc., était jugée « bonne » ou « mauvaise », « belle » ou « laide », « intéressante » ou « nulle », « acceptable » ou « inacceptable » (prémices de la perte d'esprit critique). Cette tendance, liée à l'augmentation progressive du doute dans OQ, va considérablement accélérer la binarité de l'homme (implémentation prévue à 003 années). L'homme va être aboli du doute et des contraintes que le doute engendre. L'ordinateur doutera pour lui.

Affranchi du doute, l'homme décartésianisé n'aura plus à craindre l'incertitude. Rendement, efficacité, réactivité, compétitivité, atteinte d'objectifs : autant de concepts qui rejettent le doute. Sylloslogan prévisionnel : « Un(e) homme/femme fort(e) ne doute pas. Tous les hommes/femmes doivent être fort(e)s. Personne ne doit plus douter. » Cette « inversion des pôles du doute » doit s'accompagner d'une réaction logique : à mesure que la mémoire de l'ordinateur augmente, celle de l'homme s'atrophie. L'homme confie depuis des décennies, de façon croissante, une partie de sa mémoire et de son savoir à l'ordinateur (données personnelles, œuvres artistiques, encyclopédies, etc.), données qu'il ne prend plus soin de mémoriser puisque numérisées et accessibles par lien cérébroptique. Il lui confiera prochainement une grande partie de son raisonnement (proba. 95.510%). Les analyses heuristiques, politiques, prévisionnelles, etc., seront donc dédiées à l'ordinateur.



Nos simulations ont révélé quelques réactions problématiques à prévoir. Certains éléments humains, à tendance fragile et instable (en particulier les célibataires), continueront de douter de façon subreptice, notamment nocturnement. Ceux-ci feront preuve, au sein de leur entreprise par exemple, d'un comportement exempt de tout doute et pourront même se montrer plus efficaces que leurs collaborateurs. Mais le soir arrivé, à l'abri dans leur lit, leurs incertitudes, perplexités, craintes et indécisions (peur de l'échec, stress, faiblesse, hantise de se faire démasquer) se manifesteront de façon compulsive, par le biais de TDC (Trouble du Doute Compulsif). Cette attitude déviante sera cependant facilement détectable. En effet, ces douteux, lors de leurs crises de TDC, en libérant la nuit le doute emmagasiné au cours de la journée, se mettront à sangloter. La mise en place de fourmis salines devrait permettre de traquer et d'appréhender ces douteux afin d'éviter toute contamination potentielle. Ces douteux seront placés dans des douteries et soignés par électrochocs. Le retour des électrochocs sera considéré comme bénéfique par la population (referendum : 100% « OUI »). L'acronyme NSPP devrait être aboli peu de temps après l'inauguration de la première douterie.

Mis à part ces éléments déviants, tout devrait se dérouler pour le mieux. Le secteur tertiaire notamment est amené à faire preuve d'un comportement exemplaire et impactera le processus. Employés et employeurs se montreront indubitables et d'une productivité jamais connue jusque-là. L'élément clé de ce formidable essor tiendra évidemment dans l'assurance de leur tempérament binaire. Mais cet état de fait ne doit pas omettre un facteur essentiel à la productivité : le doute n'existera plus ou prou, mais la peur, elle, persistera. Et cette peur est essentielle au bon fonctionnement de la société. Notons que certains chefs d'entreprise (fonction qui, historiquement, demande et affiche une assurance sans faille) se mettront à douter. Les solutions anti-salines, montres doubtproof et autres antidouteurs, remédieront rapidement à cet épiphénomène. Dans leur majorité (97.339%), les élites ne douteront pas. Car les leaders savent. Il est vrai que cette catégorie existait bien avant l'arrivée de l'OQ.

Les enfants et les adolescents, déjà peu enclins au doute de nature, ne douteront absolument plus (ils sont d'ailleurs actuellement prescripteurs en ce domaine). La première directive de Mac-Halblu I (cyberprésident #1 de la Coalition Mondiale Avancée à venir) sera de supprimer la philosophie en classe (décret Anti-Deckard, année 002087 prévue). Les hommes s'avoueront étonnés de ne pas y avoir pensé plus tôt : qu'était-ce que la philosophie sinon la pire représentation du doute ? L'on célébrera cette journée comme celle de l'Abolition Apodictique de l'Incertitude (AAI).



Les analyses quantiques démontrent par probabilité un fort taux d'indubitabilité masculine. Historiquement et naturellement, les mâles dits « post-modernes » ont toujours douté. Mais leur statut de dominant/chef de famille les empêchait d'en faire montre. Dans une société patriarcale, le mâle devait savoir prendre des décisions, faire preuve de sang-froid, asseoir son autorité. Autant de contraintes qui l'empêchaient de montrer des signes d'incertitude, au risque de voir son statut ébranlé. Aussi, lorsque l'ordinateur quantique se proposera de douter pour lui, le mâle se trouvera libéré de cet invouable fardeau. Un parallèle pourrait être fait avec l'avènement de l'électroménager qui soulagea considérablement les femelles au cours de la seconde moitié du XXe siècle.

Si OQ a facilement prévu l'indubitabilité masculine, il a rencontré plus de problèmes en ce qui concerne celle des femelles (vitesse de calcul indub./masc. : 19'72'' ; vitesse de calcul indub./fem. : 24'03''). OQ a découvert que les femelles présentaient des caractéristiques plus complexes que celles des mâles : elles pouvaient être à la fois douteuses et affirmées, peu sûres d'elles et très sûres d'elles (ce qui tendrait à prouver que l'ordinateur quantique est féminin). Cependant, la catégorie féminine se montrera tout aussi indubitable que la masculine, et ce sur une courbe quasi identique à celles des mâles. Ce qui montre de façon catégorique que la première vraie égalité des sexes se situe sur un plan imprévu : le non-doute.

Une catégorie marginale — autoproclamée « Kangourous Noirs » —, secte notoire devant sévir au cours des années 000 à 003 après OQ, s'organisera en poches de « résistance », établissant ses quartiers hors des villes. Ces terroristes douteux, vivant dans des conditions proches de ce que l'on appelait « Moyen Âge », s'en prendront un temps aux centrales électriques, afin de « libérer l'homme du joug quantique ». Il faudra organiser des battues pour remédier à ce problème de troubles à l'ordre électronique. Cela ne posera que peu de problèmes. En effet, que peuvent faire des hommes emplis de doute face à d'autres qui sont sûrs de leur fait ? Un homme qui ne doute pas aura toujours un temps d'avance sur celui qui doute. De plus, il ne se remettra jamais en question et fera tout ce qui lui est demandé de faire. Ce sont deux avantages considérables, que ce soit en temps de guerre ou en temps de paix. Une simulation a démontré l'inutilité de placer ces renégats dans des douteries, même spécialisées (rapport coût/efficacité : -3.141%). Il s'avérera plus simple de les éliminer sur place (rapport coût/efficacité : +4.609%).



L'être humain est une ressource absolument étonnante, dont on n'a pas encore percé tous les mystères et qui nous offre des perspectives illimitées. Nous avons besoin de l'homme pour continuer d'avancer. L'homme nous est, pour le moment, utile.

Fin rapport prévisionnel / PRG IZM 9.2.13

Tandis que le programme IZM 9.2.13 rendait son rapport paradoxal s'ouvrait le procès d'Aldous Lundi. L'accusé se trouvait sous l'œil de vingt-quatre caméras, dont les petits yeux rouges et vitreux donnaient l'impression de se faire épier par une meute de hyènes prêtes à bondir. Cependant, les vraies hyènes se trouvaient parquées sur le banc des jurés. Au nombre de douze, c'étaient les journalistes accrédités. Ceux-là jetaient sur l'accusé des regards mêlant haine et mépris. Aldous les avait trahis, il avait renié sa cause, c'était un traître ; si le peuple ne le jugeait pas coupable (ce qui fût déjà fort étonnant), ils le materaient, le breakeraient, lui feraient sévèrement payer cet acte d'incivisme inconsidéré qui jetait le discrédit sur leur joberie. Aldous Lundi, s'il sortait libre de ce procès, n'aurait aucune chance d'en réchapper : ils ruineraient sa carrière, sa vie, lui empêcheraient même d'aller faire le raggamuffin si nécessaire.

La gravité de son geste avait amené le ministre de la Justice et de l'Information à déclarer le procès d'Aldous « smsque ». Ainsi, l'accusé se trouvait placé devant la barre du tribunal spectatorial, sous l'œil des caméras, des douze journalistes et d'un public trié sur le volet, lequel avait dû déboursier la coquette somme de 1500 néofrancs pour assister à l'événement. La séance était retransmise à la télévision en direct, en TTHD trois dimensions implantée, sur la première chaîne informatique publique. Le peuple déciderait du sort d'Aldous en votant par visiocommande. Quel meilleur exemple de justice populaire ? Les annonceurs devraient déboursier 650 000 néofrancs pour trente secondes de publicité (nouveau record, toutes catégories de spectacles confondues).

Encadré de deux gardiens de la guerre, serflexé, Aldous observa quelques instants l'écran géant placé face à lui. Le réalisateur, pour faire patienter la foule, s'amusait à faire une succession de gros plans des spectateurs, lesquels, lorsqu'ils se voyaient apparaître à l'écran, faisaient de grands gestes, hurlaient et riaient d'un air dément. Certains d'entre eux brandissaient des panonceaux sur lesquels figuraient des messages destinés à leur famille, au projugeur Martial ou à Aldous lui-même. Le fait d'être tridimensionnellement immortalisés en ces lieux gonflait leur orgueil, caressait leur fatuité ; ils participaient à quelque chose



d'extrêmement important mais, surtout, ils étaient là, ils étaient vus, ils étaient des gens qui comptaient.

Aldous repéra, à l'arrière-plan, cette étrange femme aux yeux d'argent qu'il avait aperçue l'avant-veille au soir, laquelle portait au cou un bizarre tatouage représentant un kangourou. Il se retourna pour chercher à la localiser mais les lumières venaient de s'éteindre dans la salle. Il y eut un moment de flottement, la foule semblant retenir son souffle, tandis que l'écran géant affichait l'image en trois dimensions de Dame Justice, portant dans chaque main glaive et balance, un bâillon sur la bouche. Un frisson de plaisir extatique s'empara de la salle lorsque les premières notes de Carmina Burana résonnèrent dans l'enceinte. Le prologueur Martial fit son entrée par la porte principale du fond et tout le monde était déjà debout, en transe, transporté par la musique et cette arrivée sensationnelle. Un tonnerre d'applaudissements accueillit l'homme de loi qui, dans son cercle lumineux, apparaissait comme quelque être surnaturel doté de pouvoirs illimités. Il faut dire que le peuple vouait à cette référence en matière de procès médiatiques une affection mêlée de crainte, un peu comme un enfant peut l'être devant un père sévère mais juste. Sa stature, de près de deux mètres, son poids, cent vingt kilos, ainsi que son passé de judoka professionnel, jouaient beaucoup en sa faveur. Le prologueur Martial connaissait une notoriété équivalente, sinon supérieure, aux stars de maxiné et de rugby ; bien souvent, les mères annonçaient aux enfants turbulents que s'ils n'étaient pas sages, le prologueur Martial viendrait les chercher, ce qui amusait et épouvantait à la fois les rejetons récalcitrants.

D'un pas digne et sagement étudié, au rythme de la musique de Carl Orff et des applaudissements frénétiques, le prologueur alla se présenter devant le tribunal. Il avait comme deux parenthèses dessinées de chaque côté de ses lèvres violettes. Tranchant l'air de sa grosse paluche droite, il ordonna que la musique fût shuntée puis, levant la droite, fit renaître la lumière. Des cris stupéfiés, hystériques, éclatèrent dans la foule. Le magistrat couva la salle de son regard ferme et rassurant, prit place sur son siège et fit signe à l'assistance de s'asseoir. L'homme de loi, gras mais pas gros, releva alors distraitemment la mèche de cheveux bruns qui lui couvrait l'œil droit, lequel s'étrécit en se concentrant sur l'accusé et, presque malgré lui, frappa à plusieurs reprises son marteau de président sur le tas, comme si sa réflexion s'était empressée de suivre le mouvement de son bras.

Accusé Aldous François Marie Lundi, annonça le prologueur de sa voix caverneuse cependant que douze caméras se focalisaient sur lui (les douze autres étant pointées sur Aldous), votre présence en ce tribunal, vous n'êtes pas sans le savoir puisque étant le principal incriminé, est due à



l'acte inconsidéré, incivique, voire subversif, dont vous avez été l'auteur en le mardi 18 Brumeux de l'an de grâce 2063. En ma qualité de prologueur, je vous déclare donc comme plaidant coupable, et coupable vous serez jusqu'à preuve du contraire.

Aldous Lundi se mordit l'intérieur de la bouche pour se retenir d'émettre un rire nerveux alors que les journalistes et l'assistance écoutaient les paroles du prologueur comme buvant du petit lait. Aldous avait entendu, sans savoir si tout cela était une légende ou bien un réel fait historique, que les procès, jusqu'au début des années 2030, étaient tenus avec ce qu'on appelait un « procureur », un « avocat » et des « témoins ». Fantôme ou vérité, nul ne le savait, mais quelque chose en Lundi disait qu'il devait y avoir du vrai dans tout cela. Malheureusement, la révolution culturelle avait supprimé toutes les archives historiques, considérées comme néfastes pour le peuple, de même que toutes sortes de romans, essais et nouvelles (la poésie s'étant elle auto-dissoute bien des années auparavant). Les seuls livres encore autorisés étaient différents guides, méthodes de régime, de bien-être et de développement personnel, et ne devaient pas dépasser cent pages.

Afin que le jugement soit compréhensible par les téléspectateurs, je dois maintenant exposer les faits, tous les faits, rien que les faits. Cette émission de justice durera une heure, heure au bout de laquelle le jury populaire devra, en son âme et conscience, faire son choix, en sélectionnant 1 (« coupable ») ou 2 (« non coupable ») sur sa visiocommande personnalisée. Chaque vote sera unique et d'un tarif d'un néofranc. Les images valant toujours bien mieux que les mots, nous allons maintenant assister aux faits, qui se sont produits en le mardi 18 Brumeux de l'an de grâce 2063, à 16 heures et 27 minutes, heure G.M.T., lesquels ont été enregistrés par les caméras flottantes.

Le prologueur Martial pointa le doigt sur l'écran géant afin de lancer la séquence.

Une scène des plus agréables et pittoresques s'offrit à l'esprit stimulé des spectateurs et téléspectateurs : un square, portant le nom de Square des Fleurs, des enfants, accompagnés de leurs gardes, qui jouent au rugby virtuel sur leurs machines, des arbres chatoyants, des femmes masquées qui observent leurs programmes visiomantés, d'autres, allongées et plongées dans l'émission holographique La gentille petite famille, le bruissement de fontaines, et des hommes en uniforme, matraque à la main, effectuant de rassurantes allées et venues autour de pelouses aussi synthétiques que scintillantes. Un endroit absolument charmant, enchanteur, quiet, comme il en existait partout depuis des années. Et puis... et puis l'abominable image, à la limite du supportable, intolérable,



révoltante, incompréhensible, hallucinante : le délinquant Aldous Lundi, se promenant, seul, ne portant pas son visionneur sur les tempes, et, pire que tout, nez en l'air et closant parfois les yeux, semblant s'adonner à quelque... comment disait-on déjà ?... quelque... rêverie ? En tout cas, il était clair que cet ignoble personnage enfreignait de nombreuses règles de bienséance et, procédant ainsi, pouvait légitimement être jugé pour trouble à l'ordre public. Se promener de la sorte, nu pour ainsi dire, et exposer au grand jour sa flânerie ! Certains téléspectateurs, horrifiées et choqués par ce spectacle révoltant, durent couper leur téléviseur.

Lorsque la séquence fut achevée et que l'écran géant se fut à nouveau paré de Dame Justice, le silence s'était abattu dans la salle d'audience. Ce à quoi on avait assisté était si outrageant qu'il fallut quelques minutes à tout ce petit monde pour reprendre ses esprits. C'était insensé. Comment des gens pouvaient-ils se comporter de la sorte ? Certains parmi ceux qui manifestaient leur dégoût face à l'acte odieux d'Aldous espéraient ardemment que leur mine révoltée parût des plus naturelles, et se mirent à contrôler leur respiration. Sans vraiment le reconnaître, ils s'étaient retrouvés dans ce comportement incivique et avaient peur de se faire démasquer par les caméras thermiques. Ils ne tenaient pas à passer pour des rêveurs, même s'ils l'étaient parfois, bien malgré eux.

Le prologueur Martial, yeux plus plissés que jamais, agitant la tête de gauche à droite dans un souci de marquer une désapprobation chagrinée, frappa de son marteau pour réveiller cette foule estomaquée.

Manifestez-vous ou je fais évacuer la salle ! aboya-t-il, ce qui eut pour effet de déclencher une colère outrée dans l'assistance. Aldous François Marie Lundi, annonça le prologueur Martial lorsque l'émoi stimulé se fut un peu calmé, êtes-vous l'individu que l'on a vu sur ces images ?

C'était effectivement moi.

Vous ne répondez pas. Vous connaissez le protocole. Il s'agit de répondre « oui » ou « non ». Comment voulez-vous que l'on fasse un procès digne de ce nom si vous répondez par plus d'un mot ? Ne trouvez-vous pas que votre tempérament frondeur est déjà assez malvenu après les abominables images que nous avons été forcés de visionner ? Était-ce donc vous, reprit le prologueur de la voix suave de celui qui se délecte de sa position, Aldous François Marie Lundi, qui vous trouviez en ce square en le mardi 18 Brumeux de l'an de grâce 2063, à 16 heures et 27 minutes, heure G.M.T. ?

Oui, répondit Aldous.

Vous, reprit durement le prologueur en pointant le criminel de l'index, qui viviez honnêtement en écrivant de gentils reportages, qui venez



vous plantigrader de façon aussi indigne dans un square, sous les yeux d'innocents enfants, en véritable maladulte ?

Aldous ne trouva rien à dire à tant d'absurdités.

Toute non-réponse est à l'interprétation du prologueur, lequel est moi et lequel dit « oui » pour vous.

Sur ce, l'homme de loi se leva lentement tout en se frottant les mains et se présenta devant son public.

Bien. Je voudrais en premier lieu m'adresser à vous tous, y compris vous, mais à moindre écoute, Aldous François Marie Lundi. Je voudrais que vous sachiez qu'il n'est pas mal de réfléchir, voire de penser. Après tout, c'est une chose naturelle, que l'on fait tous, comme l'on respire, mais voyez-vous, méditer, se plonger dedans soi-même, qui plus est en public, voilà qui est dangereux. Les exemples sont nombreux d'hommes qui ont perdu la tête à trop se pencher sur eux-mêmes. Vous ne trouverez rien d'autre que du malheur et de la désespérance en agissant de la sorte. De plus, votre esprit ne sera plus réceptif aux gentils programmes télévisés que nos curateurs se donnent tant de mal à produire. Votre esprit pervers et corrompu ne sera plus à même d'apprécier ces programmes, ce qui vous rendra malheureux et dépressifs (un frisson d'horreur traversa la foule à l'écoute de ce mot abominable). Peut-être Aldous François Marie Lundi trouve-t-il amusante l'idée de méditer et de jouer avec le feu, mais nous sommes là avant tout pour vous protéger, de vous-même et des autres. Imaginez-vous un monde où chacun d'entre nous méditerait ou perdrait son temps à réfléchir. Des oisifs égarés, errants par monts et par vaux, se cognant les uns aux autres, ne regardant plus La gentille petite famille, n'allant plus au maxiné, ne pratiquant plus le rugby, de petits ingrats en vérité, ne pensant qu'à eux-mêmes, ne se souciant plus de la communauté, êtres nombrilisés rejetant toute idée de groupe. Que pensez-vous de cela ? Que pensez-vous qu'il adviendrait ? En vérité je vous le dis : ce serait l'anarchie. Pensez à vos enfants et au mauvais exemple que Lundi leur donne. C'est de cette farine-là qu'on fait les chômeurs. Voulez-vous qu'ils deviennent des raggamuffins solitaires, en proie au désespoir et au burnoutage ? Est-ce cette société que vous voulez ?

La foule, silencieuse et médusée, considéra le prologueur qui, les larmes aux yeux, le visage empreint d'une expression presque pieuse, dardait un index vindicatif sur l'accusé.

Oui, Aldous François Marie Lundi, en vous exhibant de la sorte en ce triste mardi brumeux, c'est cela que vous avez voulu insinuer dans l'esprit d'innocents enfants, et ce comportement incivique, impudique et subversif, je l'espère, sera pris comme tel par nos pertinents et sagaces téléspectateurs. L'heure du verdict ne va pas tarder à sonner.



» Souvenez-vous bien tous de ce que j'ai dit. Tapez 1 pour « coupable » ou, si vous voulez d'un monde effrayant et chaotique, tapez 2, en espérant que Dieu ait pitié de votre âme. Je vous laisse maintenant face à vos responsabilités, et je suis sûr que vous prendrez la bonne décision, celle qui nous permettra de continuer à vivre dans un monde gentil, agréable et imperméable à des idées aussi abjectes que la flânerie et la méditation. Vous avez cinq minutes pour faire ce choix crucial. Durant ces cinq minutes, vous aurez l'occasion de voir le dernier film informatif des brossatices Toublanc, notre sponsor, les brossatices Toublanc, qui rendent votre sourire plus blanc que blanc. Que Dame Justice vous accompagne et guide votre doigt sur 1...

C'est à cet instant que s'abattit sur l'assistance la pluie marsupiale.

Sous la forme d'une nuée de balles rousses et grises sur lesquelles apparaissait l'effigie d'un kangourou, ces « référentiels bondissants » se mirent à déferler dans la salle d'audience en libérant leurs fumigènes. Il y eut des cris ; invectives ou lamentations selon qu'on était assaillant ou assailli. Le prologueur Martial, azimuté par cette apocalypse soudaine, évita de justesse le boomerang qu'un Kangourou Noir lui jetait au visage. Il plongea au sol puis, pleurnichant, se mit à ramper pour trouver abri sous son bureau. Ces images pitoyables feraient mauvais effet pour la suite de sa carrière.

De leur côté, les journalistes accrédités tombaient un à un sous les coups de boomerang répétés. On eût dit une sorte d'insolite jeu de massacre ; de la fumée, des balles qui bondissaient, des lames de bois courbées qui voletaient en sifflant, des têtes qui culbutaient. Dans la confusion générale, Aldous réalisa que les deux gardiens de la guerre qui l'encadraient venaient également d'être neutralisés. Inertes à ses pieds, sous une nappe de fumée, ils semblaient dormir profondément, un boomerang marqué d'un kangourou reposant à côté de chacun d'eux. L'attaque n'avait pas duré plus de deux minutes. Les Kangourous Noirs venaient de prendre possession des lieux.

Le réalisateur, dûment sommé de couper la retransmission par un appel exaspéré du ministre de la Justice et de l'Information, s'exécuta à contrecœur. Pendant ce temps, l'étrange femme aux yeux d'argent venait de couper le serflex qui entravait les poignets d'Aldous.

— Il va falloir que vous nous suiviez, lui annonça-t-elle d'un ton qui n'attendait pas de réponse.



Aldous le rêveur, qui ne connaissait ni les Kangourous Noirs, ni le rapport prévisionnel du programme IZM 9.2.13, saisit la main qu'on lui tendait, sans l'ombre d'un doute. Le programme IZM 9.2.13. s'avérerait fiable à 99,9 %. Hélas pour lui, le dixième restant, grain de sable dans cette machine quantique, lui serait fatal. Un seul petit dixième de pour-cent, représenté par l'inconnu(e) Aldous François Marie Lundi, être humain passant son temps à flâner et rêvasser, bientôt futur messie d'une cause dont il n'avait jamais entendu parler. Point les machines ne se soulèveraient mais bien les hommes.

La révolution était en marche. Voilà qui était indubitable.



L'invention cachée

Georgie de Saint-Maur

Dans cette rubrique, un livre est à gagner pour la première personne qui répondra correctement à la question posée (les réponses sont à envoyer à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr)

Que voulez-vous ?

Nous voulons des mâchefers.

Qui êtes-vous ?

Je suis le convecteur numéro 2... Vous êtes le numéro 6...

Je ne suis pas un convecteur, je suis un feu ouvert !

Premier indice extrait du fameux feuilleton télévisuel Le Tisonnier

Bonjour ami lecteur, me voici revenu dans l'Ampoule n°6, pour un nouveau jeu.

Il s'agit de trouver cette fois le nom d'une invention (1) dont j'ai longuement parlé dans un de mes textes.

Ce texte (bien sûr) a déjà été publié sur le site des éditions de l'Abat-Jour.

Il vous sera facile de le retrouver si vous tenez compte d'un deuxième indice :

« Niaiseux trophoblastique ; niaiseux trophoblastique peuplé... »

Et de ce troisième : Le petit Larousse grand format 2004.

Une fois ce texte identifié, la solution (l'invention, si vous préférez) vous sautera aux yeux.

Le plus rapide d'entre vous gagnera un exemplaire de mon livre « C'est assez dire », paru aux éditions Rue des Promenades.

Attention : un seul gagnant un seul livre.

Le gagnant précédent était Monsieur Bielka, que je salue au passage et à qui j'adresse, une fois de plus, toutes mes félicitations.

Voilà, réfléchissez bien et relisez correctement cette page.
Bonne chance !



Nos champignons dangereux

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Serge Cazenave-Sarkis)

Quand Beth est entrée, j'allais lui annoncer mon désir de la quitter pour rejoindre sa meilleure amie mais son enthousiasme était tel que, humainement, lâchement, je ne pus.

Ça y est, je l'ai trouvé ! me dit-elle. Un loft génial, en état, rien n'a été touché, un atelier de métallurgie avec encore toutes ses machines à l'intérieur...

Malakoff. Près du dépôt de bus de la ville de Paris un endroit lugubre. Il pleuvait.

Emmitouflé dans mon loden, je la suivais d'une démarche nonchalante, posant néanmoins avec précaution sur ces trottoirs inconnus chacun de mes pas. J'avais adopté, une année à peine après notre mariage, cette attitude résignée qui me permettait avec succès de cacher tout ce qu'il me plaisait de dissimuler. La pauvre Beth n'y voyait que du feu. Je l'avais connue fine comme une ablette, elle était devenue maigre comme du fil de fer. Alors, quand le directeur de l'agence en personne nous ouvrit avec difficulté la porte de l'atelier longtemps squatté, je compris immédiatement la raison de l'engouement de ma femme pour ce lieu : il lui ressemblait ! De longues tiges d'acier aux charpentes métalliques, squelettiques, l'odeur acide de la rouille mêlée au parfum de la graisse froide...

Je dois le reconnaître, à cet instant, je l'ai vue morte et désincarnée.

Alors, alors ?

Ah oui, c'est bien... c'est grand... c'est haut...

Mon ton dut inquiéter l'agence.

Bien sûr, tout est à faire, et c'est tout l'intérêt, rare, je connais des entreprises sérieuses qui...

Une heure plus tard, c'était signé.

Ce qui surtout m'avait convaincu de m'en rendre aussi vite acquéreur, c'est ce message sibyllin que j'avais découvert graffité à même le



mur des w.-c. entre : « pinocul » et « je susse de sept heure a huit heure édemi », et qui disait ceci : « ...ne sachant par avance où je vais, comment veux-tu me rattraper ? » Ce fut fulgurant. Franck m'est apparu ! La jalousie malade de mon frère, sa compétition permanente... Le poison qu'il distillait du seul fait que je vive, que j'existe... Ce morceau de mur, il me le fallait, je le voulais. Il ferait partie de ma collection. Je possédais déjà, entre autres, un pavé de mai 68, ainsi qu'un important éclat de béton arraché au mur de Berlin. Toute ma jeunesse. Et mon frère, qu'il le veuille ou non, en faisait partie.

2 (par Yokshares Bomthursielpag)

Tout au long de ma vie, j'ai changé de compagne, d'épouse, de boulot, de résidence, de caractère (je dois avouer que je ne gagnais pas forcément au change, m'aigrissant au fil du temps au même rythme que Beth maigrissait). J'ai failli un jour changer de nationalité une opportunité donnée par un héritage qui m'aurait permis de ne pas me faire plumer par notre cher gouvernement avide mais plus par flemme que par conviction économique, je suis resté bon franchouillard.

Mais, malheureusement, on ne peut pas changer de frère.

Mon frère Franck avait fait un foïn du diable à l'ouverture du testament de cet aïeul survivant à ses propres enfants. Nous étions ses seuls héritiers, et mon frère aîné n'avait jamais accepté que la part qui me revenait soit égale à la sienne.

Une guerre s'était déclarée entre nous, sans que rien ne fût jamais dit ni écrit ; mais il s'évertuait à me pourrir la vie en laissant des preuves de ses passages avant que moi-même je m'y sois rendu. Une course inversée, en quelque sorte. Là, je jouissais d'un avantage de taille : son graff sur le mur était récent la craie s'effritait encore sous la pulpe du doigt et comme tout malfrat, il reviendrait sur les lieux.

Maintenant, j'étais chez moi, et j'imaginai déjà les pièges que j'allais lui tendre en utilisant la structure même du bâtiment, encore encombré de machines brisées et de tas de ferrailles rouillées certainement colonisées par quelques milliards de bacilles tétaniques...

Franck, mon vieux Franck, ça va chier. Le chassé devient chasseur, et je commence dès aujourd'hui à fourbir mes armes...

3 (par Antonella Fiori)

Le lendemain, après le travail, je pris deux ou trois verres rapides au bar du coin, histoire de me calmer les nerfs. Puis je filais au loft. Il pleuvait



un peu, mais ça faisait un bien fou de me retrouver au grand air. Dans la rue, un vieux mec avec un chien, m'arracha à ma rêverie : « Détends-toi, c'est pas la fin du monde ! » me dit-il. Quelle tache ce mec ! Je me fendis d'un sourire forcé et poursuivis mon chemin, pensant que je venais peut-être de croiser un vieux tapineur.

Une fois sur place, par où commencer ? Je me mis à inspecter les lieux.

Première porte à droite, je n'en croyais pas mes yeux ! J'étais comme soulagé de me retrouver dans un espace clos, avec un évier en aluminium, bien mastoc, une table lourde en chêne massif et, accrochés au-dessus, tous les accessoires et les outils dont on peut rêver pour cuisiner. Dans un coin, il y avait un vieux rouet, qui avait jadis servi à dévider du fil. Il était armé de huit godemichés placés en dehors de chaque rayon de la roue. Ça sentait à peine la pisse. L'hygiène n'était pas au top à l'intérieur. Mais je jubilais, seul dans cet espace minuscule, loin de Beth sacrée connasse, qui sans cesse réclamait chaque parcelle de moi. Pas moyen de la raisonner lorsqu'elle me serrait dans ses bras comme un caniche en manque d'affection et n'avait qu'une idée en tête : jouir. J'avais l'impression d'être retenu en otage. C'était sans doute pour ça qu'un jour, j'avais fini par péter les plombs. J'étais allé baiser ailleurs. Une fausse blonde. Du noir aux racines, là où ça repousse. En train de faire du stop et de s'énerver contre les taxis. Bref, une vraie carte postale pour la défense de la chasse aux sorcières. Ça faisait longtemps qu'il ne m'était pas arrivé un truc de ce genre. Tout s'était passé pour moi comme dans un rêve.

Je venais de laisser échapper un rot lorsque j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir. J'eus à peine le temps de me retourner que Franck me couvrait de coups de poing.

4 (par Marc Laumonier)

Tandis que je m'effondrai sous les coups répétés de mon frère, diminué que j'étais par l'effet de surprise, je vis un autre homme, juste derrière lui, un grand Noir. Mon frère s'acharnait sur moi alors que j'étais à terre.

Lorsque je me réveillai, la première chose que je vis est le visage outrageusement maquillé de ma fausse blonde penchée sur moi : « Alors, mon chou ? » dit-elle.

Le gros Noir me ficelait sur la table en chêne avec des gestes sûrs et apparemment une haute technicité. Je rêvais certainement.



« Gros con ! T'es encore tombé dans le panneau ! Ta pétasse de Beth te conduit là suivant mes conseils et toi tu la suis comme le demeuré que tu as toujours été. Tu sais pas que Beth en a ras-le-bol de tes manières ? De ton « manque d'attention », comme elle dit. C'est pour ça qu'elle est si maigre ! » gueula-t-il.

En tournant avec difficulté la tête, je vis au loin Beth, elle semblait se faire les ongles de doigts de pieds ; elle était anormalement court vêtue. Elle me fit un petit signe gentillet de la main.

La blonde me susurra à nouveau : « Alors, mon chou ? » ; le grand Noir serrait les nœuds encore plus fort.

« Crétin ! Tu as vu toutes ces belles machines, non, tu ne les as même pas regardées. Ça fait des mois que je les trafique, que je les peaufine, les perfectionne : tu veux tester laquelle ? La machine à coudre le ventre ? La machine à tatouer les os ? Ou cet appareil photo particulier qui fait des clichés « de l'intérieur » ? Ou la dernière, là, toute petite mais si efficace : je l'ai appelée « l'épluche-peau » ou « l'économe-peau » : on pelle l'épiderme avec une finesse incroyable ! »

Le gros Noir faisait démarrer plusieurs machines.

« Tu ne dis rien ? Allez, on essaye celle-là pour commencer ! Quand je pense que toute mon enfance tu me disais que je n'étais pas inventif ! Ah, ah, pas inventif ! Ou alors, cher frangin, tu me signes ce papier et à moi toutes les pépites, et, promis, je ne teste pas les machines sur toi... » ricana Franck.

Et tous les quatre de s'esclaffer !

Sans doute, je faisais un mauvais rêve.

Puis le gros Noir dit à mon frère ces mots : « Das ist eine schwere Aufgabe. » Mon frère répondit : « Der Weg ist leicht zu finden. »

Malheureusement, je connaissais un peu l'allemand, l'un parlait de travail difficile, l'autre disait qu'il était facile de trouver le chemin.

Je m'évanouissais définitivement.

Un cauchemar. J'ai toujours été nul en allemand.

5 (par Philippe Choffat)

J'étais encore groggy quand j'entendis tambouriner à la porte.

Déjà ? (la voix de Franck)

Die Toten reiten schnell ! (la voix du gros Noir)

Je tournai la tête sur le côté et la vision grotesque qui s'offrit à mes yeux me fit douter de la réalité de mon réveil. Michel Bouquet déguisé en Dracula, un bichon hargneux sous chaque bras ! Michel Bouquet ? Le notaire ! Sa ressemblance avec l'acteur m'avait frappé, le jour où il avait lu le testament qui avait fait dérailler Franck et l'avait une fois pour toutes



condamné à errer à jamais dans les champs pourris de la jalousie recuite. La fausse blonde s'était approchée du gros Noir et s'était mise à se frotter lascivement contre lui. Elle en avait un coup dans le nez. Elle susurra :

On t'a jamais dit qu'tu r'semblais à Razibus Zouzou qui s'rait d'venu obèse ?

Le gros Noir l'écarta délicatement. Il leva les yeux au plafond et soupira :

Dire que j'ai fait Polytechnique pour en arriver là !

Michel Bouquet posa les bichons par terre et leur donna une petite impulsion en leur intimant d'une voix sépulcrale :

Allez, enfants de la nuit !

Les bichons partirent au trot. L'un alla directement planter ses crocs ridicules dans le bas du mollet de la fausse blonde qui se mit à crier, tandis que l'autre, moins chanceux, ne réussit pas à faire de même avec le mollet de Razibus : ouverture de mâchoire insuffisante. Vexé, il se mit à émettre des aboiements aigus et enroués.

Que signifie cet accoutrement ? demanda Franck d'une voix mauvaise, en désignant le déguisement du notaire.

Vous n'êtes jamais allé à un bal masqué ? Il y avait un ministre, figurez-vous. Vous feriez mieux de me remercier de m'être défilé pour vous rejoindre dans cette pétaudière : j'avais une touche avec Morticia !

Le gros Noir eut un geste d'apaisement :

On se calme, on se calme. Maître, je suis là pour la machine, et je n'ai pas l'intention de passer la nuit ici. Vous avez le... ?

Michel Bouquet écarta sa cape. Une feuille de papier jaunie apparut entre ses doigts. Il la déplia.

Je l'ai. Et je vais vous le lire.

À force de secouer la jambe, la fausse blonde avait réussi à envoyer le bichon valdinguer contre le mur. Elle se tourna vers Michel Bouquet :

Qu'est-ce qu'il va nous lire, ce grand fou ? eut-elle le temps de demander avant que le second bichon ne plante ses crocs à la place enfin libre et qu'elle ne se remette à crier.

Michel Bouquet s'éclaircit la voix et annonça :

Voici le codicille.

6 (par See Real)

C'était le bouquet. Sans mauvais jeu de mots. Après l'allemand, l'écho guttural des syllabes rêches, il fallait que je me tape, toujours saucissonné, entravé sur la table, le notaire travesti récitant le laïus qui nous réunissait là. Je ne comprenais pas un traître mot.



Mon frère tournait comme un fauve en cage, les yeux exorbités. Le gros Black s'assit au fond, à côté de Beth, si proche que ses jambes en treillis dégouлинаient sur les tiges squelettiques de celle qui fut. Un temps.

Il sortit deux feuilles, un énorme sac d'herbe et se mit à rouler un cône. Beth se caressait les jambes.

Je n'arrivais pas à me concentrer. À écouter l'autre déblatérer son truc. Je saisis simplement « par rétrocession de tous les acquis ». Ça devait être l'essentiel. Franck vint se planter au-dessus de moi :

Bon, tu fais moins le mariole maintenant, alors on fait quoi ?

J'eus froid. C'est alors que je m'aperçus que sous les liens en cuir, j'étais nu. Plutôt mal barré.

Hé, Rudolf, viens là !

Extrait de son nuage de fumée, le gros Noir, Rudolf Razibus, approcha de Franck et lui dit :

Mets en route un petit truc, ouais, celui-là par exemple. L'autre abruti croit qu'on a la nuit devant nous...

La blonde peroxydée, Britney Spears sur le retour, arriva dans un courant d'air patchouli. À deux centimètres de ma bouche.

Alors, mon chou ? Tu te décides ? (Elle s'approcha de mon oreille et susurra :) Tu es tellement désirable ligoté sur cette table.

Le gros Noir triturait sérieusement des boutons sur une console. Franck émettait des grognements répétés. Le Black dit soudain :

Es ist ein schwer Aufgabe und wir haben nicht viel zeit.

Bouquet, qui s'éventait avec le bout de papier, ajouta :

Arbeit macht frei !

Je commençais à douter de la suite. Les yeux rougis, Franck me dit :

Alors écoute, connard : je vais te mettre un stylo dans la main et tu vas me signer ce putain de papier, on te détache et on se casse. C'est clair ?

Beth m'envoya un bisou de sa main décharnée. Les salauds.

Je sentis les mains chaudes, les mains couvertes de bagues de la BB d'occase sur ma peau. L'air se mit à vrombir violemment d'un son sourd, provenant de quelque chose que je ne pouvais pas voir.

7 (par Chris Simon)

Emporté d'un seul coup dans une spirale de vent et de poussières, je me couvrais les yeux. Frank continuait de gueuler en allemand, je sentis des ongles pénétrer ma chair. La BB H&M, qui sans doute luttait contre la force centrifuge, me lacérait la peau, accrochée comme un tigre neutralisant sa proie. Je me défendais aveugle.



Je reconnus la voix de mon frère, hurler : « Rudolf, arrête cette putain de machine ! »

Mais Rudolf ne répondit pas tandis que la force centrifuge emportait tout : les feuilles du contrat de Maître Bouquet, les bichons, le stylo, que j'avais lâché pour me protéger du sable qui maintenant coulait dru et me grattait la peau et les plaies... Un bichon me lécha une main puis suffoqua, un autre passa comme une météorite dans ma spirale, heurta la Blonde et la décrocha de mes flancs. La douleur me figea. Un peu de ma chair volait dans sa nouvelle trajectoire. Les morceaux s'éloignaient sans doute à la vitesse de la lumière. Je craignais un vieillissement accéléré et une désintégration immédiate... Mais le sable, tel un liquide, continuait de couler et me momifiait. Il me rentrait dans les oreilles, les narines, les yeux que je ne réussissais plus à protéger et l'anus. Je ne voyais plus qu'un nombre infini de points de taille identique.

Plus de menace, de signature, de frère, de loft à rénover, plus de Beth. Je glissais dans un tourbillon de grains, fluide et polymorphe, éjectant toute masse solide, quand soudain je m'écrasai. Le vent se calma rapidement et le bourdonnement cessa. Les yeux me brûlaient, mais je me forçais à les ouvrir. Je regardai autour de moi. Une multitude de points qu'il me fallait relier pour capter mon environnement. Assis, épuisé, je tentai de trouver une représentation globale de tous ces points dans le but de composer une image mentale du monde dans lequel j'avais été jeté. Il me fallait le comprendre pour l'appréhender. Le calcul des points me prit un temps qui me parut infini et je regrettai de ne pas avoir eu sur moi mon disque dur. Il ne faisait ni chaud ni froid, ni nuit ni jour. Je me souvins que j'étais nu, j'avais perdu dans le voyage les lanières de cuir qui m'attachaient, sauf une, solidement enroulée à mon poignet, longue de près d'un mètre. Je décidai de la conserver ainsi. Je tendis les bras pour calculer l'espace, ma vue en pointillée ne me permettant pas une estimation visuelle, et me cognai les paumes sur ce qui ressemblait à du plexiglas ou à du verre. Je tâtonnai la chose et entendis un jet couler tout près. Un écoulement régulier. Je m'approchai, avançant une main. Du sable. De mes deux mains, je suivis le flot. Il venait rejoindre la montagne de sable sur laquelle j'étais tombé. Je compris immédiatement. Stupéfait, je me trouvai subitement terrifié. Un sablier. J'étais dans un sablier.

Prisonnier.

8 (par Marlène Tissot)

Le temps devenait soudain mon ennemi intime. Matériau incompressible. Il me fallait trouver un moyen d'inverser le cours des choses, nu et sans outils. Avec mes dix doigts et l'usine à gaz à l'intérieur de



mon crâne ; mais les grains de sable bloquaient les rouages du cerveau. J'étais un robot défaillant. Bientôt remplacé par une technologie plus évoluée. Bordel, sans la véracité de la douleur, je n'aurais pu croire que tout cela était réel. Mais même les pires cauchemars ne font pas si mal, n'est-ce pas ? Le sable continuait de pleuvoir en grésillons piquants. Je tentai de me raisonner, m'efforçai de penser le plus calmement possible. Franck avait beau être un immonde connard assoiffé de pognon, il n'aurait jamais eu l'intelligence d'un piège si cruellement subtil. Beth ? Non plus. La blonde, j'en doute. Rudolf, un inconnu.

L'espace réduisait dangereusement autour de moi. J'approchai mon visage de la paroi de verre avec les mains en visière. J'apercevais les poutrelles métalliques et les vieilles machines de l'atelier désaffecté. « De beaux volumes », avait vanté le type de l'agence immobilière. Il transpirait drôlement en nous faisant signer l'acte de vente. Maintenant je m'en souvenais. Un truc clochait dans cette histoire.

Je vis également des hommes en blouse blanche inspectant d'autres sabliers géants et un large afficheur égrainant en chiffres rouges le temps qu'il me restait. Deux minutes trente-sept secondes. Trente-six. Trente-cinq. Précieuses secondes. Toujours accrochée à mon poignet, la lanière de cuir. Mon seul outil. J'envisageai d'en faire un bouchon pour empêcher le sable de couler. Mais l'air viendrait à manquer. Très vite. Alors je roulai la lanière dans sa longueur, comme une paille et la plantai à travers l'étroit goulot. Lentement, le tube improvisé se fraya un chemin vers le haut du sablier. Le sable s'arrêta de couler, mais l'air pouvait pénétrer. Je soupirai, à genoux, mon front contre le dôme de verre. En sursis.

L'écran continuait de décompter. Dans les autres sabliers, des corps s'agitèrent convulsivement puis disparurent. Les types en blouse blanche échangèrent quelques mots. L'un d'eux pointa son index vers moi, un autre pianota sur le clavier d'une machine. Alors, le décor vacilla. Je basculai, cul par-dessus tête, tandis qu'un bras mécanique couchait le sablier dans lequel je me trouvais. Les bruits de l'extérieur me parvinrent lorsque le socle tomba lourdement. Le sable dégorgea, m'emportant dans sa coulure. Le type en blouse blanche s'approcha et me sourit. Je me levai et planquai mes couilles sous mes mains, attendant qu'on m'explique la raison de tout ce foutoir.

— Usine de raffinage humain. Seuls les meilleurs restent, déclara fièrement le type en blanc.

9 (par Florence Dupin)

Il paraît que la vie n'est qu'un mauvais rêve. Je l'ai lu un jour. Peut-être dans un livre. Peut-être sur un mur. Aussi bien était-ce dans la langue



de Goethe qui est aussi celle de Himmler. Nous emmagasinons tellement d'informations, qui s'amoncellent, se superposent, empoussièrent et rouillent nos rouages. Et puis ce grain de sable, ajouté : la maladie, la douleur. Tout ce qui dysfonctionne et nous altère. Je pense « noir » et pourtant je dis « lumière ».

Celui-là s'en est sorti. Il est apte.

Coincé entre deux gardes « infirmiers », maintenu, mou et nu, orteils recourbés vers le ciel, métatarses raclant le sol, je suis conscient. Ils me déplacent, parlent de mon cas. Ils font partie de toute cette machination. Mes mains, inertes à leurs épaules, sentent quelque chose de dur, rectangulaire, avec du relief que je prends pour des galons.

Cette cellule.

Tu vas recevoir de la visite.

Elle ne tarda pas. Si j'avais pu m'en sortir, c'est que je n'étais pas assez débile ou que la tumeur n'avait pas encore eu raison de moi. Je pouvais être utile. Pas comme tous ceux avalés dans les dunes de verre. Éjectés. Raus. Les uniformes blancs devaient continuer leur recherche et me garder, pour poser des questions. Mais plus tard. « Récupérez. »

Le Médecin-chef, j'ai supposé, a tourné les talons en les claquant.

Le lendemain, j'ai subi un interrogatoire, sous morpho-pentotal, un savant dosage permettant d'extraire de ma bouche la substantifique moelle convoitée.

Confirmez ou infirmez. Habitez-vous à Paris ?

Oui.

Connaissez-vous Malakoff ?

Non.

Êtes-vous propriétaire ?

Non.

Êtes-vous marié ?

Non.

Etc.

Puis ils ont rapporté au Médecin-chef qu'en vérité j'étais fils unique, que Beth était sûrement la projection inconsciente de la mère dont l'amour m'avait toujours manqué, que la blonde peroxydée était un fantasme d'ado acnéique et que l'apparition du grand Noir dans mes divagations révélait probablement un racisme vissé en moi, mais refoulé.

Je les entendais débattre des connexions neuronales, des images profondément enfouies chevauchant la réalité, de cette tumeur occipitale provoquant des délires irrationnels qui normalement auraient dû m'empêcher de vouloir survivre.



Il est parfait : pas de famille, pas de biens, des empreintes de haine au fond de lui qui ne demandent qu'à se creuser davantage... C'est un instable. Très bien. La grosseur de la tumeur ? Bon. On va le préparer pour la mission. Après on verra.

Je rêvais, certainement. La vie. Quand tout cela a commencé ? Quand cela va-t-il finir ?

10 (par Diane Comte Frost)

J'étais prisonnier, mais de qui ? de quoi ?

Tous ces types en blouse blanche me traitaient comme un amnésique. Ils parlaient d'une invention plus importante que celle du PQ, de cellules synthétiques reprogrammables, d'autres conneries auxquelles je renonçais à comprendre... Avais-je halluciné sur Franck, Beth, le loft à Malakoff, l'Allemand aux machines ? Selon eux la réponse était dans ma tumeur... Pourtant je ne me souvenais d'aucune tumeur ! C'est ici qu'elle était apparue, j'en étais sûr, nom d'une chienne ! Depuis, elle déformait mon crâne nu de ses rotondités irrégulières et chaque visiteur l'inspectait avec toujours plus d'attention qu'il ne m'en accordait :

Vous allez m'opérer Docteur ?

...

C'est grave ?

Un jour, nous avions huit et six ans, j'avais annoncé à mon frère qu'il allait mourir : je lui avais décrit tous les symptômes de cette fatalité. Il les avait tous. Il était parti chialer dans un coin du jardin. J'avais pris sa boîte de Lego et j'avais passé l'après-midi à jouer, bien pépère. J'avais construit des machines fabuleuses et des ordinateurs biologiques qui un jour guériraient toutes les maladies humaines.

C'était ça leur vengeance ? Me piller ? M'enlever jusqu'à mon nom, mon identité ; et prétendre que j'étais en train de mourir d'une tumeur maligne ?

Docteur ! Est-ce que je vais mourir ?

Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je suis juste venue vous apporter des vêtements propres : il paraît que vous sortez. Dépêchez-vous. Il y a un monsieur qui vous attend dans le hall.

Lorsque j'ai vu le grand Noir au bout du corridor, j'ai fait une brusque volte-face et j'ai étalé l'infirmière de mon bras en moulinet, puis j'ai pris mes jambes à mon cou. Tout plutôt que me remettre à l'allemand !



J'ai ouvert la porte des toilettes, sauté sur une cuvette et bondi à travers une lucarne à peine plus large que mon crâne. La panique décuplait mes capacités. J'ai atterri sur un toit d'ardoise dont un pan était accolé à un autre toit en tôle. Les ardoises glissaient sous mes bonds. J'ai sauté sur la tôle en contrebas. Devant moi, un local à chauffage. J'aurais bien défoncé la porte et j'ai attaqué à coups d'épaule, mais elle a résisté. Saloperie de porte ! Je hurlais, je suis de terreur. Soudain, je le jure, ma tumeur s'est ÉCLAIRÉE : elle luisait comme une veilleuse...

Et tout à coup j'ai compris : je n'étais pas en train de rêver, j'étais en train de JOUER ! Depuis le temps que je programmais mes putain de jeux vidéo, j'aurais dû comprendre plus tôt... Je savais que le sablier n'éjectait que les joueurs les moins habiles, je savais que le local de chauffage ne s'ouvrait que si le joueur avait déjà trouvé le code au niveau précédent. Je savais que la tumeur était en fait une saloperie informatique, une pseudo invention qui devait permettre de téléguider l'avatar. Je savais que mon prochain mouvement serait de sauter du toit et que, par miracle, une benne de déchets se trouverait dessous. Je l'avais écrit moi-même. J'étais prisonnier de mon propre jeu... Mais mon poursuivant devait savoir cela aussi... Sur le bord du toit, j'ai hésité.

Puis j'ai sauté.

EN SAVOIR PLUS

Auteurs

François Cosmos : son [blog](#) et ses [nouvelles](#)
Raymond Penblanc : ses [nouvelles](#) et ses publications dans la [Revue des Ressources](#)
Philippe Choffat : son [blog](#)
Christian Jannone : son [blog principal](#) et ses [nouvelles](#)
Serge Cazenave-Sarkis : son [blog](#)
Marianne Desroziers : son [blog](#) et son [recueil de nouvelles](#)
Christian Attard : un [blog historique](#) et un [ésotérique](#)
Georgie de Saint-Maur : ses [feuilletons littéraires](#)
Diane Comte Frost : son [blog](#)
M-Rose Cornu : ses [nouvelles](#)
Philippe Sarr : son [blog](#)
Sébastien Marcheteau : son [site](#)
Chris Simon : son [blog](#)
Romain Giordan : le [site](#) du Livre à disparaître
Arthur-Louis Cingualte : ses [nouvelles](#)
Marlène Tissot : son [blog](#)
Antonella Fiori : son [site](#)

Alain Lasverne : son [blog](#) et ses [nouvelles](#)

Benoît Patris : son [site](#)

Yokshares Bomthursielpag : ses [nouvelles](#)

See Real : sa [page Facebook](#) et [Myspace](#)

Marc Laumonier : son [blog](#)

Catherine Bédarida : son [blog](#)

Édouard.k.Dive : son [blog](#) et ses [feuilletons littéraires](#)

Florence Dupin : sa [parution](#) dans la revue Pr'Ose n°18

Jacques Cauda : son [blog](#)

Illustrateurs

Natacha Gréget : sa [page Facebook](#)

Hugues Breton : son [site](#)

KOWALSKI : son [blog](#) et celui de [l'Atelier du Krabe](#)

Julie Garnier : ses [photos](#) sur Flickr

Marray : son [blog](#)

Gilbert K. : sa [page Facebook](#)

En savoir plus - Croquis de machines, Léonard de Vinci

2012 © Éditions de l'Abat-Jour et les auteurs/illustrateurs mentionnés

À V E N I R

Leurres
& Illusions



Numéro 7
Mars 2013